

ÉTUDE SUR L'INFLUENCE
DE
LAURENCE STERNE
EN FRANCE

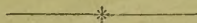
AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

FRANCIS BROWN BARTON



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1911



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ÉTUDE SUR L'INFLUENCE
DE
LAURENCE STERNE
EN FRANCE
AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

ÉTUDE SUR L'INFLUENCE
DE
LAURENCE STERNE
EN FRANCE
AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

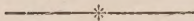
THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

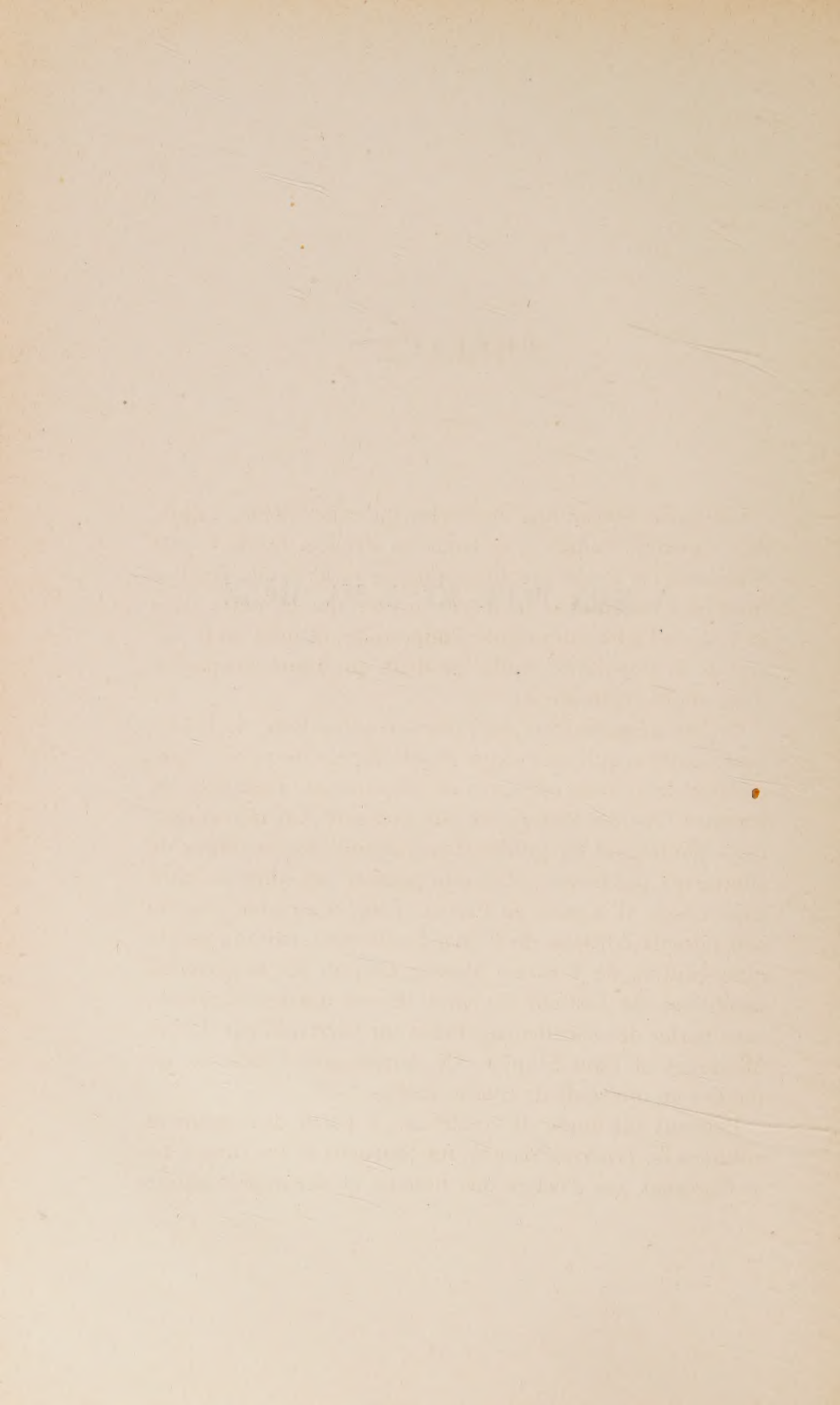
FRANCIS BROWN BARTON



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1911

A MON PÈRE ET A MA MÈRE



PRÉFACE

Laurence Sterne fut, au déclin du xviii^e siècle, l'idole des « cœurs tendres », surtout en France, où le *Voyage Sentimental* le rendit bientôt populaire et fit école. Quelles furent les imitations, de mérite divers, que fit naître alors en France l'admiration pour l'humoriste, et quel fut le secret de sa popularité, voilà les deux questions auxquelles nous allons répondre ici.

On sait généralement que, dès son apparition, le *Voyage Sentimental* acquit une vogue rapide auprès du public français, et que trois écrivains se disputèrent l'honneur de traduire *Tristram Shandy*. Ce que l'on sait peut-être moins, c'est que le goût du public français pour les ouvrages de Sterne n'a pas baissé, et que le nombre des éditions croît sans cesse. Il a paru en France jusqu'à ce jour plus de soixante-dix éditions du *Voyage Sentimental*, environ vingt-cinq éditions de *Tristram Shandy*, cinq ou six des œuvres complètes de l'auteur et vingt de ses œuvres diverses, sans parler des excellentes études sur l'écrivain par Émile Montégut et Paul Stapfer. Ce dernier eut l'occasion de publier un opuscule de Sterne inédit.

Pendant une durée de trente ans, à partir des premiers volumes de *Tristram Shandy*, les journaux et les revues ne se lassèrent pas d'écrire des notices et des appréciations

sur les publications de Sterne, à mesure qu'elles étaient présentées aux lecteurs français. La manière sternesque de sentir et d'écrire eut beaucoup d'imitateurs et fut adaptée aux divers genres littéraires : poésie, roman, satire, pièces de théâtre. On peut citer, parmi les écrivains qui sentirent l'influence de Sterne, les noms illustres de Diderot, Xavier de Maistre, Charles Nodier, Victor Hugo, Théophile Gautier. Ces faits démontrent que, loin de se borner à son siècle et à la société imbue des doctrines de Rousseau, l'influence de Sterne s'est perpétuée sur les générations suivantes, douées d'un autre esprit.

Nous n'avons pu franchir, cependant, dans cette première étude, le seuil du xix^e siècle, ni examiner quelle fut la popularité de Sterne pendant l'ère du romantisme. Les ouvrages parus avant 1800, qui puisèrent leur inspiration dans les écrits du romancier anglais, étaient trop nombreux pour y donner place à d'autres. Mais notre intention est de reprendre un jour cette étude, et de suivre la fortune de Sterne à travers le siècle qui vient de finir.

Nous exprimons ici notre reconnaissance à tous ceux qui ont facilité notre tâche, et en particulier à M. le professeur Reynier, dont les conseils nous furent d'un grand prix. Nous tenons aussi à remercier expressément M. Victor Sansot qui a bien voulu corriger les épreuves.

ÉTUDE SUR L'INFLUENCE
DE
LAURENCE STERNE
EN FRANCE
AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

CHAPITRE I

LES TRADUCTIONS

Le révérend Laurence Sterne, prébendé d'York, ministre de l'Évangile, philosophe sentimental, comique et bouffon à la manière de Rabelais, humoriste délicat, enclin à railler les folies des hommes, à verser des larmes sur leurs maux, à se moquer des faux savants, à s'attendrir sur le sort d'un âne mal-traité, et, l'instant d'après, à lancer une plaisanterie de sens équivoque ; l'original, l'inimitable Laurence Sterne fit fureur en Angleterre, il y a un siècle et demi, et fut pendant trente ans l'idole de toute l'Europe sensible et en particulier de la France.

Sa vie singulière et pleine d'événements est connue de tout le monde. Ecclésiastique obscur d'une ville de province, il mit au jour à l'âge de quarante-six ans le premier volume de l'indé-finissable *Tristram Shandy* et tout à coup, comme par enchantement, il se vit célèbre et entouré des acclamations de toute la métropole anglaise. Les volumes du roman succédèrent aux volumes, les éditions se multiplièrent, et la popularité de Sterne alla toujours croissant. Les *Sermons de M. Yorick* que le

ministre avisé, mettant à profit l'engouement général pour *Tristram Shandy*, livra à la curiosité du public, parurent attendus par une liste énorme de souscripteurs. Ensuite vinrent deux voyages de l'auteur en France, cette galopade avec la mort, dans laquelle Sterne réussit toujours à devancer d'une poste son implacable ennemie, en riant de ses vains efforts pour l'attraper; son séjour à Paris, où la réputation de son talent l'avait précédé; sa liaison avec la belle Mme Draper, qu'il a immortalisée sous le nom d'Éliza; enfin la publication en 1768 du *Voyage Sentimental*, chef-d'œuvre qui captiva toute l'Europe, des rivages de la mer du Nord aux bords de la Méditerranée, et qui inspira pour l'auteur un si grand enthousiasme, qu'un écrivain aussi distingué que Lessing s'écria, en apprenant sa mort, qu'il aurait donné dix années de sa vie, s'il avait pu prolonger d'une année seulement celle de Sterne¹. Il mourut à Londres, assisté seulement du domestique que son ami Craufurd envoya prendre de ses nouvelles, sans qu'une main aimée pût fermer ses paupières. Hélas! pauvre Yorick!

Sterne fut aussitôt connu en France que dans sa patrie; il y jouit d'une réputation presque égale. Mais, en France, elle reposa presque uniquement sur le *Voyage Sentimental* qui y fut accueilli, dès la première traduction, avec un enthousiasme général, et fut toujours réimprimé avec une fréquence remarquable. *Tristram Shandy* est un roman de plus grande portée; son pays d'origine l'a toujours goûté; mais la France ne le comprit pas d'abord, et ne l'a jamais beaucoup lu. Nous essaierons, dans les chapitres qui suivent, de montrer quelles furent en France la fortune de ces deux romans et leur influence sur la littérature française, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Il ne nous paraît pas nécessaire de faire ici le panégyrique de l'œuvre de Sterne. Cet écrivain a été l'objet de tant de belles études, qu'une critique nouvelle semble superflue. Nous pouvons dire, avec un

1. Passage cité par W. L. Cross, dans son excellent ouvrage *The Life and Times of Laurence Sterne*, New-York, Macmillan, 1909, in-8, p. 462. Ce livre est la meilleure biographie de Sterne, qui existe. Nous y avons puisé nos renseignements sur la vie de Sterne.

journaliste du xviii^e siècle, que le mérite de Sterne et de ses ouvrages est trop connu, pour qu'un éloge soit nécessaire¹.

Sterne, écrivant de Paris à la date du 31 janvier 1762, s'écriait : « *Tristram Shandy* fut aussi connu ici qu'à Londres, au moins parmi les hommes de condition et d'érudition. Quand on m'a présenté à M. le comte de Bissy, je l'ai trouvé lisant *Tristram*. »

Il est au moins permis de douter que le livre de Sterne ait été aussi familier à la société polie de Paris, que l'auteur paraissait le croire. Peut-être, la politesse proverbiale des Français, poussant le Comte à faire une surprise délicate au visiteur anglais, expliquerait-elle cet intérêt singulier pour un ouvrage d'« humour » anglais, d'un caractère peu accessible à un étranger. De plus, l'intervalle de quinze ans qui s'écoula jusqu'à la première traduction française de *Tristram Shandy* — délai très surprenant dans cette période d'anglomanie — semblerait indiquer, d'une manière assez concluante, que l'ouvrage acquit bien une certaine notoriété, mais n'eut point un grand succès, auprès même des amateurs ardents des lettres anglaises. Pendant la seconde partie du siècle, l'admiration en France pour tout ce qui provenait d'Angleterre fut une véritable manie. On traduisait, on imitait non seulement ses chefs-d'œuvre, mais même des productions qui étaient sans mérite. Il suffisait qu'un livre portât sur la couverture la phrase magique : « traduit de l'anglais », pour jouir d'une popularité immédiate. L'enthousiasme ne se bornait pas à la littérature. On se passionnait pour la philosophie anglaise, pour la science anglaise, pour la mode anglaise, pour les jardins anglais, bref, pour tout ce qu'il était possible d'adapter aux exigences du goût et aux mœurs continentales. Si donc, à une époque aussi favorable, *Tristram Shandy* dut attendre quinze ans une traduction partielle, et plus de vingt une traduction complète, c'est que la forme littéraire ou le sujet du livre manquaient d'attrait pour l'âme française.

Cependant, avant même qu'il fût traduit, *Tristram Shandy* acquit en France une notoriété immédiate et durable, due à

1. *Magasin Encyclopédique*, 1799, tome VI.

trois causes principales : à l'intérêt avec lequel on suivait à Paris le mouvement littéraire de l'Europe, et en particulier de l'Angleterre; à la bizarrerie extraordinaire du roman; et aux violentes querelles que sa publication suscita à Londres; enfin aux voyages de Sterne en France, où l'originalité de sa personne, ses singularités et son esprit excitèrent chez ceux qui le virent, ou qui entendirent parler de lui, une vive curiosité pour son œuvre.

Le mouvement vers le cosmopolitisme fut, en effet, bien marqué dès l'an 1760. Les hommes cultivés firent de sérieux efforts pour se mettre au courant de tout ce qui se passait dans les divers pays de l'Europe. On voulait être « l'homme de toute nation et non pas l'homme du pays français ». Dès les premières années du siècle, la connaissance des littératures étrangères se propageait par les récits de voyages, les traductions et les publications périodiques, consacrées aux choses de l'extérieur. L'Angleterre attira principalement l'attention. En 1725, paraissaient les *Lettres sur les Anglais et sur les Français* de Bèat de Muralt. Elles furent suivies, en 1754, par les *Lettres Anglaises* de Voltaire, qui attirèrent fortement l'attention sur la littérature et la philosophie anglaises. A partir de ce moment, le progrès fut rapide. Les traductions de l'abbé Prévost et son journal le *Pour et le Contre* (1755-1740) l'accéléchèrent encore. D'autres journaux suivirent : le *Journal Britannique* (1750-1757), le *Journal Étranger* (1754-1762), la *Gazette Littéraire de l'Europe* (1764-1766), le *Journal Anglais* (1775-1778), et une quantité de bibliothèques et d'histoires littéraires, ayant pour objet l'étude des autres littératures, sans parler d'un amas formidable de traductions en tout genre. Vers l'an 1770, les principaux journaux consacraient quelques pages de chaque numéro aux publications qui paraissaient dans les autres pays de l'Europe. Le *Journal Encyclopédique* (1756-1795), l'*Esprit des Journaux* (1772-1818) et l'*Année Littéraire* (1754-1790) sont des mines de renseignements sur les rapports entre la France et l'Angleterre au XVIII^e siècle. Ces journaux eurent leurs correspondants dans les grands centres scientifiques et littéraires, et furent à même de

mettre leurs lecteurs au courant des progrès accomplis à l'extérieur. L'abondance de ces sources d'information, relatives aux publications étrangères, sans parler du succès immense qu'obtinrent les traductions de Richardson, d'Young et de Thompson, atteste l'enthousiasme avec lequel les Français du XVIII^e siècle accueillirent les productions de la littérature anglaise. Dans de telles conjonctures, un roman de l'importance de *Tristram Shandy* ne pouvait pas manquer d'être cité par les journaux du continent, et d'éveiller la curiosité de leurs lecteurs.

Le caractère original et bizarre du nouveau roman, unique en son genre depuis l'œuvre de Rabelais, était propre à piquer la curiosité. Il avait fait un bruit énorme à Londres. « J'achetai la saison dernière, écrivit Goldsmith dans le *Public Ledger*, une pièce qui n'avait d'autre mérite au monde que neuf cent quatre-vingt-quinze suspensions, soixante-douze ha has, trois bonnes choses, et une jarretière. Et cependant, elle éclata, et bondit, et pétilla, et fit plus de fracas qu'un pétard¹ ». En effet, on se l'arrachait. La première édition fut épuisée en un mois, et trois éditions successives parurent avant la fin de l'année. On fêta Sterne comme jamais auteur n'avait été fêté. Ce fut un véritable délire. Mais les critiques, qui guettaient l'occasion favorable pour attaquer l'écrivain trop exalté, apprirent qu'il était ministre anglican. Ce fut alors un revirement complet. Les journaux, les mieux disposés pour le romancier, s'acharnèrent sur le prélat. Des brochures à un schelling pièce, des pamphlets qui flétrissaient les obscénités de *Tristram Shandy*, furent édités en grand nombre, et ces attaques furent si violentes que Sterne, au désespoir, voulut renoncer pour jamais à écrire. Mais il reprit vite confiance. Son livre continuait à se vendre et à s'écouler rapidement; les deux volumes de sermons qu'il avait déjà publiés, recevaient du public l'accueil le plus chaleureux; les troisième et quatrième tomes de ce recueil, imprimés en

1. « I bought last season a piece that had no other merit upon earth than one hundred and ninety-five breaks, seventy-two haha's, three good things and a garter. And yet it played off and bounced and cracked and made more sport than a firework. » Passage cité par Cross, pp. 217-218.

1766, réunissaient 693 souscriptions et, en particulier, celles de Diderot, de d'Holbach, de Crébillon fils, et de Voltaire. Une querelle aussi vive et la rapidité avec laquelle les éditions se succédaient, ne pouvaient échapper à l'attention des journalistes français, qui s'empressèrent de donner à leurs lecteurs des analyses plus ou moins exactes du livre extraordinaire qui faisait fureur en Angleterre.

L'intérêt pour le roman s'accrut encore par les voyages que Sterne fit en France (1762-1764, et 1765). Non seulement il fut en contact avec toutes les célébrités parisiennes — Diderot, Crébillon fils, Prévile, Suard, le duc de Choiseul, l'abbé Morellet, Helvétius, le marquis de Lambert et d'autres encore — mais il parcourut aussi la province et passa tout un hiver à Toulouse, de sorte qu'il était connu, au moins de nom, dans une grande partie de la France. Il fut reçu chez le comte de Bissy et chez le baron d'Holbach, où il connut le groupe des philosophes. Il fréquentait les salons de Paris, où sa conversation spirituelle le faisait rechercher. Il se montrait si original, si profondément différent des hommes de lettres qu'on avait vus jusque-là à Paris, qu'il était partout assiégé par la foule des curieux¹. Sa gaieté inépuisable, ses à-propos et ses habiles flatteries lui acquirent une réputation et une célébrité, dont bien peu d'étrangers avaient joui jusqu'alors. Le seul fait d'avoir pu attirer Diderot, d'Holbach et le cénacle entier des encyclopédistes dans la chapelle du faubourg Saint-Honoré, pour y entendre le sermon qu'il prêcha devant l'ambassadeur d'Angleterre (1764), montre assez quelle considération on avait pour lui. Il savait amuser autant qu'il savait plaire. « Sa figure était originale et excitait le rire », dit un contemporain. Le comte de Bissy acceptait en bonne foi l'assertion plaisante d'Yorick, qu'il était le fou du roi d'Angleterre. En un mot, Sterne s'identifia tout de suite avec son *Tristram*, loquace, facétieux et sentimental. « Jamais, dit

1. « En passant un jour sur le Pont-Neuf, il s'arrêta tout court et fixa la statue de Henri IV. Il fut presque aussitôt entouré d'une foule de gens qui le considéraient avec un air de curiosité. « Eh bien ! c'est moi, leur dit-il, je ne vous connais pas et vous ne me connaissez pas davantage, mais imitez-moi. » Et il tomba à genoux devant la statue du roi. » — *Année Littéraire*, 1776, tome VI, p. 8.

Garat, un auteur et ses ouvrages ne se sont ressemblés davantage : les lire ou le voir et l'entendre, c'était presque la même chose¹ ». A la fin, le public français commença à éprouver un assez vif désir de savoir quelle espèce de roman avait écrit ce ministre anglais, dont on célébrait depuis trois ans l'esprit et l'humour.

Les deux premiers volumes de *Tristram Shandy* avaient paru à Londres le 1^{er} janvier 1760. Le *Journal Encyclopédique* en avait donné un résumé dans son numéro du 15 avril : il s'étonnait du succès qu'ils avaient obtenu. « C'est ici le monstre d'Horace. Des pensées morales, fines, délicates, saillantes, solides, fortes, impies, hasardées, téméraires; voilà ce que l'on trouve dans cet ouvrage. La liberté de penser y est portée à l'excès, et s'y présente avec tout le désordre qui l'accompagne ordinairement. L'auteur n'a ni plan, ni principes, ni système; il ne veut que parler et malheureusement on l'écoute avec plaisir. La vivacité de son imagination, le feu de ses portraits, le caractère de ses réflexions, tout plaît, tout intéresse et tout séduit². » Mais le critique réprouvait l'indifférence de l'auteur pour la religion. Sterne lui semblait trop disposé à dire comme Nabal : « Je ne sers ni Baal, ni le Dieu d'Israël ».

Les autres volumes de *Tristram Shandy* avaient été traités plus sévèrement : « Le troisième volume dégénère du côté de l'esprit et n'est qu'un tissu d'obscénités. Tout le monde convient, après avoir lu cette brochure, qu'elle n'a pas le sens commun et cependant on se l'arrache des mains; quelle inconséquence!!!³ »

A la publication du septième volume, l'ouvrage avait été condamné sans réserve : « Nous ne concevons pas comment M. Sterne... a pu pousser si loin cette bizarre production; nous sommes encore plus étonnés qu'il trouve des lecteurs; car c'est le délire le plus complet de l'imagination. On avait d'abord cru qu'il y avait quelque allégorie; et à la fin du compte on n'y voit

1. *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard, sur ses écrits et sur le XVIII^e siècle*, par D. J. Garat, Paris, Belin, 1820, 2 vol. in-8, vol. II, p. 156.

2. Passage cité par Cross.

3. *Journal Encyclopédique*, 1^{er} mai 1761.

qu'un tas de bouffonneries, d'extravagances et d'obscénités qu'on ne passerait pas à un grenadier.... Nous devons à deux autres ecclésiastiques les ouvrages les plus libres, savoir, *Pantagruel* et la *Satire Ménippée* : il ne faut pas néanmoins confondre ceux-ci avec la production monstrueuse de M. Sterne....¹ »

Le correspondant ne s'était même pas donné la peine de résumer le dernier tome. « La même indécence et la même trivialité de pensées, dit-il, qui caractérisent les huit premiers volumes de cet ouvrage empêcheront les lecteurs de jeter les yeux sur celui qui vient d'être mis au jour² ».

Dans un article composé par Suard, selon toute apparence, la *Gazette Littéraire de l'Europe* avait exprimé aussi son désappointement. On avait cru voir dans le roman « une satire fine et gaie, où le sage se cachait sous le masque de la folie, mais on finit par s'apercevoir que M. Sterne s'était diverti aux dépens du public et que son ouvrage était à peu près une énigme qui n'avait point de mot ». Sterne était comparé à un certain charlatan qui avait promis d'entrer dans une bouteille, mais qui emporta l'argent des spectateurs et laissa la bouteille aussi vide qu'auparavant. « Elle n'était pas plus vide, ajoutait le critique, que la vie de Tristram Shandy ». On reconnaissait pourtant dans l'ouvrage un « caractère aimable et constant de gaieté », et on relevait plusieurs traits d'une « sensibilité tendre et vraie³ ».

Le monde lettré, qui n'avait pas perdu le souvenir du ministre, excentrique et spirituel, jeta aussi les yeux sur *Tristram Shandy*. Voltaire fut charmé des premiers volumes et n'hésita pas à y signaler « quelques peintures, supérieures à celles de Rembrandt, et au crayon de Callot ». Le sermon sur la « conscience trompeuse », que Sterne avait, par caprice, inséré dans *Tristram*, parut à Voltaire un pur chef-d'œuvre.

« Ce qu'on a peut-être jamais dit de mieux sur cette question importante, écrivit-il dans son dictionnaire, se trouve dans le livre comique de *Tristram Shandy*, écrit par un curé nommé

1. *Journal Encyclopédique*, 4^{er} janv. 1766.

2. *Ibid.*, 15 mars 1767.

3. 1765, tome V.

Sterne, le second Rabelais d'Angleterre : il ressemblé à ces petits satyres de l'antiquité qui renfermaient des essences précieuses ». Depuis lors Sterne a passé aux yeux du public, selon la comparaison de Voltaire, pour le « Rabelais d'Angleterre¹ ».

Plus tard, Voltaire revint sur ce jugement et traita *Tristram Shandy* de « bouffonnerie continuelle dans le goût de Scarron ». « Il y a, dit-il, chez Sterne des éclairs d'une raison supérieure, comme on en voit dans Shakespeare. Et où n'en trouve-t-on pas ? Il y a un ample magasin d'anciens auteurs où tout le monde peut puiser à son aise ». Sterne n'enseigna aucune morale. « Né pauvre et gai, il voulait rire aux dépens de l'Angleterre et gagner de l'argent ». Il admet cependant qu'il y a des « choses très sérieuses », mêlées avec le « bas comique qui fait le fond de l'ouvrage », et répète, non sans étonnement, que le sermon sur la « conscience » est « un des meilleurs dont l'éloquence anglaise puisse se faire honneur ».

« On croit, conclut-il, que l'on n'achèvera pas plus la traduction de *Tristram Shandy* que celle de Shakespeare. Nous sommes dans un temps où l'on tente les ouvrages les plus singuliers, mais non pas, où ils réussissent² ». Ce fut là le dernier mot de Voltaire sur *Tristram Shandy*. Comme ses contemporains qui cherchaient dans cet ouvrage une satire morale et politique, et qui n'y trouvaient qu'une bouffonnerie d'un goût douteux, Voltaire ne sut pas apprécier les qualités de romancier pour lesquelles Sterne méritait une grande estime, son humour et son talent, peut-être sans égal dans la littérature anglaise, de peindre les caractères.

Diderot, anglomane et écrivain sentimental, était enclin naturellement à goûter les œuvres de Sterne. Il se lia d'amitié avec lui pendant son séjour à Paris. Nous sommes malheureusement mal renseignés sur leur liaison. Nous savons seulement que Sterne fit venir pour Diderot les six volumes de *Tristram Shandy* qui avaient déjà paru et divers ouvrages d'auteurs anglais. Plus

1. *Dictionnaire Philosophique* — article *conscience*. L'autre Rabelais d'Angleterre était Swift. Voir *Mélanges*, année 1734, la 22^e des *Lettres Philosophiques*.

2. *Journal de Politique et de Littérature*, 1771, tome I (25 avril), et *Œuvres de Voltaire*, éd. Garnier, vol. XXX, pp. 379-382.

tard, Diderot lui rendit sa politesse, en imitant *Tristram Shandy* dans *Jacques le Fataliste*. Malgré l'intimité de sa liaison avec Sterne, et malgré la connaissance parfaite qu'il avait de *Tristram Shandy*, Diderot n'a laissé nulle part une appréciation raisonnée de cet ouvrage. La seule mention qu'il ait faite du ministre anglais se trouve dans un court alinéa de *Jacques le Fataliste*, dans lequel, après s'être déclaré redevable à *Tristram Shandy* d'un endroit de son roman, il professe « une estime toute particulière pour M. Sterne, qu'il distingue de la plupart des littérateurs de sa nation, dont l'usage assez fréquent est de nous voler et de nous dire des injures¹ ».

Garat, qui partageait l'enthousiasme de son protecteur Suard, pour tout ce qui provenait d'Angleterre, se laisse emporter par son admiration. « Sterne, dit-il, a les tons et la touche de toutes les grandes écoles et de tous les grands maîtres ». Avec un art supérieur à celui de Rabelais et Swift, il s'oriente dans la multitude des fils de sa narration. « Il entre dans ces labyrinthes, il en sort, il y rentre, il s'y établit sans que vous ne soyez jamais inquiet ni pour vous ni pour lui. » Garat admire aussi la « légèreté et la grâce pleine de gaieté et de décence » (*sic*) avec laquelle Sterne livre au rire universel dans l'histoire de *l'Abbesse des Andouillettes* « encore mieux que le poème de *Vert-Vert*, les petites des cloîtres, qui défigurent et rabaissent toutes les notions et toutes les impressions de la vertu. » Le livre a pour lui une portée philosophique. Ce n'est pas l'histoire d'un homme, mais celui de la nature humaine en Europe, comme Sterne la voyait. Ainsi les personnages ne l'intéressent pas sous le rapport littéraire, mais seulement au point de vue moral. *Tristram Shandy* est peuplé de fous dont beaucoup de « doux et d'aimables », qui ne saisissent pas la vérité que la nature présente à tous leurs sens ou qui la laissent échapper quand ils la tiennent sans se douter jamais qu'elle leur manque. « Comme des somnambules sur les bords des toits, ils marchent sur le bord de toutes les erreurs et de tous les crimes. Et Sterne paraît craindre de les réveiller trop et trop vite parce qu'un

1. *Œuvres* de Diderot, éd. Assézat et Tourneux, vol. VI, p. 284.

réveil entier et subit peut être mortel aux somnambules¹. »

Mais pour la grande majorité des lecteurs, *Tristram Shandy* demeura encore inaccessible. Il y avait, assurément, des exemplaires en anglais répandus dans Paris; Diderot et d'autres anglophiles avaient dû le lire en tout ou en partie. De plus, le bruit de la popularité croissante du roman en Angleterre, et les extraits qu'en avaient donnés les feuilles publiques, lui avaient valu une certaine réputation, et avaient fourni une base aux critiques fréquentes, mais superficielles. Mais l'ouvrage lui-même restait profondément inconnu ou plutôt profondément méconnu. Une remarque du comte Guibert à propos de Mlle de Lespinasse, montre clairement combien les lecteurs de *Tristram Shandy* étaient peu nombreux. « Les ouvrages inégaux, imparfaits, bizarres même, dit-il, obtenaient grâce à ses yeux pourvu qu'elle y trouvât quelque trait de génie ou de sensibilité. C'est ainsi qu'elle avait la patience de défricher la première tout *Tristram Shandy*² ».

Quand la traduction du *Voyage Sentimental* par Frénais parut en 1769, Sterne entra tout à coup en faveur, car ce modeste volume possédait à un haut degré la qualité alors à la mode, la sensibilité. Enhardi par l'accueil chaleureux fait à son premier essai, — la deuxième édition parut en 1770. — Frénais aborda la traduction de *Tristram Shandy*. A la fin de 1775, les quatre premiers tomes étaient sous presse. Le *Journal Anglais* annonça dans le numéro du 15 novembre 1775 que la traduction paraîtrait incessamment et, le mois suivant, il donna, sous le titre de la *Prise de Strasbourg, ou la Curiosité Punie*, le conte de Slawkenbergius sur les grands nez, tiré du troisième tome. Au bout de quelques mois, pendant lesquels une esquisse de la vie de Sterne parut dans le même journal, et la traduction des *Lettres d'Yorick et d'Éliza*, chez Nyon, l'aîné, Frénais publiait enfin les quatre premiers tomes de *Tristram Shandy*; chez Ruault, 2 volumes in-12, 1776.

1. Garat, vol. II, 135-140.

2. *Éloge d'Éliza*, p. 362, de l'édition des Lettres de Mlle de Lespinasse, donnée par Eugène Asse, Paris, Charpentier, 1876, 1 vol. in-8.

Le traducteur ne comptait pas avoir un grand succès. Dans sa préface, il déclare qu'il suivait l'exemple de Sterne, en ne publiant que deux tomes à la fois, parce qu'il n'était pas sûr de plaire aux lecteurs, et à cause des difficultés de la traduction. « C'est (dit-il) un des ouvrages les plus difficiles qui aient jamais été écrits en anglais; et si un homme qui traduit pouvait être compté pour quelque chose parmi les gens de lettres, je pourrais aspirer à m'y trouver placé. » Il n'osa pas reproduire intégralement le texte original. « Les plaisanteries de Mr Sterne, ajouta-t-il, ne m'ont pas paru toujours fort bonnes. Je les ai laissées où je les ai trouvées et j'y en ai substitué d'autres. » En effet, de peur de choquer les lecteurs, Frénais mutila son texte et en dénatura tellement le sens, que son *Tristram Shandy* avait plutôt le caractère d'une imitation que celui d'une traduction. Cela fait penser au mot de Richard Bentley sur la traduction d'Homère par Pope : « Un très joli poème, M. Pope, mais il ne faut pas l'appeler Homère. » On aurait pu dire aussi justement : « Un excellent roman, M. Frénais, mais il ne faut pas l'appeler Sterne. »

On ne doit pas être surpris, outre mesure, des libertés que Frénais osa se permettre dans le texte original; presque toutes les traductions de l'anglais au ^{xviii}^e siècle étaient passibles du même reproche. Diderot reprocha amèrement à l'abbé Prévost les omissions qu'il fit dans sa traduction de *Clarisse Harlowe*, et la version de Shakespeare donnée par de La Place ne ressemblait que de très loin à l'œuvre du grand dramaturge. Le Tourneur déclara dans la préface de sa traduction des *Nuits* d'Young, que le devoir du traducteur est moins de rendre avec fidélité le texte original que d'en faire un ouvrage qui puisse plaire à sa nation, et qu'on lise sans songer s'il est original ou copie. « Il me semble, conclut-il, que c'est la méthode qu'on devrait suivre en traduisant les auteurs des langues étrangères, qui, avec un mérite supérieur, ne sont pas des modèles de goût. Par là, tout ce qu'il y a de bon chez nos voisins nous deviendrait propre et nous laisserions le mauvais que nous n'avons aucun besoin de lire ni de connaître. » Frénais loua fort la tra-

duction de *Le Tourneur* et la prit évidemment pour modèle en écrivant la sienne. Mais, au lieu de se borner, comme l'autre avait fait, à arranger à son goût l'œuvre originale, et à supprimer les passages qui, à son avis, n'offraient pas grand intérêt aux lecteurs français, il substitua des chapitres de son cru à ceux qui lui déplaisaient et dénatura à un tel point ceux qu'il laissa subsister, qu'on ne trouve pas un seul épisode traduit en entier. Il retrancha du récit bien des passages et multiplia les procédés de style, pour faire paraître l'auteur encore plus extravagant ; il intitula tous les chapitres, en morcelant les plus longs, y glissant des pages blanches, et outrant partout le burlesque. La lamentation de *M. Shandy*, à l'occasion du baptême du malheureux *Tristram* est représentée par une suite de « hélas ! » disposés de façon à former deux gammes, dont l'une est ascendante et l'autre descendante. *Frénais* accrut tellement les bizarreries de cette espèce que sa traduction était vraiment une monstruosité littéraire.

Les soi-disant améliorations du texte ne sont point en général heureuses. *Frénais* appuie où il faut glisser, et explique ce qu'il faut laisser entendre. Les morceaux de son invention qu'il a introduits sont souvent étrangers à l'esprit de l'original. Le xxxv^e chapitre de la deuxième partie, par exemple, est peut-être amusant, mais n'est pas de la griffe de *Sterne*.

Mes Offres.

Le chevalier d'Acilly disait un jour à sa belle :

Philis, rien pour rien,
Prenez de mon bien ;
Donnez-moi du vôtre.
Qui donne un bijou,
Au moins, s'il n'est fou,
En demande un autre.

Je ne sais quels étaient ces bijoux, moi, Monsieur, je vous offre de bon cœur mon bonnet et mes pantouffles.

A CONDITION

Que vous serez attentif à tout ce chapitre.

Le début du xxviii^e chapitre de la première partie est aussi l'œuvre du traducteur. « J'ai commencé un nouveau livre, disait Sterne, afin d'avoir assez de place pour expliquer la nature des perplexités dans lesquelles mon oncle Toby était tombé par suite des nombreuses conversations et interrogations sur le siège de Namur, où il avait reçu sa blessure¹. » Le *Tristram* français parle d'une bien autre manière : « Oui et non, c'est selon ce que vous lui voulez, disait Scanarelle (*sic*). La réponse était équivoque et le drôle avait apparemment voyagé en Gascogne ou en Irlande. Pour moi, monsieur, je vous demande dans les mêmes termes, une réponse, qui ait un peu plus de franchise. Avez-vous lu l'histoire des guerres du roi Guillaume ou ne l'avez-vous pas lue? — Mais si je vous disais oui? — En ce cas je.... Mais si c'était non? Point de biais, je vous prie. — Au reste si vous l'avez lue, je ne fais simplement que vous rappeler et, si vous ne l'avez pas lue, je vous apprendis qu'une des plus mémorables attaques du siège de Namur... se fit au-devant de la porte Saint-Nicolas. »

C'est ingénieux si l'on veut, mais c'est trop chargé et ce n'est pas *Tristram*.

Frénais dirige malignement les railleries de *Tristram* contre certains littérateurs français, qui avaient le malheur de lui déplaire. Par exemple, il met un poème de de La Harpe au même rang qu'une mauvaise ode charbonnée sur les murs d'un cabaret. Par là, il altère *Tristram* et alourdit son propre récit. « Les vers étaient très naturels, car ils n'avaient aucun rapport avec le sujet, dit Slawkenbergius, à propos de la strophe écrite par le seigneur Diégo à sa Julia, et il est bien fâcheux qu'il n'y en eût pas plus; mais soit que le seigneur Diégo fût lent à faire des vers, soit que le palefrenier fût prompt à seller les mulets, — ce qui n'a point été éclairci, — toujours est-il que le mulet de Diégo et le cheval de Fernandez furent prêts à la porte de l'auberge avant que Diégo fût prêt à écrire la seconde stro-

1. *Tristram Shandy*, traduction de Léon de Wailly, Paris, Charpentier, 1848, 2 vol. in-12 (souvent réimprimée). Vol. I, liv. II, ch. LXXXVI. Cette traduction est absolument littérale.

phe¹. » Frénais commente la composition de Diégo ainsi : « Ces vers étaient certainement fort beaux et ce fut bien dommage, s'écrie Slawkenbergius, que le seigneur Diégo, inquiet sur la rime qui devait suivre, ne sût si Julia était l'idole de son cœur ou de son âme. Rien n'est si cruel pour un homme de génie que d'être asservi à l'usage d'un mot dont la redondance peut, à la vérité, flatter l'oreille, mais dont l'absurdité heurte le plus souvent la raison. On conçoit que son génie était arrêté par la rime qui devait suivre.... C'est le diable que la rime.... Et quand elle fait perdre une chose aussi intéressante que devait l'être ce chef-d'œuvre du seigneur Diégo, on est tenté de souhaiter que l'on renouvelle la fameuse loi, qui, sous le règne de Henri IV, défendit à *tous auteurs de rimailleur*.... »

« Ce superbe morceau de poésie lyrique, qui eût mérité d'être gravé en lettres d'or, et de faire le pendant à l'*Ode sur la Navigation*, cette ode si fameuse que les *Commissaires de l'Amirauté* payèrent si cher l'an passé à notre poète lauréat, resta malheureusement au bout du charbon qui en avait tracé la première strophe².... »

Ce passage montre comment Frénais ajoutait des détails inutiles et comment il les chargeait de ses haines personnelles. Ces citations caractérisent le travail. Frénais n'a vraiment pas traduit *Tristram Shandy*, mais il a écrit un nouveau roman sur le même sujet, ou suivi le plan de l'original tout en donnant libre cours à son imagination. Les critiques le prirent sévèrement à partie, à cause de cette offense contre de La Harpe et de l'inexactitude de sa traduction. « Il a taillé, tronqué, supprimé, substitué de son propre fonds, dit un des critiques, des pages, des chapitres, et tellement grossi, chargé, grimacé, ce qu'il laissait subsister qu'en comparant le texte et la traduction, il semble voir une des bonnes comédies de Molière défigurée par des farceurs de la Foire³. »

Découragé peut-être par les critiques acerbes qu'il essuya,

1. *Tristram Shandy*, vol. I, liv. III, ch. LXXVI.

2. 2^e partie, ch. LXIII, pp. 213-214.

3. *Journal Encyclopédique*, 15 août 1786.

Frénais laissa sa traduction inachevée et ce fut neuf ans plus tard seulement, que les cinq derniers tomes de *Tristram Shandy* furent traduits par d'autres mains. En 1785, deux éditions de la suite du roman furent données au public simultanément, l'une à Londres et à Paris (Buisson) par Griffet de La Baume¹, l'autre par le marquis de Bonnay chez Volland. La première de ces éditions contenait, outre la suite de *Tristram*, environ deux cents pages de lettres, de pensées, de bons mots, et de mémoires, qui n'avaient pas encore été traduits.

De Bonnay parle, dans la préface, du plaisir extrême que lui avait causé les premiers volumes. « Amateur passionné de Sterne, j'attendais avec impatience que M. Frénais achevât de me le faire connaître. A la fin, j'ai pris le texte anglais et un dictionnaire.... Et moi aussi, j'entends Sterne, ai-je dit. — Peu à peu et presque sans y songer je suis venu à bout de traduire ce qui restait de *Tristram Shandy*. » Malgré sa grande admiration pour l'auteur et sa bonne volonté, de Bonnay fut un mauvais traducteur. Son travail est plus fidèle à l'esprit de l'original, mais il est loin d'en être une véritable copie. Il prit les mêmes libertés que Frénais, fit beaucoup de suppressions fâcheuses, força le burlesque et altéra les plaisanteries. Il explique aussi ce que Sterne laisse à deviner, et manque totalement, selon le mot d'un contemporain, à ces moments où « le génie de Sterne, exalté par l'enthousiasme et le sentiment, s'élance aux plus hautes régions des pensées humaines². » C'est dans les scènes sentimentales qu'il réussit le mieux : il en ajoute quelques-unes de sa propre invention, dans lesquelles il imite assez heureusement la sensibilité de Sterne, notamment dans le premier chapitre de la quatrième partie où il décrit un chien tué sous la berline de Tristram. Il dépeint d'une façon très touchante la douleur du pauvre mendiant, qui a ainsi perdu son seul compagnon, et la générosité d'un soldat, témoin de l'accident, qui cède à l'infortuné son propre chien. Cet épisode fut fort goûté. Mallet du Pan le jugeait égal à celui du « Moine »

1. Ou de La Baume.

2. *Journal Encyclopédique*, 15 août 1786.

dans le *Voyage Sentimental*¹. Mais l'humour de Sterne était absent de cette traduction. Comme Frénais, de Bonnay substituait des plaisanteries tirées de son fonds à celles de l'auteur, et tâchait de rendre *Tristram* encore plus excentrique. Malgré leurs imperfections manifestes, les traductions de Frénais et de de Bonnay, imprimées ensemble, constituèrent le seul texte d'après lequel *Tristram Shandy* fut connu en France pendant plus de cinquante ans.

La traduction de Griffet de La Baume était très supérieure aux autres, et la seule où le traducteur n'eût pas entrepris d'arranger son auteur. De La Baume raccourcit *Tristram Shandy*, mais n'y ajoute pas, car, selon lui, Sterne est assez original par lui-même, et l'on ne saurait enchérir sur ses plaisantes singularités, ses idées, et son tour pittoresque. Il abrège plutôt qu'il ne supprime. Les passages qui ont des quiproquos suspects, tel que le dernier chapitre, sont omis, ou sérieusement modifiés. A part cela, le texte est représenté et rendu avec beaucoup d'habileté. Le traducteur est surtout heureux dans tout ce qui est poésie et délicatesse. S'il n'a pas réussi à reproduire tout ce que l'original a de piquant et de savoureux, il a du moins présenté l'œuvre de Sterne sans mélange au public français. En dépit de son mérite, cette traduction ne fut pas réimprimée au XVIII^e siècle.

La publication simultanée des deux suites de *Tristram Shandy* déclencha une véritable polémique dans les journaux. Le *Mercure*, l'*Année Littéraire*, le *Journal Encyclopédique* et d'autres publications périodiques donnèrent de longues analyses du roman, notant la popularité toujours croissante de l'auteur et censurant l'œuvre des traducteurs. Quelques-uns prirent la plume pour défendre, soit de Bonnay, soit de La Baume, contre des critiques aussi caustiques que celles que Frénais avait subies. Mallet du Pan² prit parti pour de Bonnay, bien que sa traduction, selon l'article d'une revue, fût « remplie de hors-d'œuvres aussi communs que déplacés », et loua l'anecdote du

1. *Mercure*, 25 mars 1786.

2. Publiciste suisse (1749-1800). Longtemps rédacteur du *Mercure Politique*.

chien tué sous la berline, en reconnaissant qu'elle n'appartenait pas à Sterne. Divers journaux dénigrèrent l'œuvre de de La Baume, disant que c'était « l'ouvrage d'un écolier forcé de faire une version », critique qu'un littérateur aussi distingué que l'abbé Raynal se donna la peine de réfuter. « Les écrivains les plus prévenus en faveur de notre langue, écrivit-il à l'auteur, n'auraient jamais osé espérer que la gaieté, que l'esprit, que l'originalité de Sterne pussent être rendus aussi heureusement que vous l'avez fait : vous voilà comme obligé de nous donner en entier un ouvrage, dont vous avez traduit d'une manière très piquante deux des plus agréables morceaux¹. » Le *Journal Encyclopédique* (1^{er} et 15 août 1786) publia une appréciation flatteuse de l'œuvre de Sterne, et une comparaison des diverses traductions, où la supériorité de celle de de La Baume était démontrée. D'autres articles suivirent, et cette querelle littéraire dura jusqu'à la fin de 1786.

Les notices et les lettres touchant *Tristram Shandy*, dont les journaux de cette période furent remplis, prouvent que ce roman, sans jouir de la popularité du *Voyage Sentimental*, excitait néanmoins une vive curiosité. Si Frénais suspendit sa traduction, il ne s'arrêta pas faute d'empressement de la part des lecteurs, car la quatrième édition de son ouvrage parut en 1785, « d'une impression et d'un format, est-il dit dans l'introduction de la suite par de La Baume, tels que ceux qui sont maintenant consacrés aux chefs-d'œuvre de la littérature. » Dans les quatre années suivantes, les éditions se multiplièrent. La suite par de La Baume fut imprimée en 1785 sous deux formats ; elle fut en outre ajoutée à la traduction de Frénais pour offrir la traduction complète du roman anglais. La suite par de Bonnay parut dans les mêmes conditions. L'édition par Frénais et de Bonnay, comprenant les *Lettres d'Yorick et d'Eliza*, fut réimprimée en 1786, et une édition en six volumes des œuvres complètes de Sterne fut publiée en 1787. Si l'on doit juger de la popularité d'une œuvre littéraire par le nombre d'exemplaires qui en furent

1. *Mercure*, 4 mars 1786, et préface de la suite de *Tristram Shandy*, par de La Baume, pp. 6-7.

vendus, *Tristram Shandy* eut certainement un succès considérable.

L'attitude des critiques à l'égard du roman était plus favorable que celle des correspondants de l'étranger vingt ans auparavant. L'opinion qu'exprima Voltaire lors de la publication des premiers volumes par Frénais a été déjà citée. Le *Mercur*e pensa tout autrement, et prédit que *Tristram Shandy* serait « un des livres les plus recherchés par ceux qui voulaient s'amuser et observer l'espèce humaine dans une multitude de tableaux variés », ajoutant « qu'il est impossible de répandre plus de gaieté et de grâce dans un bavardage poussé jusqu'à la caricature¹. » L'*Année Littéraire* admirait les personnages de l'oncle Toby et du Père Shandy, « deux caractères dessinés de main de maître », les « allusions fines et ingénieuses », les « saillies frivoles », les « réflexions pleines de justesse et solidité », et la « critique habile des mœurs et des faux savants ». On trouvait que M. Sterne n'avait pas été grand admirateur de « Messieurs nos encyclopédistes ». « Il s'approche quelquefois de ces sublimes penseurs, la lanterne de Diogène à la main; il les considère et les quitte bientôt avec un éclat de rire² ». Le décousu du style, encore plus marqué dans les traductions que dans l'original, étonnait tout le monde. « On dirait, écrivait un lecteur émerveillé, que l'auteur a fait son livre en courant et qu'il change d'idées à mesure qu'il change de lieux; ce qui suit n'est jamais le résultat de ce qui précède et l'on arrive à la fin de l'ouvrage sans savoir s'il finit ou s'il commence³. »

Il y eut des enthousiastes qui ne voyaient dans Sterne que perfection. Ils trouvaient dans ses écrits « les peintures les plus vives et les plus vraies, les critiques les plus fines et les plus gaies, les richesses de la poésie, les séductions de l'éloquence et les plus douces émanations de la morale et du sentiment. Si vous ne sentez pas cet auteur, il vous paraîtra minutieux,

1. Janv. 1777, vol. I, p. 156.

2. 1776, tome VI. Première lettre.

3. *Année Littéraire*, 1785, tome VIII, 2^e lettre.

frivole, extravagant, puéril; mais pénétrez son génie et vous trouverez un grand précepteur des hommes¹ ».

Mellinet aîné déclara que le plan de *Tristram Shandy* fut peut-être plus médité que la conduite d'une tragédie de Shakespeare. « Vous riez! Eh bien, que les conceptions de Corneille et de Racine. » A son avis, ce que nous connaissons de *Tristram Shandy* n'est que l'introduction d'un vaste roman moral et critique què Sterne avait conçu : « c'est un réseau d'or dont le travail n'exclut pas la solidité² ».

Plusieurs scènes de cet ouvrage rivalisèrent avec le *Voyage Sentimental* en popularité. L'épisode de la « mouche », l'aventure de l'Abbesse des Andouillettes, mais surtout les histoires touchantes de Le Fèvre et de Maria passaient pour de purs chefs-d'œuvre. « Personne ne narre avec plus d'intérêt, ne détaille avec plus de vérité, ne peint avec plus d'âme, écrivit Mallet du Pan, que Sterne dans ces morceaux. Cet écrivain est dramatique, on assiste avec lui au lieu de la scène, on en voit les acteurs, on en reconnaît le langage jusqu'à l'attitude, au geste, à l'habillement des personnages. Pas un coup vague de pinceau, point de recherche ni d'exagération³. » « N'avez-vous pas pleuré, s'écria Ballanche, et bien pleuré, dans certains endroits comme à l'épisode de Le Fèvre et de la pauvre Maria⁴? »

Mais à part ces courtes scènes si propres à plaire au public de cette époque, *Tristram Shandy* n'était pour la grande majorité qu'« une espèce de feu follet qui vous promène tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et qui donne cependant encore plus de plaisir que d'ennui⁵. »

Mais dans le fond, le XVIII^e siècle ne comprit jamais bien *Tristram Shandy*. « On prêtait à Sterne, écrivit Gorgy, dans *Ann'Quin Bredouille*⁶, des finesses auxquelles il n'avait jamais

1. *Journal Encyclopédique*, 1^{er} août 1786.

2. Préface de ses *Fragments à la manière de Sterne*, traduits de l'anglais. Paris, Du Pont, 1799, 1 vol. in-8. Réimprimés avec les *œuvres complètes de Sterne*. Paris, Salmon, 1825-1827, 4 vol. in-8.

3. *Mercure*, 12 nov. 1785.

4. *Du Sentiment*, Lyon 1801, 1 vol. in-8, pp. 218-220.

5. *Année Littéraire*, 1785, tome VIII, 2^e lettre.

6. Voir plus loin, ch. II, pp. 51-65.

pensé, et l'on ne voyait que la lettre toute plate, là où il avait caché quelque malice. » Ses traducteurs eux-mêmes, faute de comprendre les plaisanteries de l'auteur anglais, en mirent à leur place qui étaient médiocres, le plus souvent, et étrangères à l'esprit du livre. De La Baume avoua qu'il était fâché d'avoir traduit le chapitre sur les « moustaches », prétendue anecdote de la cour de la Reine de Navarre, et ajouta que Sterne avait sûrement parié de faire un chapitre bizarre sur un mot donné, comme on remplit des bouts-rimés. Il ne fut convaincu cependant que ce chapitre était une pure fantaisie, qu'après avoir fouillé les mémoires de Marguerite de Valois et d'autres livres de cette époque dans un vain effort pour l'éclaircir par des recherches historiques. Plusieurs prétendaient que le livre était écrit pour se moquer des longs romans anglais, tels que ceux de Richardson et de Fielding. D'autres en admiraient l'esprit philosophique. « On se méprendrait, dit Mallet du Pan, en ne regardant Sterne que comme un romancier facétieux; il est plein de raison, il rajeunit les moralités, les maximes, et les vérités¹. » « Il s'élève, s'écria Garat à propos du sermon sur la conscience, au-dessus de tous les philosophes dans la solution des problèmes les plus mystérieux de ce sens moral. » « Il vous apprend, dit un autre critique, à chercher le bonheur dans une douce insouciance, aimant les hommes, égayant vos peines, mettant à la place de vos graves et assujettissantes folies des folies gaies, douces, sentimentales, aussi libres que vos fantaisies.... Tout n'irait-il pas mieux pour les autres et pour nous, si nous voulions échanger contre un *doux shandéisme* cette pénible importance que nous affectons vainement²? » Presque tout le monde regardait Sterne comme un philosophe profond qui avait mis une robe bariolée pour cacher le sérieux de sa satire. « On supposait que ses folies les plus obscures n'étaient pas sans dessein, et on lui en faisait encore un mérite³. »

1. *Mercur*, 12 nov. 1785.

2. *Journal Encyclopédique*, 1^{er} août 1786.

3. *Journal de Paris*, 29 oct. 1787.

Quelques écrivains, il est vrai, jugèrent *Tristram Shandy* avec plus de pénétration. Diderot, parmi eux, apprit de Sterne la valeur du geste et de l'attitude, pour bien représenter les émotions. Voltaire, on s'en souvient, avait loué l'art qui paraît dans plusieurs petits tableaux. Mallet du Pan s'émerveilla du pouvoir qu'avait l'écrivain de noter les « petites faiblesses et les motifs dominants du cœur humain ». Garat oublia tout dans l'enchantement des portraits et des tableaux variés.

Le talent remarquable de Sterne pour peindre les caractères ne frappa guère l'attention. Ballanche fut un des premiers à l'apercevoir. « Oh ! si je savais trouver quelque part, s'écria-t-il, cet oncle Toby avec son digne serviteur, le caporal Trim, je ferais cent lieues, deux cents lieues ; j'irais au bout du monde. Je vivrais avec lui ; je lui parlerais de sa blessure, des vertus de Mme Wadman... nous cheminerions ensemble !... nous nous arrêterions ensemble... et nous ne ferions de mal à aucune créature¹. » Ce fut seulement à la naissance du xix^e siècle, parmi la génération de Xaxier de Maistre, que *Tristram Shandy* trouva des lecteurs sympathiques qui découvrirent en lui autre chose que des bizarreries et de l'affectation.

Le succès de *Tristram Shandy* paraît avoir été considérable jusqu'à 1787, mais alors il déclina. Il ne se fit qu'une seule édition du roman entre cette date et l'an 1805. Le livre était simplement recherché pour ses bizarreries de style et par l'effet de la réputation immense que fit à l'auteur le *Voyage Sentimental*. Sterne était très à la mode et le public hésitait à avouer qu'il ne goûtait pas son roman. « On ne le comprend pas toujours, disait un critique du *Journal de Paris*, mais on ne l'avoue pas et l'on croit que d'autres le comprennent². » Même les admirateurs de l'humoriste n'osaient prédire un grand avenir en France à cet ouvrage si estimé par les Anglais. On goûtait cependant, dans le « stérile fatras de ce long bavardage³ », les scènes sentimentales, qui furent même imprimées à part dans un volume

1. *Du Sentiment*, pp. 218-220.

2. *Journal de Paris*, 20 oct. 1787.

3. *Journal Encyclopédique*, 15 janv. 1786

intitulé : *Le Nouveau Voyage de Sterne en France* (1786). Le mérite principal de *Tristram Shandy*, disait-on, se trouve dans ces scènes où « Sterne est encore Voyageur Sentimental¹ ».

Ce goût s'explique facilement. Une sentimentalité expansive fut le trait dominant des écrivains de la fin du XVIII^e siècle. Le goût pour des ouvrages tels que la *Nouvelle Héloïse*, les *Contes Moraux* de Marmontel, les *Epreuves du Sentiment* de Baculard d'Arnaud, et la multitude de romans obscurs, dans le genre de *Blançay*², de Gorgy, avait mis hors de mode toute composition légère et plaisante. « Depuis longtemps, disait Mallet du Pan, tout roman gai est devenu une monstruosité en France, où on ne rit plus ni dans la littérature ni au théâtre³. » Frénais avait même exprimé l'espoir que son ouvrage contribuerait à ramener la gaieté dans son pays. Dans ces circonstances si favorables au succès du *Voyage Sentimental*, *Tristram Shandy* ne pouvait rencontrer une grande popularité. Si l'on considère encore la médiocrité de la traduction, où reparurent toutes les fautes de l'original et très peu de ses beautés, on ne sera pas surpris de lire dans un journal du temps que « c'est un grand mérite d'avoir fait un tel livre supportable⁴ ».

Plus heureux que *Tristram Shandy*, le *Voyage Sentimental* fut accueilli dès l'abord avec enthousiasme. Traduit en 1769, un an après son apparition, il fut réimprimé en 1770, 1774, 1779, 1782 (3 fois), 1784, 1785, 1786 (3 fois), 1788 (2 fois) et compte actuellement près de soixante-dix éditions.

Les circonstances dans lesquelles cet ouvrage parut étaient très propices. C'était d'abord, comme on l'a vu, une époque d'anglomanie. C'était le moment aussi où la littérature bourgeoise et sentimentale tendait à supplanter les œuvres aristocratiques et froides qui avaient été longtemps à la mode. Rousseau se plaignait de ce que Molière avait créé « l'homme du monde » et non pas « l'honnête homme ». Or, le XVIII^e siècle

1. *Journal de Paris*, 9 mars 1785.

2. Selon Ch. Monselet (*Les Originaux du Siècle Dernier*, Paris, 1864, art. sur Gorgy), ce roman eut un nombre inouï d'éditions.

3. *Mercure*, 42 nov. 1785.

4. *Journal Encyclopédique*, 15 janv. 1786.

voulait « l'honnête homme ». On demandait ce que Diderot appelait la « morale en action » ; c'est-à-dire des productions dans lesquelles les personnages, par leur attitude d'opposition constante au vice, inspirassent l'amour de la vertu. On voulait s'attendrir, mais l'attendrissement devait être utile, devait comporter une leçon morale. La comédie larmoyante de La Chaussée et les drames bourgeois de Diderot, amenèrent cette révolution dans le théâtre. Richardson en fit autant pour le roman. *Clarisse Harlowe*, traduite en 1751, par l'abbé Prévost, était l'histoire d'un amour pur de jeune fille, que les séductions d'un indigne amant ne purent avilir. La puissance du roman consistait dans l'analyse que la malheureuse héroïne faisait de ses propres sentiments, où elle révélait sa lutte déchirante contre une passion qui l'entraînait à sa perte. Cette révélation d'une âme pure et noble était si vraie et si poignante que les lecteurs souffraient avec Clarisse, qu'ils partageaient son angoisse et qu'ils poussaient des sanglots en arrivant au récit de sa mort prématurée. Richardson, malgré les interminables détails de ses romans, devint l'idole des cœurs tendres de sa génération. Diderot le plaça « sur le même rayon avec Moïse, Homère, Euripide et Sophocle ». La *Nouvelle Héloïse*, publiée en 1761, résuma toutes les tendances nouvelles du roman, et lui imprima la direction qu'il allait suivre pendant un demi-siècle. Sentimentale et moralisatrice, la *Nouvelle Héloïse* affirma la bonté naturelle de l'homme, quand il n'est pas corrompu par les soi-disant raffinements de la civilisation. C'était un ouvrage de « passion, d'imagination et de raison, ouvert à tous les vents de l'esprit et à tous les élans du cœur ». Il n'y avait que « l'immortel Richardson » qui eût fait verser autant de larmes que ce roman. Rousseau donnait à la société, excédée des amusements monotones du monde frivole, l'occasion de s'attendrir utilement dans le silence. Le plaisir particulier des générations après 1760 et le trait dominant de l'époque fut le don de sympathie. L'effondrement du système féodal avait produit le rapprochement des classes, et une diffusion de sympathie en était résultée, qui n'était pas possible avec l'ancien régime. On com-

mençait à analyser ses émotions; on s'apercevait qu'on possédait une âme, et qu'elle était sensible aux malheurs de l'humanité aussi bien qu'à ses propres douleurs. Diderot pleurait sur le sort de sa « Religieuse »; d'innombrables lecteurs s'attristaient sur celui de Clarisse et de Julie. Personne ne songeait à demander si l'infortunée était bourgeoise ou noble, riche ou pauvre. Il suffisait qu'elle fût vertueuse et malheureuse.

Le succès de *Clarisse Harlowe* et de la *Nouvelle Héloïse* fut donc énorme. Bien plus, tout roman qui offrait le spectacle édifiant de la vertu triomphant du malheur, ou qui renfermait dans ses pages quelque douleur innocente, était sûr de plaire. Ce fut à ce moment que le *Voyage Sentimental* parut.

Ce livre réunissait toutes les qualités requises. Son titre seul lui ouvrait l'accès de cette société qui se réunissait dans des salons comme celui de Mme Geoffrin, et en général, de tout ce monde du XVIII^e siècle dont la sentimentalité croissante s'accroissait de plus en plus pendant les deux décades qui suivirent 1770. On ne trouva pas dans le *Voyage Sentimental* de ces longs panégyriques de la vertu qui abondent dans *Clarisse* et dans la *Nouvelle Héloïse*, mais l'ouvrage néanmoins parut tout imprégné d'une aimable philanthropie, qui plaisait aux lecteurs de l'époque peut-être plus que les sermons ennuyeux d'un Richardson, ou les discours moraux d'un Rousseau. Ces deux écrivains attendrissaient, mais n'amusaient point. L'humour de Sterne était un mélange de sourires et de pleurs qui récréait l'esprit et parlait à l'âme en même temps. « N'avez-vous pas senti, s'écriait Ballanche à ce propos, cette gaieté de cœur qui approche de la mélancolie et qui amène des larmes sur le bord de la paupière? » Mais ce qui contribua le plus à la popularité de ce livre, c'était la manière dont l'auteur parlait de ses opinions et de ses sentiments. Avec une naïveté qui nous fait l'effet d'être un peu recherchée, il étalait sa conscience, exposant le plaisir qu'il ressentait après un petit acte de charité, et le remords qui le tourmentait, s'il avait blessé un ami par un

reproche injuste. On lui savait gré de parler continuellement ainsi de lui-même. « On le regardait, dit M. Texte, comme un prophète de cette religion nouvelle que Rousseau venait de mettre à la mode, la religion du moi¹ », qui avait des convertis dans tous les rangs de la société. L'ouvrage avait en outre un intérêt tout spécial pour les Français, car l'auteur y racontait son voyage en France, décrivant la vie parisienne sous ses divers aspects, contant des anecdotes sur des personnages bien connus dans la joyeuse capitale, glosant avec beaucoup d'esprit sur les mœurs continentales et sur les célébrités qu'il avait rencontrées. Enfin, le livre était court, mérite qui lui attirait, sans doute, beaucoup de lecteurs qu'effrayaient les neuf tomes de *Tristram Shandy*.

La traduction elle-même du *Voyage Sentimental* fut assez bonne. Frénais n'y inséra pas de chapitres de son propre fonds comme il fit plus tard dans *Tristram Shandy*, mais reproduisit intégralement, à quelques détails près, le texte original. Plusieurs passages, renfermant des quiproquos ou des allusions « tout à fait dans le genre anglais », étaient modifiés; un petit nombre de paragraphes servant de transition et d'un caractère plaisant, étaient ajoutés; la rencontre de Sterne et de Maria était transportée de Moulins en Touraine et Maria s'appelait maintenant Juliette; les chapitres étaient tous pourvus d'un titre; quelques-uns étaient divisés, ou joints à d'autres; le mouvement de la phrase de Sterne n'était pas toujours suivi. Mais on peut dire que la version de Frénais, si elle ne rendait pas tout ce que le style de Sterne a de piquant, donnait pourtant une bonne idée de l'ouvrage de l'humoriste anglais. Ainsi, toutes les conditions dans lesquelles le *Voyage Sentimental* parut en France favorisèrent son succès.

Une bagatelle en général assez agréable², dit-on d'abord, une peinture plaisante des mœurs françaises où la bonne humeur

1. Voir l'étude sur l'influence de Sterne en France, faite par M. Texte dans son admirable ouvrage, *J.-J. Rousseau et les Origines du Cosmopolitisme Littéraire* (Paris, Hachette, 1895, in-16), pp. 556-554.

2. *Mercur*, août 1769, p. 71.

de M. Sterne ne l'empêche pas d'être touché de tout ce qui blesse l'humanité, et de montrer la sensibilité la plus tendre¹. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que le ministre d'outre-Manche avait créé un genre nouveau, et qu'il avait imaginé le premier d'écrire un voyage où il communiquait les sentiments qu'excitaient en lui les objets les plus communs et les aventures les plus ordinaires. Une mouche, un oiseau, une diligence délabrée, suffisaient pour faire monter les larmes à ses yeux. Il n'y avait pas de terme français pour désigner ce genre et Frénais fut dans la nécessité d'en emprunter un à l'anglais. Il s'en excusa dans la préface, tout en espérant que les lecteurs jugeraient le mot *sentimental* digne de passer dans la langue française.

Le public exauça le vœu du traducteur : la popularité du *Voyage Sentimental* devint bientôt considérable et alla toujours croissant jusqu'à la fin du siècle. La simplicité du récit, dont l'intérêt ne tenait point aux aventures romanesques et extraordinaires, mais aux petits tableaux pris dans l'ordre commun de la société, lui valut des éloges sans fin. Sterne nous intéresse (disait-on) par la peinture de détails que nous voyons tous les jours, et que nos auteurs toujours guindés affectent de dédaigner². On aimait aussi en lui le philosophe sensible, dont la sympathie embrassait les animaux aussi bien que les hommes. Ses petites scènes larmoyantes et un peu affectées étaient prônées ; l'admiration pour Sterne devint presque du délire, et les louanges les plus exaltées, voire même les plus folles, portèrent le nom d'Yorick jusqu'aux nues.

Le *Voyage Sentimental* fut le livre de chevet de Mlle de Lespinasse. L'enthousiasme de cette dame pour les Anglais est bien connu. « Il n'y a que la gloire de Voltaire, dit-elle un jour, qui pourrait me consoler de n'être pas née Anglaise³ ». Elle partageait l'admiration de Diderot pour Richardson, mais avant

1. *Journal Encyclopédique*, 1^{er} juillet 1769.

2. *Année Littéraire*, 1786, tome VII, lettre IX.

3. Voir l'étude de Charles Henry sur Mlle de Lespinasse en tête des *Lettres inédites* de Mlle de Lespinasse, Paris, Dentu, 1887, 1 vol. in-8.

tout elle « adorait » Sterne. « C'était un ami de Sterne, écrivit-elle, en parlant de milord Shelburne, il adore ses voyages. Voyez s'il ne doit pas avoir le plus grand attrait pour moi¹ ». C'était elle, dit Guibert, qui fit à Paris la réputation du *Voyage Sentimental*². Non seulement elle loua sans réserve ce roman, mais elle y ajouta une suite de plusieurs chapitres, qui ne sont guère autre chose qu'un éloge de l'humoriste Anglais. « La passion de mon âme, écrivit-elle dans un de ces chapitres, l'occupation de toute ma vie, mon cher Sterne, seront de t'aimer, de chérir ta bonté, d'imiter tes vertus, de soulager les malheureux, de les aimer : oui, je les aimerai, parce que c'est le seul baume qui puisse pénétrer jusqu'au fond d'un cœur douloureux³. »

Le plus chaleureux des admirateurs de Sterne fut sans doute Suard, qui fut son ami personnel et qui eut pour lui un véritable culte. Il nous a conservé une analyse intéressante que Sterne lui fit de son propre génie. Sterne aurait attribué son génie à l'étude de Locke, à la lecture journalière de l'Ancien et du Nouveau Testament et à « une de ces organisations où prédomine le principe sacré qui forme l'âme, cette flamme immortelle qui nourrit la vie, et la dévore, qui exalte et varie subitement toutes les sensations, et qu'on appelle *imagination, sensibilité*, suivant qu'elle représente sous les pinceaux d'un écrivain ou des tableaux ou des passions. » Suard voyait dans Sterne cette « flamme immortelle », qu'il croyait volontiers divine. « Cet accent céleste, si souvent celui de Sterne, dit Garat son biographe, réveillait dans l'âme de M. Suard le souvenir de toutes les impressions consolantes de ses études de la Bible dans les prisons des Iles Sainte-Marguerite ».

Garat renchérisait même sur l'admiration de Suard. « Quelque chose de l'âme de Sterne passe dans l'âme de tous ceux qui le lisent ; on apprend à jouir avec lui de cette foule de

1. *Lettre à Guibert*, 9 oct., 1774.

2. *Eloge d'Eliza*.

3. *Le Seigneur de Château*. Voir plus loin, ch. II, p. 41, note. Ce passage décrit si bien l'attitude de Mlle de Lespinasse à l'égard de Sterne, qu'il mériterait d'être cité, bien même qu'il ne fût pas de sa plume.

biens semés par la nature dans toutes les routes de la vie, et perdus pour tous, parce que tous les cœurs sont desséchés par la misère ou par l'opulence, par la bassesse ou par l'orgueil. » Devant quelques scènes Garat s'extasie : « Quel écrivain, quelles que soient sa philosophie, son éloquence et sa gloire, n'échangerait pas les plus belles pages qu'il a pu écrire avec celles où Sterne, menacé de la Bastille, dispose si promptement son imagination à toutes les horreurs des cachots, et s'attend même à pouvoir y être heureux ! » Le « cantique » sur l'esclavage (inspiré par la vue du sansonnet dans sa cage), « mis en vers par Dryden ou Racine, serait, selon Garat, digne d'un temple où tous les peuples de l'univers affranchi enverraient leurs lévites et leur harpes. » Quant aux pages où Sterne décrit la pauvre Marie, on les croirait « détachées de l'histoire du peuple de Dieu¹ ».

La dispute littéraire soulevée par la publication des deux suites de *Tristram Shandy* entraîna une discussion à propos du *Voyage Sentimental*, et ceux qui ne partageaient pas l'enthousiasme général pour ce dernier ouvrage en firent une critique assez sévère. Les partisans de Sterne relevèrent le gant avec empressement. Mme Suard envoya au *Journal de Paris*² (18 et 19 juin 1786) une longue lettre, où elle célébra les mérites du *Voyage Sentimental*, et exprima son mépris pour ceux qui ne le goûtaient pas. L'ardeur de la défense et l'excès de la louange rappellent l'éloge dithyrambique de Richardson par Diderot. Le langage que Sterne parle lui paraissait « presque divin ». En lisant l'histoire de Marie, elle croyait entendre un « ange en délire ». La douleur de l'homme qui pleure son âne mort, lui semblait aussi naturelle que naïve. « Il se reproche, dit-elle, comme le font toutes les âmes tendres, lorsqu'elles éprouvent des séparations douloureuses, de n'avoir pas assez fait pour le bonheur de ceux qu'elles ont aimés. » Mme Suard était touchée surtout à l'endroit où Sterne se repent de sa dureté

1. Garat. *Mémoires*, pp. 135-152.

2. Cette lettre se trouve également dans le 3^e volume des *Mélanges de Littérature*, publiés par J.-B. A. Suard. (Paris 1806, 5 vol. in-8, pp. 111-122.)

envers le Père Laurent. Ses joues se colorent aussi quand un « rayon de rougeur » traverse celles de Sterne, et elle est « soulagée » quand elle voit « ces deux âmes bonnes et simples » dont chacune veut se charger d'un tort pour soulager l'autre. « Mon ami, dit-elle en terminant, si vous n'aimez point Sterne, gardez-vous de me le dire, car je craindrais de vous aimer moins. »

Exagérations à part, Mme Suard comprit bien ce qui constitue l'originalité de Sterne dans le *Voyage Sentimental*. Son grand mérite est, en effet, « d'avoir attaché de l'intérêt à des détails qui n'en ont aucun par eux-mêmes; d'avoir saisi mille impressions légères, mille sentiments fugitifs qui passent par le cœur ou l'imagination d'un homme sensible, et de les avoir rendues par des expressions piquantes, par des images ou des tournures originales. Il s'empare de tout ce qui avait été négligé avant lui comme indigne d'être transmis par le talent, et il ajoute au trésor de nos jouissances. » Il est aussi vrai, comme Mme Suard l'a dit, que Sterne charme parce qu'il anime et passionne tout ce qu'il touche. « Il semble n'écrire que pour son plaisir, et c'est parce qu'il paraît heureux qu'il rend heureux ses lecteurs. »

Le sentiment que Sterne peint en « situations singulières, en groupes pittoresques et en observations fines sur les mœurs » émerveillait Ballanche. « Sterne fait sourire, dit-il, mais c'est le sourire de l'âme; il fait pleurer, mais ces larmes sont douces comme des gouttes de rosée¹. »

Pour Grimm, le *Voyage Sentimental* était « une des productions les plus inimitables qui existent en aucune langue² ».

Il y eut cependant des discordances dans ce concert de louanges. Certains beaux esprits déclarèrent que l'ouvrage était plat, car la description des événements de chaque jour n'était pas faite pour flatter les galants frivoles des salons mondains. Les gens accoutumés aux fortes émotions, ceux qui avaient pleuré sur le sort de l'infortunée Clarisse trouvaient un peu

1. *Du Sentiment*, pp. 218-220.

2. *Correspondance Littéraire*, déc. 1786.

froides les amourettes passagères et les modestes actions charitables du ministre anglais¹. Les bizarreries de son style étaient aussi un objet de raillerie. Coqueley de Chaussepierre publia en 1770 un « poème en prose » fort curieux, intitulé le *Roué Vertueux*², où il se moquait de l'emploi des phrases suspendues et des fantaisies typographiques que Sterne avaient innovées. Ce poème, qui est propre à faire en cas de besoin, selon l'auteur, une tragédie à jouer deux fois la semaine, est composé uniquement d'un grand assortiment de virgules, de points d'exclamation, et de mots isolés qui n'ont aucun sens. Dans sa préface l'écrivain tourne en dérision les « cœurs tendres, les âmes vertueuses et sensibles » qu'il invite à verser des « larmes délicieuses » sur les malheurs de l'humanité décrits dans son poème.

Mlle de Sommerie n'avait que du mépris pour le *Voyage Sentimental* : « Qu'est-ce qu'un ouvrage, disait-elle, où l'on veut m'intéresser par le récit d'un âne mort, d'une paire de gants qu'on achète, d'un laquais qu'on prend à son service, d'un pauvre qui demande l'aumône ? » Le plaisir que Sterne trouvait à sentir le bout du doigt de la dame qui avait des gants de soie noire la fit « pâmer de rire³ ». Sterne ne peint tant de fous, dit-elle, que parce qu'il est fou lui-même⁴. Mlle de Sommerie ne « sentait que l'esprit, » et elle n'en trouvait point dans Sterne.

Vernes de Genève, l'un des imitateurs les plus heureux de Sterne, avouait que cet « esprit charmant » n'était pas irréprochable. Il ne pouvait approuver cette manière de jouer sur les mots, ni ces doubles ententes, qui « portent l'esprit du lecteur vers des objets que l'auteur lui-même rougirait de peindre ».

1. Voir Ræderer, *Opuscules*, Paris, 1800, in-8, p. 266.

2. Lausanne, 1 vol. in-8. — « Mais je sais que, dans un ouvrage intitulé le *Roué Vertueux*, le Français, qui en est l'auteur, a tiré un parti plaisant de ces points d'exclamation isolés. D'après cela, je ferais rire au lieu d'intéresser. » Yorick (pseudonyme de Gorgy) dans le *Nouveau Voyage Sentimental*, éd. 1784, p. 179. — Voir plus loin, ch. II, pp. 43-48.

3. Suard. *Mélanges de Littérature*, vol. III, pp. 141-142.

4. Garat. *Mémoires*, vol. II, p. 139.

Sterne, selon lui, n'avait pas besoin de cette « débauche de l'esprit » pour intéresser et pour plaire¹.

Mais les censeurs avaient beau dire; la popularité du *Voyage Sentimental* n'en était pas moins grande et les éditions se multipliaient rapidement. Il en parut trois dans le courant de 1786. On ne voyait pas dans les journaux des discussions sur son mérite, ni des articles de critique comme pour *Tristram Shandy*, car le livre était accepté généralement comme un chef-d'œuvre. « Tout le monde connaît l'originalité de Sterne, dit une notice, la réputation de cet ouvrage est déjà faite². » En effet, le *Voyage Sentimental* était devenu classique, les beaux épisodes et les personnages du livre étaient bien connus du public et déjà la douce folle Maria avait fourni à un artiste contemporain le sujet d'un tableau. Un alinéa du *Mercure* à ce propos est significatif. « Lors même qu'Angelica, est-il dit, dans son charmant tableau de la Maria du *Voyage Sentimental*, n'aurait pas nommé le sujet, chacun eût dit : Voilà la pauvre villageoise des environs de Moulins; voilà son ruban vert, son chalumeau, le saule qui lui prête son ombrage, et le fidèle Sylvio qu'elle tient en laisse³. »

Sterne est parfois lyrique et glisse çà et là dans ses chapitres des morceaux qui sont presque de la poésie. Les lignes charmantes où il pleure, dans *Tristram Shandy*, sur la fuite inexorable des années⁴, étaient souvent citées dans les journaux. Le cri d'Yorick qu'il saurait trouver de quoi éveiller ses affections, s'il était dans un désert, « qu'il les attacherait à quelque myrte odorant, ou qu'il chercherait quelque cyprès mélancolique pour l'unir à lui », fut mis en vers par Collin d'Harleville, auteur

1. *Voyageur Sentimental, ou ma Promenade à Yverdun*, éd. 1825, vol. II, ch. xiv du *Second Voyage*.

2. *Année Littéraire*, 1786, tome VII, lettre 9.

3. 12 nov. 1785.

4. « Le temps passe trop vite : chaque lettre que je trace me dit avec quelle rapidité la vie suit ma plume; nos journées et nos heures, plus précieuses — ma chère Jenny — que les rubis qui brillent à ton cou, s'envolent sur nos têtes comme de légers nuages un jour de vent, pour ne plus revenir; tout fuit; — tandis que tu tresses cette boucle de cheveux — vois! elle devient grise; et chaque fois que je baise ta main en te disant adieu, et chaque absence qui suit sont des préludes à cette éternelle séparation qui doit bientôt arriver. — Le ciel ait pitié de nous deux! » Vol. II, liv. IX, ch. CCLXIX.

dramatique populaire¹. Ce n'était qu'un commencement. Soixante-dix ans plus tard, le *Voyage Sentimental* tout entier et plusieurs extraits de *Tristram Shandy* furent traduits en vers français par une main sympathique². Car la réputation du petit chef-d'œuvre est encore considérable cent quarante ans après sa naissance.

Les *Lettres d'Yorick et d'Eliza*, traduites en 1776, n'étaient pas moins populaires. L'affection du voyageur anglais pour Mme Draper, qu'il a célébrée sous le nom d'Eliza, n'était ignorée de personne. Eliza, épouse de Daniel Draper, alors conseiller de justice à Surate, étant venu en Europe pour rétablir sa santé, passa plusieurs années en Angleterre, où elle rencontra Sterne et le captiva. Elle vint aussi à Paris, où elle connaissait Raynal, auquel elle inspira un amour sincère dont il garda le souvenir toute sa vie. Cet écrivain devint son confident, et il garda fidèlement les secrets de son amie. « Si le temps de la révélation arrive, répondit-il un jour à une demande de renseignements, on apprendra avec étonnement que cette femme céleste fut la plus malheureuse des femmes. Votre cœur doit la chérir et votre plume éterniser sa mémoire³. »

Eliza, l'amie de Sterne et de Raynal devint aussi populaire qu'Yorick lui-même; elle inspira des éclats de folle admiration et de sensibilité exaltée qui surpassèrent encore les louanges prodiguées à l'histoire de Maria de Moulins. La liaison de Sterne avec la jolie et frêle Mme Draper, de trente ans plus jeune que lui, liaison qui avait toute la beauté d'une pure amitié, mais qui fut représentée par l'humoriste avec l'empoiement lyrique d'un cœur passionné, était de nature à toucher ces enthousiastes qui avaient payé douze sous par heure le privilège de lire les premières éditions de la *Nouvelle Héloïse*. C'était un amour toujours assombri par l'ombre obsédante d'une séparation éternelle. Les lettres dans lesquelles Sterne exprime sa

1. Voir l'*Almanach des Muses*, 1789, pp. 59-60.

2. *Le Voyage Sentimental*, suivi de fragments d'un premier voyage en France, traduit en vers français par André Tasset, Paris, Hachette, 1866, 1 vol. in-18.

3. *Introduction à la suite de Tristram Shandy*, traduite par de La Baume, p. 6, note.

sollicitude pour la santé chancelante de sa jeune amie de l'Inde, surtout ces quelques pages d'adieu suprême, « où se répand toute l'abondance d'un cœur sensible et aimant¹, » faisaient verser plus de larmes que l'immortel voyage lui-même. « Rien n'égale la tendresse d'Yorick », disait-on, « et sa mélancolie au moment où Eliza est prête à faire voile vers les Indes². » Eliza passait pour le bon génie de Sterne. « Auteur original, son admirateur et son ami, s'écria Raynal, ce fut Eliza qui t'inspira tes ouvrages, et qui t'en dicta les pages les plus touchantes! » Dans l'expression de sa douleur à la perte de « cette âme céleste, qui s'est séparée d'un corps céleste », Raynal devint éloquent. « Heureux Sterne, tu n'es plus, et moi je suis resté. Je t'ai pleuré avec Eliza, tu la pleurerais avec moi; et si le ciel eût voulu que vous m'eussiez survécu tous les deux, tu m'aurais pleuré avec elle. »

« Territoire d'Anjinga, s'écria-t-il, tu n'es rien; mais tu as donné naissance à Eliza. Un jour, ces entrepôts de commerce fondés par les Européens sur les côtes d'Asie ne subsisteront plus. L'herbe les couvrira, ou l'Indien vengé aura bâti sur leurs débris, avant que quelques siècles se soient écoulés. Mais, si mes écrits ont quelque durée, le nom d'Anjinga restera dans la mémoire des hommes. Ceux qui me liront, ceux que les vents pousseront vers ces rivages, diront : C'est là que naquit Eliza Draper; et s'il est un Breton parmi eux, il se hâtera d'ajouter avec orgueil : et qu'elle y naquit de parents anglais³. »

« Eliza! soupira Ballanche, son image m'apparaît lorsque je lis les lignes sentimentales de son bramine.... Eliza, femme sublime, reçois mes hommages : modèle de la vraie amitié, le ciel te produisit dans un moment de calme et de sérénité : Dieu te montra aux faibles mortels comme une preuve éclatante de

1. *Journal Encyclopédique*, 15 mai 1785.

2. *Journal Anglais*, 15 fév. 1776.

3. Cet éloge fut inséré par Raynal dans son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (vol. I, liv. III, ch. xv (éd., 1780, Genève, Pellet, 5 vol. in-4°). *La Biographie Universelle* (art. Draper) dit à ce propos que dans un volume de l'édition in-4° possédé par Mme Vandeuil, fille de Diderot, il y avait indication positive que cette invocation chaleureuse était de Diderot.

son ineffable bonté, dont tu fus une image approchante sur la terre.... Eliza n'est plus!... Il n'est plus ce chef-d'œuvre de la sensibilité!... Raynal a jeté des fleurs immortelles sur sa tombe.... Ames sensibles, venez autour de ce monument élevé à l'envi par Sterne et par Raynal.... Eliza n'est pas morte tout entière, elle existe encore dans les pages sentimentales de ses illustres amis¹. »

C'est presque avec un sentiment de soulagement qu'on passe de ces cris passionnés au jugement bref d'un des rares critiques dissidents qui ne peut que souhaiter à Eliza un bon voyage et à Yorick une meilleure santé².

Les lettres d'*Yorick et d'Eliza* furent souvent réimprimées avec les œuvres de Sterne, avec le *Nouveau Voyage Sentimental* de Gorgy et avec des ouvrages d'autres auteurs. L'éloge d'Eliza, inséré par Raynal dans son *Histoire philosophique des deux Indes*, fut repris dans plusieurs éditions des œuvres complètes de Sterne, et dans la plupart des éditions des *Lettres d'Yorick et d'Eliza*³. Ce « morceau sublime » valut à Raynal une renommée qui égala celle d'Eliza elle-même.

En conséquence du bruit que firent ces lettres, le nom d'« Eliza » fut très à la mode, et rivalisa avec ceux de « Clarisse » et de « Julie » chez les auteurs de romans et de lettres sentimentales et mélancoliques. Il se retrouve chez presque tous les imitateurs de Sterne. Le comte de Guibert intitula son tribut éloquent à la mémoire de Mlle de Lespinasse l'*Eloge d'Eliza*, en

1. *Du Sentiment*, pp. 218-220.

2. *Année Littéraire*, 1786, tome VII, lettre 9.

3. L'édition du *Voyage Sentimental*, augmentée des lettres d'*Yorick et d'Eliza*, donnée à Genève, 1786 (2 vol. in-12), contient une gravure de la tombe d'Eliza avec cette explication :

« Les trois Grâces portent une urne, où sont déposées les cendres d'Eliza. L'histoire montre ce monument funèbre; son livre est posé sur les ailes du Temps dont la faux indique le ravage; un serpent qui se mord la queue, est le symbole de l'Éternité. Sur la pyramide élevée à côté du tombeau sont deux trompettes, parce que Eliza a écrit; une couronne de fleurs, parce qu'Eliza mourut jeune; au-dessous de ces emblèmes on voit l'écritoire qu'elle a laissée à l'illustre auteur de l'*Histoire des Deux Indes*. Le socle de la pyramide a pour ornement un autel : on y voit une tourterelle expirante, sa compagne la regarde avec douleur. Tous ceux qui ont vu Eliza la regrettent; moi je la pleurerai tout le temps qu'il me reste à vivre. » (La dernière phrase est de Raynal.) — vol. II, p. 195.

souvenir de cette madame Draper que Sterne et Raynal avaient tant pleurée.

L'engouement du public pour les écrits de Sterne se maintint égal jusqu'à la fin du siècle. Outre les réimpressions nombreuses du *Voyage Sentimental* dans la traduction de Frénais, il parut en 1801 une traduction nouvelle par Paulin Crassous, plus littérale mais moins bien écrite. D'autres écrits de Sterne étaient mis en vente depuis longtemps par les libraires. Un *Nouveau Voyage de Sterne en France*, tiré de *Tristram Shandy*, et suivi de l'histoire de Le Fèvre et d'un choix de lettres, fut traduit en 1785 par de La Baume, et un choix de ses *Sermons* fut donné en 1786 par le même traducteur. Ces discours de la chaire causèrent beaucoup d'étonnement. « Jamais, disait-on, la raison ni la religion n'avaient parlé un pareil langage¹ » ; et ces sermons n'en respiraient pas moins « une doctrine pure, autant amie de la religion que de l'humanité² ». Des *Lettres de Sterne à ses amis* furent traduites par de La Baume en 1788, et par Durand de Saint Georges en 1789. Un recueil des *Beautés de Sterne*, formé « de plusieurs de ses lettres, de ses sermons, des morceaux les plus touchants et des observations les plus judicieuses », parut en 1800. On traduisit jusqu'à des *Fragments à la manière de Sterne*³. Les imitations pullulèrent. A la fin du siècle il avait paru une dizaine de voyages sentimentaux, plus ou moins prétentieux, ainsi que six volumes de pamphlets politiques, écrits dans le style de *Tristram Shandy*, qui n'étaient ni moins longs, ni moins décousus que le modèle lui-même. Diderot avait imité ce roman dans *Jacques le Fataliste*. Xavier de Maistre l'imita dans le *Voyage Autour de ma Chambre*. Sterne avait aussi envahi le théâtre, car une comédie, en prose et en vers, représentant divers épisodes de son séjour en France, fut jouée au théâtre du Vaudeville, le 2 pluviôse 1799⁴. On était allé jusqu'à attribuer à Sterne des ouvrages qui n'étaient point de lui. Ainsi J.-J. Rutledge publia en 1776 : *La Quinzaine Anglaise* à

1. *Mercury*, 12 nov. 1785.

2. *Journal de Paris*, 20 oct. 1787.

3. Voir ci-dessus, p. 20, note 2.

4. Voir plus loin ch. III, pp. 88-90.

Paris, ou l'art de s'y ruiner en peu de temps, ouvrage posthume de Stearne (sic), traduit de l'anglais par un observateur. Ce livre, qui expose les facilités que trouve un étranger pour perdre son argent à Paris, ne ressemble en rien à l'œuvre de l'humoriste anglais¹. Cependant, le fait d'avoir voulu mettre un livre sous la protection du nom de Sterne prouve combien ce nom était alors populaire.

Les menus écrits de Sterne n'obtinrent pas un succès durable en France. Ils furent traduits moins pour leur mérite qu'à cause de la réputation du *Voyage Sentimental* et de quelques scènes touchantes de *Tristram Shandy*. Notre génération n'admire plus autant la sensibilité de Sterne, et l'on ne croit plus que le célèbre voyage fut d'inspiration divine. Quelques passages des plus goûtés autrefois nous semblent insipides et affectés. On ne savait pas voir, en 1786, combien le sentiment dans la célèbre scène de l'âne mort dépasse la mesure, ni combien ce mouchoir trempé de larmes et puis lavé dans le ruisseau par la pauvre folle Maria est ridicule. Ce que nous admirons dans Laurence Sterne, c'est l'« humour » qui pénètre presque toutes les pages du *Voyage Sentimental*, qui a immortalisé les soirées chez le Père Shandy et les amours de l'oncle Toby; c'est sa science consommée du cœur humain, qui le rend capable d'analyser ses moindres sentiments; c'est son talent de peindre les caractères, qui n'a peut-être jamais été surpassé en Angleterre; c'est, enfin, son art de tracer par quelques traits bien choisis de petits tableaux, tels que celui de la famille de paysans et celui du moine dans le *Voyage Sentimental*, aussi parfaits que s'ils avaient été dessinés par la main d'un grand peintre. Sterne nous offre l'exemple singulier d'un auteur qui charma toute l'Europe au XVIII^e siècle par sa sentimentalité, et qui est lu encore aujourd'hui pour les autres qualités de son style, et malgré cette sentimentalité qui fit sa première réputation.

1. Pour des renseignements à l'égard de Rutledge, voir *Dictionary of National Biography*, art. Sterne, vol. LIV, p. 247, et la *Correspondance* de Grimm, nov. 1776, vol. XI, p. 386.

CHAPITRE II

LES IMITATEURS

M^{lle} DE LESPINASSE. — GORGY

La sentimentalité si originale de Sterne eut un effet considérable sur la littérature de son pays; il fut aussi prompt que désastreux; le goût, la passion du style compliqué gagna tous les esprits. On vit des hommes de talent, unis à la foule servile des écrivailleurs, s'empressez d'écrire dans le genre et sur le ton d'Yorick. Burns lui-même ne put échapper à cette influence, et l'affectation de l'humoriste apparut dans les épîtres du poète. Quelques admirateurs zélés de l'illustre écrivain, ayant fondé une publication mensuelle, sous le titre de *Sentimental Magazine*, imprimèrent pendant trois ans (1775-1775) un grand nombre de pièces dans le goût du maître. Après sa mort, des pastiches sans fin, la plupart médiocres, furent donnés au public pour ses œuvres posthumes¹. Son influence ne s'éteignit pas avec le siècle; elle s'exerça jusqu'au milieu du xix^e où Dickens et Lytton parurent s'inspirer plus d'une fois de ses écrits. En Allemagne, Sterne devint rapidement populaire. Hippel l'imita, ainsi que Wieland et Jean-Paul-Richter. Goethe lui-même, en avouant qu'il lui devait beaucoup, professait pour lui une vive

1. Pour les autres imitations de Sterne en Angleterre, voir l'article sur Sterne par Sidney Lee dans le *Dictionary of National Biography*, vol. LIV, pp. 217-218; et Cross, ch. ix. Le *Journal Encyclopédique* (15 août 1760) donna un compte rendu d'une de ces parodies, la louant comme une œuvre authentique de Sterne.

admiration¹. Il s'établit sur divers points du territoire de petites coteries, qui se proposèrent l'étude de ses ouvrages. Les membres se donnaient en échange une tabatière en corne en ressouvenir du Père Laurent du *Voyage Sentimental*; ils prenaient l'engagement d'imiter la douceur d'Yorick, sa pitié et son indulgence pour toutes les erreurs de l'espèce humaine².

Mais la France fut sans doute le pays où le voyage d'Yorick reçut l'accueil le plus favorable, surtout à cause de ses outrances sentimentales, en harmonie avec le mouvement littéraire et social qui régnait en France depuis longtemps, et auquel Rousseau avait imprimé naguère une forte impulsion. Sterne était, comme Rousseau, l'apôtre de la nouvelle doctrine, qui demandait aux hommes pour leurs semblables une sympathie plus réelle, et venait réagir contre les préjugés hostiles au rapprochement des classes. Mais l'auteur anglais était apôtre sans y prétendre. Son but en écrivant ne fut pas de faire un livre de propagande; nulle part, il n'expose avec suite ses théories morales, à l'exemple du philosophe de Genève; sa sentimentalité, loin d'être agressive, est remarquable par sa douceur et offrait peut-être plus d'attraits que celle de Rousseau. Cette qualité opportune valut au *Voyage Sentimental* l'accueil enthousiaste et le flot d'imitations dont la France honora cet ouvrage.

Le *Voyage Sentimental* fit donc école au delà du détroit. Ce genre d'écrire y fut en effet très populaire, principalement de l'an 1780 à l'an 1800. Un livre d'alors ne pouvait réussir à se faire lire qu'à la condition d'avoir un caractère sentimental. L'imitation trouvait place dans les sujets les plus divers, dans la description des hauts sommets des Pyrénées ainsi que dans le récit d'une visite aux prisons de la Terreur. On en vint même à publier des écrits qui n'avaient rien de la manière d'Yorick, ni de sa façon de sentir, qui affichaient quand même le titre de *Voyage Sentimental* afin d'allécher les lecteurs³. « On était alors, écrit

1. *Œuvres*, vol. 32, p. 216 (édition Steiner).

2. Voir Cross, p. 446, et H. W. Thayer, *Laurence Sterne in Germany* (New-York, 1905), pp. 84-85.

3. On peut citer, par exemple, *Le Censeur, ou Voyage Sentimental autour du Palais Royal*, par Joseph Rosny (Paris, 1805, in-18). C'est un ouvrage critique, histo-

Ch. Monselet, rebattu d'imitations et de paradoxes oiseux ou impertinents, colportés sous le pavillon de l'humoriste anglais. » Quelques-uns de ces livres étaient fort lus, entre autres le *Voyageur Sentimental* de F. Vernes qui s'attira l'admiration de Grimm. Mais la plupart étaient des productions sans valeur intrinsèque, qui périrent aussitôt que le genre cessa de plaire. Vers 1825, il n'en restait plus qu'un ou deux qui eussent quelque apparence de vie; aujourd'hui l'on a oublié jusqu'à leur titre.

Ce fut sans doute Mlle de Lespinasse, qui écrivit d'abord en France dans ce nouveau genre (sa rédaction¹ ne fut publiée qu'en 1799, dans le pêle-mêle des œuvres posthumes de d'Alembert, son ami). En deux chapitres de peu d'étendue, où elle s'amuse à mettre en scène le ministre lui-même, elle réussit à reproduire l'affectation de ses sentiments, mais non pas son humour; elle appuie trop sur les déductions morales qu'elle tire du récit. Ces morceaux ont pourtant de l'agrément et semblent supérieurs à la plupart des imitations de Sterne. « On les croirait, dit Charles Henry, d'un Diderot plus ému. »

Le chapitre premier est l'histoire d'un pauvre ouvrier qu'on a chargé de porter à Sterne un vase de prix et qui le casse. Un camarade officieux va décrire à Yorick le désespoir de son ami qui tremble pour sa place après un tel malheur. Le cœur sensible d'Yorick, on le devine sans peine, est touché de cette nouvelle. La Fleur est chargé de porter au pauvre ouvrier un présent pour apaiser son inquiétude et adoucir sa confusion, et à son camarade une récompense pour sa belle conduite à l'égard d'un ami malheureux.

L'autre chapitre est consacré à l'éloge de Mme Geoffrin, qui, les larmes aux yeux, raconte à Sterne les malheurs de sa laitière qu'elle a secourue. Cette pauvre femme était inconsolable de la mort de son unique vache qu'elle aimait : « Je couchais à côté

rique et moral, dirigé contre ce « cloaque d'immoralité, de scélératesse et friponnerie, qu'est le Palais Royal et son voisinage ».

1. Vol. II. Ces fragments ont été réimprimés dans plusieurs éditions des œuvres complètes de Sterne, entre autres celles de 1818, et de 1825-1827.

d'elle, la nuit, dit-elle à Mme Geoffrin, nous parlions ensemble. « Comment te va, Blanche, lui disais-je? » Elle me regardait, elle se plaignait et quelquefois je croyais qu'elle pleurait. « Veux-tu du pain, ma mie? » Elle le prenait, mais elle ne pouvait pas l'avaler; elle me regardait, je la flattais et il semblait que cela lui faisait du bien. Hélas! le bon Dieu est le maître; il a compté nos jours, il a voulu que Blanche soit morte hier au matin; mais il nous aime bien. » Et la laitière comble de remerciements Mme Geoffrin qui lui vient d'acheter une autre vache. « Vous voyez, conclut Mme Geoffrin, que je ne puis quitter ma laitière, bien que la crème qu'elle m'apporte maintenant ne soit pas bonne. » Et Sterne de louer avec chaleur la bonté de son hôte. Mme Geoffrin n'avait pu se retenir : ses yeux s'étaient mouillés de larmes : « Ah! que je suis heureuse, dit-elle avec simplicité, je suis donc bonne! Monsieur Sterne, vous venez de m'en récompenser, je veux vous embrasser pour le bien que vous m'avez fait. » Elle/se baissa, je me levai avec transport, je la serrai dans mes bras.... Oui, mon Eliza, je sentis, pour la première fois de ma vie, que les mouvements qu'inspire la vertu ont leurs délices comme ceux de l'amour : mon âme eut un moment d'ivresse, mais son retour fut pour toi! J'en serai plus digne de mon Eliza, me dis-je : elle pleurera avec moi, lorsque je lui conterai l'histoire de la laitière de Mme Geoffrin. »

On imagine qu'Yorick aurait exprimé les mêmes sentiments dans ces circonstances.

On a attribué à Mlle de Lespinasse un autre écrit du même caractère, qui parut en 1820 pour la première fois, sous ce titre : *Le Seigneur de Château, chapitre cinquantième du Voyage Sentimental*¹. Ce récit, trop long de moitié, est décidément infé-

1. Ce chapitre se trouve dans les *Nouvelles Lettres de Mlle de Lespinasse, suivies du portrait de M. de Mora et d'autres Opuscules inédits*, (Paris 1820, in-8.) L'authenticité de ce fragment a été mise en doute. Eugène Asse, dans sa notice sur Mlle de Lespinasse en tête de l'édition qu'il a donnée de ses œuvres, dit que le fragment a été faussement attribué à elle. Charles Henry, au contraire (Préface de son édition des *Lettres inédites de Mlle de Lespinasse*, Paris, 1887, in-8) pense que c'est bien de sa main. Guibert, dans son *Eloge d'Eliza*, parle d'un troisième chapitre dans le genre du *Voyage Sentimental* que Mlle de Lespinasse aurait écrit. D'après ce qu'il en dit, il nous semble probable que c'est au *Seigneur de Château*

rieur aux deux chapitres que nous venons d'analyser. Il montre son auteur également rempli d'admiration pour Sterne, et porté par son zèle à prôner la bienfaisance. En voici le sujet. Un jour Sterne, visitant la charmante famille d'un de ses amis, où régnait une harmonie parfaite, entendit célébrer les bontés du seigneur de l'endroit. On lui dit avec quelle bienveillance il accueillait les pauvres gens, et comment il avait porté dans ses bras une vieille paysanne à travers la rue, un jour que la pluie changea celle-ci en torrent. Sterne s'en va faire une promenade dans le village, pour voir de ses yeux le bonheur des habitants. Il adresse la parole aux enfants qui jouent devant leur maison ; puis, à la vue du boucher qui égorge un mouton, il s'éloigne avec horreur et, dans l'agitation que lui cause cet événement, il s'assied au pied d'un arbre, attendant que le spectacle de la nature calme son esprit. Il venait à peine de s'asseoir qu'il entendit hurler un chien que trois hommes portaient dans un grand drap. Son cœur fut ému d'une nouvelle pitié. « Ce n'est rien, lui dit un des porteurs. C'est Médor, le chien couchant du seigneur, à qui son maître a tiré un coup de fusil, parce qu'il courait après le gibier. » Sterne est révolté de cette cruauté. « Médor, s'écrie-t-il, je souffre de tes maux. Si la destinée t'avait donné à moi, tu aurais défendu ton maître et ton maître aurait soigné ta vie. Si je pouvais te la sauver, pauvre créature, si je peux du moins t'épargner une douleur, je me réjouirai de m'être trouvé dans ton chemin. » Après avoir fait soigner le pauvre animal par un chirurgien, Sterne retourne auprès de ses amis,

qu'il fait allusion. Il est juste de constater, cependant, que le style peu soigné de ce chapitre ne ressemble guère à celui des deux autres fragments.

Garat, dans ses *Mémoires historiques sur Suard et sur le xviii^e siècle* (vol. II, pp. 150-151) mentionne en outre une *Promenade à l'Hôtel des Invalides et à l'École militaire dans le goût de Sterne*, de la plume de Mlle de Lespinasse. Ce fragment est introuvable. Garat semble en avoir eu cependant une connaissance assez exacte. « La *Promenade* (dit-il) était en effet dans ce goût ; et, ce qui était plus surprenant, elle était encore dans ce génie. Ces deux facultés si rares séparément, et bien plus rares dans leur réunion, semblaient avoir concouru même au choix du sujet, le plus propre de tous, pour une telle imitation. » — Il est possible, comme le croit Eugène Asse, que c'est à cette *Promenade* que Guibert fit allusion dans son *Éloge d'Éliza*.

pour leur dire combien ils avaient tort d'admirer le bon naturel du seigneur.

On doit se souvenir que Sterne laissa en mourant son *Voyage Sentimental* inachevé. Il fallait s'attendre à ce qu'un auteur ambitieux vint en donner une suite. Il parut, en effet, en 1784 un second *Voyage Sentimental* qui était, d'après l'avis de l'éditeur, la traduction de quelques feuilles manuscrites, trouvées parmi des effets venus de Londres et dont l'écriture, on l'avait pleinement établi, était celle de Sterne. Et l'éditeur ajoutait : « D'après l'accueil fait au premier voyage d'Yorick, je jugeai que le public me saurait gré de lui faire connaître celui-ci. »

Le *Nouveau Voyage Sentimental* n'eut point pour auteur l'aimable M. Yorick, mais un certain Gorgy¹, sur lequel on a très peu de renseignements. On sait seulement qu'il fit une demi-douzaine de romans, très populaires de son temps, mais aujourd'hui complètement oubliés, et deux pamphlets satiriques contre la Révolution française. Il emprunta au *Voyage Sentimental* le cadre du premier et dans le second il imita avec quelque succès le style de *Tristram Shandy*.

La suite du *Voyage Sentimental* que Gorgy voulut faire passer pour l'œuvre de Sterne, a tous les caractères extérieurs du livre original. Yorick et La Fleur parcourent encore la campagne, s'arrêtant ça et là pour goûter l'hospitalité d'une famille de paysans, pour écouter l'histoire d'un amant malheureux, pour

1. Gorgy — ou « Gorjy » ; la première édition du *Nouveau Voyage Sentimental* porte « Gorgy » — Né (selon la *Nouvelle Biographie Générale*) dans le Dauphiné et mort au commencement du xix^e siècle. Selon Quérard, il s'appelait Jean-Claude Gorgy, né à Fontainebleau en 1755, mort à Pinceloup près Rambouillet en 1795. Gorgy fut un des romanciers sensibles des dernières années du xvm^e siècle. Parmi ses nombreux romans se trouvent les suivants : *Blancay*, 1788, 2 vol. in-18 ; *Victorine*, 1789, 2 vol. in-12 ; *Saint Alme*, 1790, 2 vol. in-18. — Le *Nouveau Voyage Sentimental* parut en 1784, Londres et Paris, Bastien, 1 vol. in-18. Il en fut fait de nombreuses réimpressions, dont celles-ci ; Paris, 1784, 1 vol. in-18, qui comprend en outre l'*Eloge d'Eliza Draper* par l'abbé Raynal et *Les Lettres d'Yorick à Eliza et d'Eliza à Yorick* ; 1785 ; 1788, 2 vol. in-18. (On trouve dans le 2^e volume une comédie en un acte intitulé *L'Abeillard supposé*, et un proverbe dramatique en un acte, intitulé *Un bienfait n'est jamais perdu*) ; 1791 ; 1795, etc. Ch. Monselet, a consacré à Gorgy un article dans son livre, *Les Originaux du Siècle Dernier*, Paris, 1864, 1 vol. in-18.

assister un pauvre mendiant, pour flirter avec la charmante Rose, ou pour essuyer les pleurs de l'infortunée Marie. Mais le récit, qui est si attrayant sous la plume de Sterne, se trouve froid et inanimé sous le lourd crayon de Gorgy. C'est que l'individualité originale de Sterne, qui anime tout ce qu'il touche, fait ici défaut. Quand nous suivons ce dernier dans ses promenades, nous trouvons, à chaque pas, que les choses les plus communes ont un charme que nous n'avions jamais soupçonné. Ces enfants qui jouent au seuil de cette chaumière sont les mêmes qui saluèrent tant de fois de leurs cris notre passage; mais jamais auparavant nous n'avions ressenti leur joie bruyante. Le sansonnet, voletant sous les barreaux de sa cage, à l'entrée de la boutique au coin de la rue, nous l'aperçûmes souvent, mais c'est aujourd'hui la première fois que nous écoutons le gazouillement de l'oiseau. Cette jeune marchande de gants, nous la connaissons depuis longtemps, mais ce n'est qu'aujourd'hui que sa beauté nous frappe. Gorgy ne possède pas le don de revêtir d'un intérêt nouveau les objets les plus familiers. Ce fut le talent particulier de Sterne.

Notre Yorick a en effet bien changé. Il a perdu son joyeux sourire, sa fine sensibilité et sa présence d'esprit. Il est vrai qu'il continue de soupirer régulièrement après sa chère Lisette, mais c'est peut-être afin de se persuader qu'il l'aime encore. Il prendra plaisir à préparer un rendez-vous pour un couple d'amants, mais pour lui-même, une belle personne n'a, ce semble, plus d'attraits. Il est devenu prosaïque, moralisateur et banal. Il s'amuse à faire des observations sur les mœurs des contemporains. Il aime à rôder dans les rues, à passer par les boutiques et les salons, et à décrire ce qu'il a vu, sans se demander si de pareils tableaux ne sont pas universellement connus et dépourvus de toute espèce d'intérêt, depuis qu'ils furent ébauchés par les Persans de Montesquieu. Un beau jour, ne voyant pas arriver ses lettres de change, il se voit dans la nécessité de faire quelque temps le métier d'horloger qu'il connaissait. (Yorick horloger!) Il se met en quête d'une place, non pas chez une patronne jeune et aimable, mais auprès « d'une grosse

commère un peu massive, les couleurs âcres, les sourcils épais et noirs, les yeux ardents » qui, par surcroît, désire qu'il ait pour elle quelques attentions. L'Yorick d'autrefois, celui qui passait une matinée entière à débiter des compliments à une jolie marchande de gants, et qui la quitta tellement épris d'elle qu'il oublia jusqu'à sa chère Eliza, peut-on se l'imaginer dans une pareille situation ? Mais l'Yorick d'aujourd'hui paraît content partout où il se trouve. En ouvrier de bon ton, il va nécessairement au bal des grisettes, non pas pour y nouer quelque intrigue amoureuse, il s'en faut bien, mais pour s'instruire des mœurs de la classe ouvrière. Il ne lui vient pas à l'esprit que cette étude a été souvent entreprise, et qu'il ne fait que redire ce que d'autres ont dit cent fois mieux. Il s'intéresse également aux manèges d'une coquette fardée, dont la beauté et la jeunesse n'étaient plus qu'un souvenir, Pour se délasser, il suit les réunions d'une académie bourgeoise où l'on entend des vers médiocres, des pièces agréables et parfois des « comédies, qui constituent une excellente école pour former le goût et les manières ». Si, par occasion, il fait un acte charitable, ce n'est pas qu'il éprouve de la compassion, c'est qu'il veut moraliser. Il nous décrit, par exemple, les acclamations avec lesquelles il fut reçu par la foule qui le vit descendre de sa chaise de poste pour secourir un misérable qui mourait de faim dans la rue, afin de les opposer aux rires moqueurs par lesquels cette même foule avait salué les efforts qu'un vagabond avait faits peu d'instant auparavant dans le même but. « La charité des pauvres, dit Yorick, passe inaperçue. » Tout franc, cet Yorick commence à nous ennuyer.

Yorick, disons plutôt Gorgy, ne savait ni peindre une jolie scène champêtre, ni raconter un incident touchant. Si le hasard a dirigé ses pas vers une maison de paysans, il ne tarde pas à nous faire remarquer des instruments de labour à la porte, et tout à fait sur le seuil un enfant très jeune qui a une « grosse mine bien rouge et des yeux!... » Il roule par terre avec un gros chien trois fois plus grand que lui. La mère, qui sort de l'étable en portant un plein seau de lait, est « une grosse brune

d'une tournure appétissante ». Naturellement, elle s'empresse d'offrir au visiteur une « écuellée de lait » et du pain, sans oublier son enfant à la mine bien rouge, ni le gros chien qui reçoit quelques bouchées de pain pour sa part. Le repas terminé, notre promeneur sentimental jette un regard amical sur les poulets qui picorent les miettes autour de lui, puis salue « la grosse brune à la tournure appétissante » et s'en va à la recherche d'autres scènes aussi touchantes que celle-ci.

Un soir, il descend dans une maison pleine de gens du peuple, où s'est réfugiée une jeune fille à la figure triste, qui se tient à l'écart de tout le monde. Moins discret que ses voisines, Gorgy veut à toute force apprendre d'elle son histoire. Ce n'est pas qu'il se sente en présence d'une infortunée, qui ait besoin de sympathie et de consolation. « Tu n'as dans le principe, se dit-il, ni bons ni mauvais projets. Tu veux voir cette femme parce qu'elle se cache. Voilà tout ! » Une maladie subite, qui vient frapper la malheureuse, lui fournit l'occasion de se présenter chez elle. Il entre dans sa chambre, qu'il trouve déjà envahie par toutes les voisines, qui lui ont apporté du bouillon, du vin et surtout « des recettes ». L'une d'elles paraissait s'être arrogé le droit d'y donner des ordres. « C'était une grosse femme entre deux âges, le teint rouge, les yeux noirs, la voix rauque et, au total, rappelant plutôt un grenadier qu'une femme. Un large collier de grenats, un casaquin de damas, des souliers de la même étoffe, une chaîne d'argent où pendaient des ciseaux.... » Et la malade ? Rassurez-vous. Quand Gorgy aura complété l'examen de la chambre et des visiteuses, il se souviendra d'elle. En effet, il s'approche de son lit, il lui tâte le poulx et lui prescrit, comme le médecin le plus autorisé du monde, du « vin d'Alicante » ; puis, sans plus s'occuper d'elle, sans plus songer à apprendre son histoire, il se retire à l'autre bout de la chambre pour jouer au pied de bœuf, avec une jolie fille de seize ans qui servait de garde-malade. En vérité le sentiment semble dormir chez Gorgy.

Gorgy ne sait pas éveiller l'intérêt chez le lecteur. Ses passages les plus forts nous laissent froids, parce qu'il ne sent pas

lui-même ce qu'il dit. Le jeune chevalier d'Orbeville, que l'on croyait mort, revient à l'improviste dans son château. Aussitôt ses domestiques et ses amis l'entourent. « Avez-vous vu quelquefois, dit Gorgy, un torrent rompre une digue? Ce fut avec la même impétuosité que ces bonnes gens se précipitèrent dans la chambre où nous étions.... Ce fut ensuite le même calme que quand le torrent a trouvé à se développer sur un terrain uni. Le premier mouvement avait eu le sentiment pour principe, le respect était venu ensuite. Il fallait voir hommes, femmes, enfants, regardant le chevalier dans un silence.... Dieu! quel silence! » Le chevalier, les larmes aux yeux, leur promet qu'il ne les quittera jamais, et puis, « mon cher curé, dit-il, donnez-nous des verres pour que je boive avec eux ». C'est alors qu'au milieu du brouhaha et du cliquetis des verres, une ancienne sœur de charité, la vieille gouvernante du chevalier, vient « les yeux éraillés, la voix suffoquée par les sanglots, étreindre dans ses faibles bras son cher petit ». Puis, voici le brave Thomas qui arrive tout essoufflé : « Le vieux serviteur s'arrête à quelques pas du chevalier, son chapeau serré contre sa poitrine, et ses deux mains croisées dessus, le regarde, sanglote et s'en va. Ce qu'il éprouve est au-dessus de ses forces ». Et Gorgy? Spectateur froid et impassible, il contemple cette manifestation d'amitié et d'affection, sans en être ému. Son cœur n'a pas battu plus vite d'une seule pulsation; pas une larme n'a mouillé ses joues.

Il est toujours ainsi. A la reconnaissance si naïvement exprimée de la pauvre folle Maria : « Jamais, je ne vous oublierai, vous avez paru partager mon chagrin si sincèrement; » il ne trouve pas de meilleure réponse que celle-ci : « Je vous ai trouvée si intéressante ». En se séparant d'elle et de son enfant, il n'éprouve aucune émotion, aucun serrement de cœur. Seule, cette réflexion morale lui échappe : « Les gens heureux ne s'aiment pas ainsi. »

Souvent au lieu de peindre ses sentiments, il cherche à nous amuser par une épigramme. L'hôtel brûlait. Dans une des chambres atteintes par le feu, Gorgy aperçut une jeune fille éva-

nouie; mais avant qu'il eût pu faire un pas pour lui porter secours, un jeune homme, s'élançant à travers les poutres embrasées, l'emporte dans ses bras.... C'était sa maîtresse. Une autre femme dans une chambre voisine était également en danger de mort. « Sauvez-la! sauvez-la! crie à tue-tête un homme qui se sauvait lui-même, je donne cent louis à qui la sauvera. ».... C'était sa femme.

Quant au style, Gorgy reproduit bien des excentricités de Sterne, telles que les phrases suspendues, la préface mise devant le septième chapitre, « car on ne peut plus faire lire une préface que par surprise », une complète insouciance de la forme, l'emploi exagéré et parfois ridicule des points d'exclamation pour indiquer ce que l'auteur ne veut pas dire, et d'autres procédés shandéens. Sa plume, ainsi que celle de Sterne, n'est pas toujours réservée, et l'auteur conseille avec raison à « ceux dont la pudeur trop austère s'effarouche aisément » de ne pas lire son livre.

Gorgy fut l'un des plus acharnés et des plus habiles pamphlétaires qui se dépensèrent pour la cause royaliste. Dès l'an 1791, il publiait un petit volume in-18, intitulé *Tablettes sentimentales du bon Pamphile pendant les mois d'août, septembre, octobre et novembre en 1789*¹, conçu sur le plan du *Voyage Sentimental*, et comprenant une série de scènes pathétiques, destinées à prouver que la Révolution causerait des maux à toutes les classes de la société sans faire de bien à aucune.

Le bon Pamphile, écœuré des haines que la discorde politique a déchaînées dans Paris, quitte cette ville et parcourt les campagnes. Il arrive dans une vallée retirée où habitait une famille de paysans, ses anciens amis. La Révolution, hélas! l'y a devancé : la paix qui régnait jadis dans cet humble foyer, grâce à la bienfaisance du comte de Tiercemont, s'est évanouie. Le fils de la maison, Antoine, qu'étourdirent les promesses et les écrits incendiaires des amis de la Révolution, s'était joint à la bande d'assassins qui chassa le comte de son château. La

1. Paris, Guillot, 1791, 1 vol. in-18.

belle Louise, sa fiancée, pleure la ruine de son amour et de ses espérances. La mère et le grand-père s'efforcent de sourire, pendant qu'ils veillent sur la fille et la petite-fille du comte, qui leur ont demandé asile. Après une série d'événements romanesques auxquels notre voyageur se trouve mêlé, le comte et ses enfants sont rétablis dans leur domaine, aux acclamations des vassaux, qui ont horreur de leur violence passée, et qui accueillent avec joie le retour de l'ancien régime. Antoine, détrompé et assagi, retourne au foyer paternel et rentre en grâce auprès de sa fiancée. Et le bon Pamphile, reprenant le chemin de la capitale, dit tristement en lui-même : « Le bonheur est partout, excepté dans le cœur du trop sensible Pamphile. »

Ces *Tablettes* ne rappellent le voyage de Sterne que par la forme. Si Pamphile en voyage n'est témoin partout que de scènes sentimentales, ce n'est pas parce qu'il a le même tempérament qu'Yorick, mais parce qu'il a à soutenir une thèse. Il veut mettre en opposition la misère du temps présent et la félicité qui existait, selon lui, avant la Révolution. Sa conviction l'entraîne à peindre l'ancien régime comme l'âge d'un véritable paradis, où ne vivaient que de braves gens, dont l'unique souci était de faire des heureux.

Les *Tablettes* offrent une caricature excellente de l'oncle Toby, qui est aussi le passage le mieux écrit de tout le pamphlet. C'est une charge très plaisante contre la Garde nationale d'alors.

L'émule de l'oncle Toby était un homme destiné à avoir cinq ou six pieds, mais réduit à peu près à quatre, par une sorte de tassement, qui avait renflé son dos et sa poitrine et élevé ses épaules au niveau de ses oreilles. Une tête qui avait la même grosseur que « s'il eût atteint la taille à laquelle il semblait avoir voulu prétendre », des traits disproportionnés, des jambes qui avaient chacune une courbure différente, et un talon quatre fois plus haut que l'autre : voilà le portrait de M. Bosstacq.

Comme M. Bosstacq avait toujours eu un goût effréné pour les armes, on peut se figurer la rage qui le remplit quand on

lui refusa une sous-lieutenance dans la milice. Ayant décidé, cependant, que le nom de Bosstacq « fatiguerait les trompettes de la renommée », il recruta cinquante hommes aussi semblables à lui que possible, pour en former une compagnie à sa solde et qu'il ferait manœuvrer sous ses ordres.

Qu'on se figure cet homme grotesque, affublé d'un habit militaire, le chef couvert d'un grand casque rehaussé d'un panache, les moustaches bien cirées, portant un sabre qui, quoique attaché sous l'épaule, traîne toujours à terre, le fusil, la giberne, enfin tout le fournement.... M. Bosstacq était possesseur d'une très grande maison et d'un très vaste jardin. Il avait tout transformé, tout mis sous forme de citadelle avec des remparts, des bastions, des escarpes, des contre-escarpes, une esplanade ; il n'était pas un coin qui n'offrit l'image d'un lieu fortifié ! Il n'avait eu garde d'oublier le canon ; chaque porte en était garnie avec une profusion qui n'étonnera pas, quand on saura que des bûches couchées sur des tronçons d'échelle qui reposaient sur de vieilles roues de brouettes, faisaient tous les frais de cette redoutable artillerie. De vieux paniers de grandeur convenable et de couleur bronzée, placés la bouche plus ou moins en l'air, figuraient les mortiers. Des boulets et des bombes de terre glaise étaient entassés à côté en forme de pyramides. Tous les autres détails étaient à l'avenant.

Pour achever la ressemblance avec la vie militaire, le service se faisait dans la citadelle Bosstacq aussi régulièrement qu'à Spandau : des factionnaires à tous les postes ; une grand'garde à l'entrée ; le matin, la diane ; le soir, la retraite et l'appel ; dans la nuit, les rondes d'usage ; dans la journée, des exercices continuels, parfois des escalades simulées. Qui pourrait rendre l'effet que produisaient cinquante bamboches, plus contrefaits les uns que les autres, singeant un bataillon prussien et, à leur tête, le capitaine Bosstacq, le sabre nu, s'enrouant à crier les temps de la manœuvre, ou défendant avec une partie de ses gens de guerre un bastion que les autres veulent emporter ; puis les cris de victoire, puis l'air triomphant des vainqueurs ! Il ne manquait que les roulements sonores des tambours. Le capi-

taine en avait bien; mais par suite des plaintes du voisinage, dont on troublait continuellement le repos, il n'avait pu les conserver qu'en leur donnant des caisses d'osier; l'on juge qu'ils ne pouvaient faire grand bruit.

Sterne semble avoir inspiré la plupart des productions littéraires de Gorgy. Après avoir essayé sans trop de succès, comme on l'a vu, de marcher sur les pas d'Yorick, Gorgy porta son attention sur *Tristram Shandy*. Dans son livre *Ann' Quin Bre-douille, ou le Petit Cousin de Tristram Shandy*¹ il montra qu'il était devenu maître dans ce style capricieux, bien connu des lecteurs de Sterne, qui ne se soumet à aucune règle et qui engage un auteur dans un tel dédale de digressions, qu'il semble presque impossible d'en sortir.

Ce dernier ouvrage ne fut pas donné, comme le *Nouveau Voyage Sentimental*, pour faire suite à un roman incomplet, qui aurait plu à l'écrivain. On sait que Gorgy fut un ardent royaliste. Pour défendre cette cause, il résolut de publier une série de pamphlets, où il relèverait les désordres et les ridicules de la Révolution, et d'imiter, pour mieux atteindre son but, la manière de *Tristram Shandy*, déterminé à la fois par son admiration pour le talent de Sterne, et par le caractère souple du genre, capable de comprendre les tableaux les plus divers. Cette œuvre fut, sous le rapport politique, « le pamphlet le plus mordant, le plus téméraire, le plus acharné, le plus spirituel, le plus terrible qui ait jamais été dirigé contre la Révolution française² » et sous le rapport littéraire, la meilleure de toutes les imitations de *Tristram Shandy*, voire même de Sterne.

Pour le fond de l'ouvrage, Gorgy n'hésita pas à emprunter de tous les côtés. Il était redevable, disait-il, à Cervantes, à *Merlin*

1. *Œuvre posthume de Jacqueline Lycurgues, actuellement fifre-major au greffe des menus Derviches*. Un « fagot » devait paraître le 15 de chaque mois, en commençant le 15 février 1791. Les brindilles, même les parements qui doivent composer le deuxième « fagot » sont en chantier, dit l'éditeur en tête du premier volume. Cinq « fagots » parurent ainsi chez Guillot. Le sixième et dernier parut en 1792 chez Louis.

2. Charles Monselet.

Coccaie, à Rabelais, mais avant tout à « l'inimitable *Tristram Shandy* ». « Sterne, dit-il, est un grand maître, qui n'aura jamais que de minces écoliers. C'est un grand homme, dont je suis, moi pauvrete, à un degré de parenté si éloigné. » Gorgy dans cette circonstance est très modeste. Il fut un des écrivains fort peu nombreux de cette époque qui surent comprendre et apprécier *Tristram Shandy*. Il a donné par endroits dans son imitation une aussi bonne idée du style piquant et léger de cet ouvrage que Frénais l'a pu faire dans sa traduction. Ses plaisanteries sont de meilleur aloi que celles que Frénais s'est permis de substituer aux saillies de l'auteur. En outre, il manie les nombreux fils de sa longue narration avec une dextérité qui est presque shandéenne.

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'œuvre du « Petit cousin de *Tristram Shandy* ».

L'ouvrage commence par le trente-septième chapitre « faisant suite à trente-six autres restés sous les scellés de l'aréopage du Mont-Aventin, dans un portefeuille rouge, à compartiments bleus, fermé avec des rubans blancs ».

Les premières phrases sont bien dans la manière de Sterne.

« Tu as raison, mon cher petit Adule, cette Mme Jer'nifle est insupportable, et désormais, je suivrai.... Mais pour ceux qui ne connaissent pas les trente-six chapitres précédents, ne faudrait-il pas, avant de continuer, leur dire d'abord qui est-ce qui parle, ensuite ce que c'est que ce petit Adule et cette Mme Jer'nifle? Celui qui parle est mon très cher oncle, Jean Claude Ann'quin Bredouille, c'est tout ce qu'il m'est permis d'en dire pour le moment. Vous pourrez savoir dans la suite, et vous approuverez, sûrement, les raisons puissantes qui me condamnent au silence ».

L'oncle Bredouille se prépare à partir pour Néomanie (Paris) à la poursuite de la gloire. Il y va en compagnie d'Adule « un petit drôle qui ne manque jamais de donner son approbation à tout », et de Mme Jer'nifle, une excellente femme, dont « la mine renfrognée, le regard sévère et la voie rude » gâtent les

meilleurs arguments. L'oncle Bredouille a si bon cœur qu'on lui pardonne bien des sottises.

« Mon oncle Bredouille, dit Jacqueline, était du pays des Néomanes.... Bon! ne voilà-t-il pas que les pédants grecs du pays latin vont trouver, à l'aide de leurs *Racines Grecques*, que cela veut dire amateur de nouveautés, et même amateur jusqu'à la folie! De là, les interprétations, les applications, les intentions, les finesses, par conséquent, pâture pour ces Messieurs au petit crochet. Je serais vraiment fâché qu'on y vît tant de choses, car moi, je n'y entends pas malice, et suis trop modeste pour vouloir être plus élevé que je ne me place moi-même. Tel s'appelait le pays de mon oncle Jean-Claude Bredouille, tel je vous le nomme ici. Il m'eût été tout aussi facile d'écrire *Cocagne*, si c'eût été effectivement le pays de *Cocagne*, mais je vous assure que ce n'était pas lui. Si vous voulez les croire, ils vous diront encore qu'Adule et Mme Jer'nifle sont des êtres moraux, que l'un est l'amour-propre, et l'autre la raison; mais vous savez bien... Vous en savez assez pour que je ne vous en dise pas davantage. »

Le pays était déchiré par une querelle intestine. Les habitants des plateaux arides étaient convenus avec ceux des vallées bien arrosées, d'un système de pompes, qui ferait remonter sur les hauteurs le superflu des terres basses. Il adviendrait qu'après avoir fécondé les monts, l'eau, suivant leur pente, fertiliserait encore les terres inférieures. Mais ce pacte dura peu. Bientôt les « Vallains » reprochèrent à « ceux d'en haut » de retenir trop d'eau dans leurs réservoirs. De là, la lutte pour la destruction des pompes.

C'est au fort de cette lutte que l'oncle Bredouille se met en chemin pour la ville de Néomanie, plus étourdi par les flatteuses promesses d'Adule, qu'attentif aux sages conseils de Mme Jer'nifle, « qui va toujours clopinant et ne sait jamais être la première ». Mais son âne, qui appréhende les périls de la route, s'arrête aux confins du village et refuse de passer outre. Alors l'oncle Bredouille s'emporte et frappe, pour la première fois, le pauvre animal qu'il avait traité jusqu'alors comme le fidèle

compagnon de ses travaux. Mais au premier coup, l'oncle Bredouille a autant de chagrin que de honte, et, sans les paroles perfides d'Adule sur l'ingratitude de la bête envers un si bon maître, il lui aurait demandé pardon. Enfin l'âne, dans la crainte de nouveaux coups et ahuri par le bavardage d'Adule, « fait comme s'il était convaincu », jette un douloureux regard sur sa patrie et reprend sa marche.

La route est vite perdue. A force de s'écarter à droite et à gauche, l'oncle Bredouille et ses compagnons nous font oublier le but de leur voyage. Nous n'en rapporterons pas toutes les péripéties à travers le pays des Néomanes; et, des douze cents pages où elles sont relatées, nous n'extrairons que deux ou trois épisodes.

L'oncle Bredouille est entré dans un pays étrange, où une part des habitants se meuvent sur des échasses, ce qui ajoute encore à leur grandeur naturelle. Ils sont connus sous le nom d'Altidors. Ils sont tellement faits à leurs échasses qu'ils ne chancellent même pas en cheminant parmi les Surtalons qui leur passent souvent entre les jambes. Quoiqu'ils tombent parfois dans l'injustice, ils réparent généralement les torts qu'ils ont faits aux Surtalons. De plus, ils rendent à ceux-ci de grands services, en leur cueillant les fruits des arbres qui sont hors de leur portée. Quelques mécontents, repoussés par les Altidors, excitèrent les Surtalons à la révolte.... Et Gorgy de mêler dans un fouillis inextricable cette révolte avec la lutte des « Vallains » contre « ceux d'en haut ». Car l'auteur n'a dans tout l'ouvrage qu'une seule intention très nette, qui est de défendre la cause de la noblesse.

L'oncle Bredouille se mêle à une grande foule qui regarde un temple presque perdu dans la vapeur au sommet d'une montagne très éloignée. A l'aide d'un verre « à facettes fascinées », il distingue sur le frontispice une inscription, dont il a déchiffré les premières lettres L-I-B, quand quelqu'un lui arrache le verre des mains. Mais il en a assez vu pour vouloir être de l'expédition qui s'organise en vue de la conquête du temple.

A l'heure du dîner, on se rend à la gargote de Tamar (Marat),

où l'on trouve une foule de gens attablés qui, tout en mangeant, font des contorsions tellement effrayantes, que le bon oncle Bredouille craint d'attraper quelque coup de pied ou quelque égratignure. On s'aperçoit vite qu'il y a une si grande quantité de moutarde, d'épices et même d'assa fœtida dans les mets que dès les premiers morceaux on a la bouche en feu.

Force leur est de s'en aller. Avec quelle joie les trois voyageurs font alors la rencontre d'une jeune villageoise qui traite une vache devant sa maisonnette et qui leur offre du lait frais ! Un peu plus tard, on retrouve cette même fille, soignant un Surtalon blessé, qui se glorifiait entre deux gémisséments d'avoir abattu plusieurs Altidors. Or, celle qui le soigne n'est autre qu'une Altidore, descendue de ses échasses pour mieux servir les infortunés. Car, dit Gorgy, la véritable humanité ne connaît ni les classes, ni les distinctions.

Un jour la foule s'acharne à abattre un châtaignier. Dans quel endroit ? Nous n'en savons rien, ni Gorgy non plus. La bonne fée de l'arbre est menacée de mort. Elle a toujours voulu nourrir les misérables, mais des gens insatiables ont saisi ses dons, en étouffant les cris des malheureux. Ce sont eux, ces insatiables, qui s'acharnent maintenant à la tuer. Le bon oncle Bredouille, à cette injustice, éprouve « un accès de fureur, le seul qu'il ait jamais eu ». Il promet d'envoyer à la bonne fée toutes les fleurs de son jardin.

L'oncle Bredouille est en présence d'un spectacle bien rude pour son âme sensible. Il voit une femme pleurant à chaudes larmes qui crie sans cesse : « O mon âne, mon cher âne ! » et près d'elle un âne qui touche à sa dernière heure. Le sort de ce pauvre âne émeut l'oncle Bredouille, qui demande à connaître son histoire. C'était un âne dont Madeleine Ast'heure avait hérité de sa tante des Gaules, à charge pour elle de le transmettre à sa petite nièce Postérité tel qu'elle l'aurait reçu. Elle le loua d'abord à un Altidor qui le nourrissait « grassement » mais qui lui faisait porter autant de fardeaux que ses forces pouvaient le lui permettre. Des Surtalons s'étant présentés, lui persuadèrent de leur confier l'âne, promettant de lui donner

les épluchures de leurs jardins et de le charger de poids légers. Mais, bien que chacun contribuât pour peu de chose à la charge de l'animal, l'ensemble formait un poids énorme sous lequel il faillit succomber. D'ailleurs, la nourriture était mauvaise, et la pauvre bête fut réduite à toute extrémité. Ainsi Gorgy a fait de l'incident de l'âne mort du *Voyage Sentimental* l'objet d'une satire politique.

La multitude tumultueuse des Surtalons révoltés se met en marche vers le temple qu'elle a entrevu dans les nuées. L'oncle Bredouille saisit de nouveau un télescope et voit un temple, si l'on peut appeler ainsi un bâtiment où tous les ordres sont confondus, où pour mieux dire il n'y a aucun ordre; des socles en chapiteaux; des soubassements dans le faite; l'eau lustrale dans une bauge; un prêcheur dans un tonneau plein de vin de champagne, et gesticulant avec un sabre; enfin une foule effrénée de faquins, de druides, de brames... dansant, sautant et faisant, entre leurs hurlements, les cris de Jéhova! d'Allah! d'Evohé! de God dem! » Sur le frontispice les lettres L-I-C-E-N.... « Au moins dit l'oncle Bredouille, en soupirant, cela est encore bien loin. » « Imbécile, lui dit Mme Jer'nifle, tu ne prends pas garde que l'on t'a donné le télescope à l'envers, et que ce que tu juges si loin est à côté de toi. »

La satire continue et prend mille formes différentes. L'affaire des pompes; la querelle entre les Altidors et les Surtalons; les exploits de l'armée populaire, « troupe de bacchantes, des bouches desquelles s'exhalent, au milieu des vapeurs de l'eau-de-vie, des blasphèmes, des imprécations et des exhortations de massacrer tous les Altidors »; les malheurs qui surprennent l'âne de l'oncle Bredouille; la peinture des orateurs, des tribuns, du peuple en émeute; des scènes sentimentales dans lesquelles un acte de charité, de bonté, fait par un Altidor ou par un Surtalon, montre la possibilité d'un accord entre les deux classes; le boursofflage d'un certain M. Gobemouche, le favori du moment; les opinions du bon oncle Bredouille que navre la cruauté dont il est spectateur; les flatteries du méchant

Adule, qui applaudit à toutes les folies; les sages conseils de Mme Jer'nifle qui sont mal reçus à cause de la sévérité de son visage; enfin la pensée elle-même de l'auteur qui s'exprime tranquillement au milieu de ce chaos : tous ces fils du récit le plus varié qui soit, embrouillés, emmêlés de mille manières, empêchent le lecteur de savoir jamais au juste où il en est. Mais tout a une fin. L'oncle Bredouille s'en retourne bredouille, de nom et de fait, à son village, après avoir brûlé tous ses portefeuilles « avec une telle immobilité dans les muscles de sa physionomie, qu'il fut impossible de soupçonner ce qui se passait dans son âme ». Et Gorgy de s'écrier : « O mon Dieu, entends, exauce les vœux de la véritable philanthropie ».

Gorgy ne se perd jamais dans les incidents innombrables de son récit. Il passe avec aisance d'un épisode à l'autre, il interrompt son histoire et il la reprend, il y mêle tantôt un trait mordant, tantôt un tableau de sentiment, suivant les principes de *Tristram Shandy*. Selon son expression, les fils qui lient son ouvrage sont si imperceptibles, qu'un mauvais plaisant pourrait dire qu'ils n'existent pas. « Mon livre, dit-il, est divisé par chapitres, par conséquent il se prend et se laisse à volonté. Si l'on en vient à le lire.... J'allais dire d'un bout.... J'oubliais que le premier bout manque, puisque les trente-six premiers chapitres sont encore sous les scellés de l'Aéropage du Mont Aventin.... Quant à l'autre bout, sais-je moi-même si je le trouverai jamais? »

Une seule fois, il essaie de régler son allure, il annonce à l'avance le titre de cinq chapitres, mais il ne parvient pas à exécuter son plan et il ne se risque pas à renouveler l'épreuve.

La plupart des procédés de style de *Tristram Shandy* se retrouvent dans *Ann'Quin Bredouille*, et Gorgy en ajoute un grand nombre de sa propre invention. Il a ses chapitres de « choses », « d'inconvénients », etc., et il a souvent recours aux bizarreries typographiques. Au lieu du sermon d'Yorick que Sterne glissa dans *Tristram Shandy*, Gorgy insère dans le

sixième tome de son ouvrage une comédie sentimentale en quatre-vingts pages, qui s'intitule :

Le XXXXXX
ou
La
ou
Les - - - - -
Comédie en
un acte, et en prose
à représenter
sur le théâtre de la modération.

Il s'attire aussi une foule de désagréments à l'occasion d'un feuillet blanc qu'à l'exemple de Tristram il a commis l'imprudence de laisser dans son tome troisième.

Ce feuillet mérite qu'on s'y arrête : il va nous fournir un bon spécimen du style de Gorgy et montrer en même temps le parti qu'il a su tirer d'une idée d'autrui.

« N'attendez rien de moi aujourd'hui, lecteur, dit-il, la nuit et surtout la soirée qui précèdent m'ont trop accablé. » Que peut-on faire de mieux que de laisser un feuillet blanc à remplir par le lecteur, qui a toujours une singulière démangeaison de mettre ses idées à la place de celles de l'auteur? Aussitôt dit, aussi fait. Le succès est immense. Les feuilles lui arrivent en telle abondance qu'il doit renoncer à l'idée de publier les observations qu'elles contiennent¹. « L'histoire du siècle, dit l'auteur, y perd un chapitre bien intéressant pour les penseurs, et dont

1. Évidemment les lecteurs de Gorgy ne se gênaient pas pour dire leur opinion sur *Ann' Quin Bredouille*, car l'auteur se plaint un peu amèrement du caractère acerbe de ces critiques. Nous avons relevé dans l'exemplaire de l'ouvrage que possède la Bibliothèque de Sainte-Geneviève, une petite strophe — très injuste du reste — dont quelque farceur contemporain s'est amusé à remplir le feuillet blanc.

« Nous faire un mystère assez vain
Pour un rien assez imbécile,
Est l'art ennuyeux et facile
De ce bredouilleur d'écrivain. »

les Bredouilles futurs et tous les autres imitateurs de Rabelais, de *Merlin Coccaie*, et de *Tristram Shandy* auraient pu tirer un grand parti. »

Afin de voir de lui-même le sort qui sera fait à son feuillet blanc, Gorgy fréquente les salons. Le voilà dans une réunion de gens du monde.

« Oh ! pour cela, s'écria Lucile, c'est par trop fou.

— Ou trop insignifiant, dit Alphine.

— Ou plutôt trop méchant, dit Zéloé.

— Mesdames, mesdames, dit avec un air important Sir James Bisteck, il y a là-dessous plus de profondeur que vous ne croyez. »

« J'étais dans un coin, personne ne me voyait, je pouvais rire, sans manquer à la politesse. Pas n'est besoin de dire si je m'en acquittai.

« Pour Adule, il eut grand soin d'aller dire à chacune de ces dames, ainsi qu'à James, un mot de compliment.

« Lucile se rengorgea, ou se dégorgea ; ce qu'elle avait ou ce qu'elle n'avait pas était trop enterré sous dix-huit aunes de gaze pour que je puisse vous dire au juste ce qu'elle en fit.

« Alphine mordilla son éventail.

« Zéloé arrangea devant une glace une des boucles de sa coiffure.

« Sir James Bisteck ferma les yeux, enfla ses joues et prit une prise de tabac.

« Autant de moyens pantomimiques, annonçant la satisfaction d'avoir ou pénétré, ou injurié un auteur. »

Cependant la renommée du feuillet blanc se répand dans la ville. Des groupes se forment dans les rues pour le discuter, car on craint qu'il y ait quelque chose « dessous les cartes ». Un pauvre diable qui s'avise d'en dire du bien est heureux d'en être quitte en baisant les pieds de M. Gobemouche, le fameux député. Gorgy est cité à comparaître devant la Cour. Un des membres du Tribunal rend compte des épreuves chimiques faites sur le feuillet blanc pour s'assurer qu'il n'y avait pas de caractères invisibles. « Il fit à cette occasion, dit Gorgy, un traité complet

de chimie, auquel on ne comprit rien, mais qu'Adule fit applaudir à tout rompre ». C'est Adule encore qui tire d'affaire le malheureux auteur, en promettant que, dans la nouvelle édition, le feuillet blanc sera consacré à célébrer la loyauté, l'impartialité et l'esprit des honorables juges.

La plaisanterie de Gorgy est originale, ses saillies sont spirituelles et mordantes. Il n'écrit pas pour écrire, mais pour défendre son roi et sa patrie, contre les gens de la Révolution. Aussi son comique cache d'ordinaire des choses sérieuses. Telle est, par exemple, la description qu'il fait d'une soirée chez son « locandier ». Il y a de l'esprit et de l'originalité, mais le rire ne peut pas dissimuler le sentiment sincère qui anime l'écrivain.

L'oncle Bredouille, Adule, Mme Jer'nifle, le locandier et Jacqueline Lycurgues étaient réunis autour du feu. L'oncle Bredouille veut chasser de son esprit le souvenir de ce qu'il a vu de « pénible pour sa sensibilité ». « Fumons, » dit-il, en se mettant à siffler.

« Il y a des gens qui, quand ils sifflent, ne font rien de leurs mains, comme il y en a d'autres qui au contraire.... Ces derniers sont souvent en petit nombre; demandez-le à certains auteurs dramatiques.

« Mais mon oncle n'est ni des uns ni des autres. L'action de siffler ne l'empêche pas de faire autre chose. Je l'ai vu, par exemple, lire très attentivement les discours de l'avocat Barbouille, ceux du lévite Judaïphile, ceux de certain rhéteur camus, et tant d'autres, et tout en les lisant, siffler du meilleur de son cœur. Cela coulait de source, presque sans qu'il s'en doutât. Il a même manqué avoir, à cette occasion, plusieurs affaires fâcheuses; mais il y mettait tant de bonhomie, on reconnaissait si clairement l'effet d'une impulsion mécanique et forcée, que les rieurs se sont toujours rangés de son côté.... Puissent avoir le même bonheur tous ceux qui... Au surplus, ce sont leurs affaires. La mienne est de vous dire que, tout en sifflant son air, mon oncle avait chargé sa pipe. »

Ici le mot « chargé » donne lieu à une discussion sur les

innovations dans la langue faites par la Révolution. Douze pages plus loin, l'oncle Bredouille prend garde qu'il n'a pas encore allumé sa pipe. « Il frappe son briquet, l'étincelle jaillit, la chandelle est allumée, une bougie l'aurait été de même, car l'étincelle porte la lumière à l'une comme à l'autre... » et la conversation s'engage sur le « rayon de la vérité ». On quitte bientôt la morale pour la politique, et quelques pages après, l'auteur laisse un chapitre en blanc, comme pour symboliser le résultat de la séance. Alors, c'est « bonne nuit, ami lecteur, bonne nuit à tout le monde, aux méchants comme aux bons : la vraie charité ne doit distinguer personne. A propos, je dois vous dire qu'Erasmus prescrit absolument le côté droit pour dormir. Vous en ferez ce que vous voudrez. Je ne suis en cela qu'historien, et je me borne à vous souhaiter une dernière fois bonsoir et bonne nuit. » Ce n'est pas tout encore. Gorgy ne peut s'empêcher de penser à ce couple infortuné qu'il se représente dans sa prison, à Louis XVI et à Marie-Antoinette. Mais l'oncle Bredouille l'interrompt mal à propos pour le prier de lui copier ce passage de l'Écriture Sainte qui peint Jésus couronné de la couronne d'épines. « Ils mettent dans ses mains un roseau, emblème de la faiblesse, et, pour renforcer la douleur par l'outrage, ils fléchissent le genou devant lui et lui disent avec un ton d'humilité plus insultant que ne l'aurait été celui de l'insulte même : « Je te salue, Roi des Juifs.... » « O couple infortuné, s'écrie Gorgy, puisse le consolant Morphée répandre sur leurs blessures le suc de ses pavots.... Bon Morphée, reprends les pavots que tu m'avais préparés ; joins-les à ceux que tu leur destinais. Le repos que tu pourras leur procurer me fera plus de bien que celui que j'aurais pu prendre. »

Les personnages du livre sont des êtres allégoriques qui descendent en ligne directe de ceux de *Tristram Shandy*. L'oncle Bredouille, le principal, est un autre oncle Toby, dont il a les principales qualités. Le simple et bon oncle Toby, si généreux, si doux qu'il ne ferait pas de mal à une mouche, si prompt à condamner le mal, si zélé à faire des heureux, et avec cela, si

facile à duper par les gens rusés et sans scrupule, figurait aux yeux de Gorgy « le peuple », lequel, malgré son bon sens et son bon cœur naturels, se laisse égarer souvent par des chefs indignes et des démagogues intéressés. L'oncle Bredouille, comme l'oncle Toby, c'est le peuple. Comme son parent anglais, il ne soupçonne pas en autrui les vices qu'il ne sent pas en lui-même. Aussi est-il trompé souvent, grâce aux flatteries d'Adule, et il écoute toujours trop tard la sage Mme Jer'nifle. Mais une fois détrompé, il n'a que du mépris pour ce qu'il avait admiré. Sensible, toujours prêt à réparer l'injustice, d'où qu'elle vienne, son cœur est constamment affligé par les scènes déplorables qu'il voit au pays des Néomanes, où tout va de travers. En dépit de l'allégorie, Gorgy a réussi à faire de l'oncle Bredouille un personnage intéressant et bien défini. On regrette qu'il se soit renfermé dans les étroites limites d'une satire politique, car il a prouvé dans *Ann' Quin Bredouille* qu'il possédait le talent d'un romancier excellent.

Quant aux autres, Jacqueline Lycurgues, c'est-à-dire Gorgy, est le scribe qui narre la vie de son oncle Bredouille, en y couvant ses propres idées, souvent aussi mal à propos et avec autant d'esprit que Sterne insinuait les siennes dans *Tristram Shandy*. Adule et Mme Jer'nifle sont des créations de Gorgy, qui représentent, le premier, l'amour-propre, la dernière, la raison. Trompé par les conseils perfides de ses chefs, dictés par l'orgueil (Adule), le peuple épouse la cause injuste des révolutionnaires (Surtalons). Plus tard, désillusionné et désespéré, le peuple consent à écouter la raison (Madame Jer'nifle), et désire le retour de l'ancien régime. Ainsi Gorgy prédit le triomphe du parti de la noblesse (Altidors).

De tous les imitateurs de Sterne, Gorgy fut le plus habile et le plus original. Quoique inférieur dans les scènes sentimentales, il montre dans le *Nouveau Voyage Sentimental* plus d'originalité que tous les autres imitateurs d'Yorick. Il surpasse de beaucoup, comme styliste, les écrivains dont il nous reste à parler dans le chapitre suivant. Tels passages de son œuvre feraient honneur aux premiers romanciers. *Ann' Quin Bredouille* est sur-

tout bien écrit, malgré de grands défauts. Par la vivacité du dialogue, par la variété des épisodes, par ses jeux d'esprit vraiment spirituels, ce long pamphlet peut se lire jusqu'à la fin sans ennui. On ne peut en dire autant d'aucune autre imitation de Sterne.

CHAPITRE III

LES IMITATEURS

VERNES. — BRUNE. — SAINT-AMANS. — DUSSAULX. — DAMIN
BLANCHARD. — RÉVOIL ET FORBIN

François Vernes, ou Vernes de Genève¹, fut, après Gorgy, l'imitateur le plus persévérant de Sterne. Trois au moins de ses nombreuses productions sentimentales ont visiblement imité le *Voyage Sentimental*, à savoir, le *Voyageur Sentimental*, ou *ma Promenade à Yverdun*, la meilleure de ses œuvres : une *Relation*

1. F. Vernes, fils de Jacob Vernes, pasteur à Genève et ami de Rousseau, naquit dans cette ville le 10 janvier 1765. Il mourut à Verjoix, le 6 avril 1854. A l'âge de onze ans il écrivit une fable, le *Cog et le Miroir*, qui lui valut les encouragements de Voltaire. Son *Voyageur Sentimental*, qu'il donna à vingt ans, établit sa réputation. Dans ses nombreux voyages à Paris, Vernes était accueilli avec empressement par des personnages de distinction. Il comptait parmi ses amis, l'abbé Delille, La Harpe, Benjamin Constant, Necker, le poète Werner et Madame de Staël. Vernes était un écrivain de beaucoup de talent et un homme de la plus grande intégrité. « Tous ses ouvrages sont empreints d'un désir sincère et persévérant de concourir au progrès de l'humanité et au développement des saines doctrines religieuses et philosophiques » (Biog. Universelle). Parmi ses ouvrages nous citons : *La Création, ou les premiers fastes de l'homme et de la nature* poème en six chants, Paris, 1804, in-18 ; *la Franciade, ou l'ancienne France*, poème en 16 chants, Lausanne, 1789, 2 vol. in-18 ; *la Duchesse de la Vallière*, tragédie en 5 actes et en vers, Paris, 1807 ; et un *Voyage épisodique et pittoresque aux glaciers des Alpes*, Paris, 1807, in-12.

Le *Voyageur Sentimental ou ma Promenade à Yverdun* parut à Neuchâtel en 1786, 1 vol. in-8, et fut réimprimé une dizaine de fois, à Londres la même année, 1 vol. in-18 ; à Dresde, 1787, in-8 ; à Paris, 1792, in-18 ; à Bruxelles ; à Paris, 1825, 2 vol. in-12, augmenté d'un second voyage, fait par l'auteur quarante ans après. Le texte de l'ouvrage fut sérieusement modifié pour la 2^e édition. Il fut revu et corrigé de nouveau pour l'édition de 1825. Nous avons suivi le texte de l'édition de 1792.

d'un second voyage fait quarante ans après; et le Voyageur Sentimental en France sous Robespierre.

Le premier de ces ouvrages fait bien ressortir ce que le XVIII^e siècle admirait dans le petit chef-d'œuvre de Sterne. Deux vers, non rimés, mis en épigraphe, disent à merveille le caractère du livre :

Une larme de sentiment,
Quelle plus douce récompense !

« Pardon, lecteur », dit Vernes, « si je vous ai peint mes sentiments plutôt que les lieux où j'ai passé. Quand les glaces de l'âge, ou peut-être, hélas ! une connaissance plus approfondie des hommes, auront diminué cette sensibilité expansive, qu'au printemps de la vie l'âme porte sur tous les objets, je dirai ce que j'aurai vu ; maintenant je dis ce que je sens. »

Bien que Vernes n'ait ni la simplicité, ni l'humour de Sterne, il possède cette « sensibilité expansive » de la première jeunesse que Sterne ne perdit jamais. Il en possède même trop. De plus, il désire instruire aussi bien qu'attendrir. Les préceptes de la morale (pense-t-il) se gravent mieux au fond des cœurs, quand ils se puisent dans quelques tableaux intéressants de la vie, que lorsqu'ils se présentent sous une forme purement didactique. C'est dans cet esprit qu'il a composé tous ses écrits. Mais dans cet ouvrage de jeunesse (Vernes avait alors vingt ans), c'est encore le romancier qui prévaut sur le moraliste. Vernes subit trop fortement l'inspiration de Sterne, pour qu'il puisse s'écarter beaucoup du chemin qu'Yorick lui a tracé.

Une promenade que Vernes fait à Yverdon, avec son ami « le père La Joye, ainsi nommé parce qu'il fait la joie de ses amis », a fourni l'occasion du récit. Cette promenade n'a pas grand intérêt en elle-même, mais elle permet à l'auteur d'esquisser plusieurs tableaux touchants, qui sont bien dans la manière de Sterne.

Vernes accoste en route un homme qui portait « l'enseigne de la misère, enseigne dont tant d'hommes détournent les yeux, pour n'être pas tentés de faire une bonne action ». C'était

un pauvre boucher, que son maître avait congédié, parce qu'il n'avait pas voulu tuer le mouton qu'on voyait à ses côtés. Vernes demande à connaître son histoire :

« Je m'étais attaché à un mouton, dit le boucher ; il m'aimait aussi (dans cet endroit de sa narration, il donna sur le dos de son animal deux petits coups, qui me disaient « c'est lui ». La bonne bête leva bénévolement sa tête vers son maître, et lui lécha les mains, d'un air qui répondait : « c'est moi ».) Il me suivait partout, il me tenait lieu d'amis, de parents ; je lui donnais la moitié de mon pain et je croyais l'avoir mangé. Il était si bon, le pauvre animal, que vous n'auriez pu vous empêcher de lui donner du vôtre ! Aussi quand il fallait conduire une bête à la mort, ne pensais-je jamais à lui. Peu à peu le troupeau s'épuisa, et, malgré mes prières, mon maître voulut me forcer à égorger mon mouton. En vain tentai-je d'obéir ; quand j'avais le couteau, ce pauvre animal me regardait d'un air ! il semblait me faire des reproches ; puis il me léchait ; les larmes m'en venaient aux yeux, et le couteau me tombait de la main. J'avais gagné quelque argent, j'en eus assez pour acheter mon mouton. Je suis bien pauvre, ajouta-t-il, en le caressant, mais je ne te le reproche pas. »

« Je regardai ce mouton » dit Vernes, « de l'œil d'intérêt que je porte sur un homme dont on m'a dit du bien. Cet animal me paraissait être plus qu'un mouton ; comme ce sensible boucher me semblait si peu fait pour l'être ! La pourpre des rois vaulle la bure qui couvrait cette âme-là ?

« Je tire six francs de ma poche, et j'en fais présent au bon animal, de peur de blesser la délicatesse du maître. Passant ! l'homme au mouton porte un habit gris, veste et culotte grises ; ses cheveux noirs et plats tombent sur ses épaules, si vous le rencontrez, donnez-lui encore six francs et tirez sur moi à vue. »

L'homme au mouton ravissait les contemporains. « Cette histoire m'a touché jusqu'aux larmes », dit un admirateur de Vernes. On croit lire l'âne mort de Sterne, et un mouton intéressé encore davantage¹. »

1. *Année Littéraire*, 1786, tome VI.

C'est Vernes qui imagina l'anecdote la plus outrée et la plus ridicule qu'ait jamais suggérée l'imitation d'Yorick. C'est un exemple remarquable de cette sentimentalité niaise qu'on prit souvent à cette époque pour la vraie sensibilité. Il s'agit d'un clavecin vivant, formé par une vingtaine de chats. Ceux-ci étaient attachés dans des layettes construites sur le clavecin, de manière que chaque touche répondait à une épingle placée sous la queue de chaque animal. Dès qu'on touchait le clavecin, les miaulements variés des chats faisaient les plus plaisants accords.

« Un jour », dit Vernes, « un chat échappé d'une layette, vint vers moi, étendit ses pattes sur mes genoux, paraissant implorer ma protection, et me dire plaintivement qu'il n'aimait pas la musique. Son maître, fort en colère, le saisissant pour lui faire prendre la note tonique, j'intercédai pour lui et obtins sa grâce. Le chat, reconnaissant, frotte son dos contre moi, remue la queue, me remerciant, à sa manière, de ce que j'avais écouté la loi naturelle. Un contentement intérieur me dit que j'avais bien fait. Pauvre animal, tu me fis sentir que le rire des lèvres ne vaut pas un bravo de l'âme ! »

L'auteur comprit enfin combien cette scène était déplacée, et il la supprima dans l'édition de 1825. Mais on peut la lire dans les nombreuses éditions parues antérieurement.

Il ne faudrait pas juger Vernes d'après ces seuls passages. Il écrit parfois avec une simplicité presque égale à celle de son modèle. Un charlatan, dont les guenilles étaient recouvertes d'un manteau du siècle passé, bordé d'un faux galon, faisait à une troupe de paysans une longue harangue sur les mérites d'un préservatif contre la surdité. Peu tenté de donner six sols pour son baume, Vernes les donna pour sa harangue. Mais en s'approchant du vendeur, il découvrit que celui-ci était un peu sourd. « J'allais dévoiler son charlatanisme aux yeux des pauvres gens qu'entraînait le charme de son éloquence; il s'en aperçut, leva un bout du manteau qui couvrait sa misère, et ne dit mot. A l'instant, je repoussai le rire malin qui était déjà sur mes lèvres. »

Le trait du petit mendiant n'est pas moins charmant. Le voyageur avait aperçu la jolie Rose au détour d'une rue. L'atteindre eût été l'affaire d'un instant; mais un petit mendiant se mit en travers devant lui et retarda sa course. Vernes leva sur lui un fouet qu'il tenait dans sa main. « Eh! monsieur, me dit-il en tendant ses petits bras suppliants vers mon fouet, battez-moi, mais, je vous en prie, ne me frappez pas sur la jambe où j'ai mal! — Je m'arrêtai; je tendis en souriant la main à cet enfant... et Rose alla où elle voulut. »

Le béquillard à la porte du cimetière, est une figure digne du maître.

« Oui, monsieur, c'est ici que je reçois le plus d'aumônes; la vue des morts fait souvenir un peu des vivants. — Ces mots me touchèrent; je jetai, au fond du bonnet, une pièce... je ne la jetai pas, je la mis.... La pièce passa par une échancrure du temps, qui se trouva au fond du bonnet, et tomba.... Je la relevai; le béquillard reconnaissant, la reçut en baisant ma main, avec autant de plaisir que si je lui eusse fait une très forte aumône.... « C'est singulier, ajouta-t-il, en le retournant, le trou n'est cependant pas grand. » Je compris que c'était la *pièce* qui était trop petite, et je lui en donnai une seconde.... Pourquoi la donnai-je plutôt à sa remarque qu'à sa misère?

Ces petits tableaux sont bien dans la manière de Sterne. On pourrait même les ajouter au *Voyage Sentimental* sans trop nuire à cet ouvrage. Les contemporains s'extasiaient sur eux. « Je croyais Sterne mort depuis longtemps, écrivit à l'auteur un lecteur enthousiaste, mais je vois à mon grand étonnement qu'il vit encore¹. »

Il y a d'autres passages dans le même goût, qui sont peut-être moins bien écrits. On se rappelle avec plaisir le petit orphelin qui s'obstine à vouloir donner une part de ses petites économies à un vieux soldat estropié. « Vous aimez ce soldat, mon petit ami? » dit Vernes. « Oh oui, c'est mon second papa, depuis que ma mère est loin (le pauvre enfant ne savait pas ce

1. Lettres de M. M..., à Vernes, *Année Littéraire*, 1786, tome VII. Cette lettre se trouve également dans les éditions du *Voyageur Sentimental*, parues après 1786.

que c'est que la mort). — Il m'a semblé que vous lui donniez de l'argent? — Oh! non, je badinais. — Ne mentez pas, mon cher ami; j'ai vu que vous lui en donniez et je vais lui dire.... S'il vous plaît, monsieur (reprit-il tout bas), s'il vous plaît, ne lui dites rien; il ne le voulait pas, je l'ai glissé dans sa poche! »

On relit volontiers l'endroit où le voyageur exprime le regret qu'il eut d'avoir brusqué son ami. A l'exclamation de La Joye : « J'ai mangé autant de marrons que Samson tua de Philistins », Vernes, par une plaisanterie un peu forte, répondit : « Avec les mêmes armes, n'est-ce pas? »

« La Joye feignit d'en rire; mais je vis, dit Vernes, qu'elle lui restait sur le cœur, et qu'il buvait un coup pour la faire passer. A l'instant un sentiment désagréable détendit les fibres de mon cerveau, montées sur le ton de la gaieté.... « Ami, lui dis-je en lui serrant la main, d'une façon qui sollicitait ma grâce, cette plaisanterie t'a-t-elle fait de la peine? — Mon cher, me répondit-il, en échangeant avec moi un regard d'amitié, souviens-toi qu'un mets perd son goût, quand on y met trop de sel ».... Et Vernes de s'écrier : « Amitié, que ta douce flamme ne s'éteigne jamais en moi, mais qu'elle réchauffe l'hiver de ma vie, comme elle en embellit l'aurore! Les fleurs que tu sèmes sur nos pas sont moins brillantes que celles dont l'amour se pare; mais si elles n'ont point l'éclat des roses, elles n'en cachent pas les épines. »

Ce nouveau voyageur sentimental n'est pas plus fidèle à sa chère Mlle de Blas que ne le fut Yorick envers Eliza. Il ne sait pas résister aux attraits d'un joli visage. Mais que voulez-vous? il a vingt ans à peine. Sur le traîneau à côté de la charmante Rose, il oublie et la rigueur de l'hiver, et le bal qui lui fera revoir sa bien-aimée, Mlle de Blas, et il s'est mis à dire de beaux compliments à sa mignonne compagne. Tout à coup le traîneau se brise. Il saisit Rose tremblante et les voilà tous deux sur la neige.

« Je ne criai point : Rose ne cria point non plus.... J'aide Rose à se relever; je m'empare de son bras, que je presse avec le mien; j'avance le plus lentement qu'il est possible, je sentais Orbe à deux pas. Depuis notre chute, nous nous taisions tous

deux... je ne sais pourquoi; j'avais tant à lui dire!... Eh! ma chère Rose, de quoi rougissiez-vous?... nous nous étions relevés si vite! »

On peut soupçonner que Vernes a goûté cette scène du *Voyage Sentimental* où Yorick raconte une chute qu'il fit avec la jolie fille de chambre dans les bras.

Nous ne parlerons pas des noces de Justine et de Julien, de la joie des paysans réunis pour cette fête, du bonheur du bisaïeul qui ne se figure qu'un jour encore plus beau, « celui où l'Éternel le jugera avec ses enfants ».

Nous ne décrivons pas non plus la tendresse filiale de la jeune Sara pour son père aveugle, ni les amours tragiques de Louis et de Nina, où Vernes abandonne Sterne pour suivre Richardson. On a pu voir clairement par les citations qui précèdent que l'auteur connaissait à fond le *Voyage Sentimental*, qu'il en a imité non seulement les sentiments, mais encore les péripéties. L'homme au mouton et le regret de Vernes après sa grosse plaisanterie, pour ne citer que deux exemples, procèdent évidemment de « l'Ane mort » et de la « tabatière du Père Laurent ». On a pu constater aussi que l'ouvrage était inégal. S'il y a des scènes de la fausse sentimentalité propre au XVIII^e siècle, il y en a d'autres, telles que l'épisode du charlatan et du béquillard, qu'on dirait de Sterne. Bref, parmi tant d'imitations oubliées du *Voyage Sentimental*, celle-ci est, en somme, la plus heureuse.

Le *Voyageur Sentimental* fut extrêmement populaire dès son apparition. Il en parut en 1786 deux éditions et au moins huit nouvelles jusqu'à 1825. Laurent de Bruxelles lui accorda une place dans sa collection des classiques¹. Le Comte Røederer trouvait le conte de l'homme au mouton « charmant »². Aux yeux de Grimm, le plus grand tort du petit ouvrage était d'avoir voulu imiter le *Voyage Sentimental* de Sterne. « Les tableaux, à son avis, sans avoir ni la simplicité, ni la profondeur de l'auteur anglais, n'en portent pas moins le caractère intéressant d'une âme naïve et sensible, et d'une imagination vive et déli-

1, *Biographie Universelle*.

2. *Opuscules*, Paris, *Journal de Paris*, 1800, in-8, p. 266.

cate¹. » Un autre critique a dit : « Ce *Voyageur Sentimental* n'est pas tout à fait celui de Sterne. Sterne est inimitable. Mais nous serions fâchés que l'ouvrage anglais n'eût pas donné lieu à celui-ci². »

La *Deuxième Promenade à Yverdun*³, quoique fort sentimentale, fut écrite dans un esprit un peu différent. L'auteur voulait mettre en contraste les impressions du jeune âge avec celles d'un âge mûr, tout en composant un « petit cours de morale en exemples d'une application journalière ». On connaît déjà ses vues touchant ce sujet. Sterne, sa muse d'autrefois, ne lui semblait pas assez pur; il ne pouvait approuver ses allusions inconvenantes ni ses quiproquos. « Et toi-même, mon cher Sterne, dit-il, homme sensible, esprit charmant, es-tu irréprochable? Cherchons une muse qui n'eût jamais besoin de pardon ». Et Vernes ne consulte plus que son propre cœur.

Il prend avec sa femme la route qu'il avait parcourue quarante ans auparavant. Il cherche dans les lieux transformés par le temps les souvenirs de sa lointaine jeunesse, qui s'est évanouie comme le reflet du visage s'envole de la glace au souffle qui la ternit. Il retrouve, mais combien changés! quelques amis d'autrefois. Le bon père La Joye, un vieillard qui se traîne appuyé sur sa canne, donne des leçons de tempérance à un malheureux ivrogne; Mme Alexandrine, encore belle, se fâche quand on lui rappelle des souvenirs d'un demi-siècle; Mme T..., qu'il revoit dans sa mémoire « brillante de fraîcheur et de beauté, » est une petite grand'mère à béquilles qui suit ses petites-filles au bal; et la jolie Rose, « aimable Rose d'autrefois, » est une vieille dame, courbée par les ans qui file près de sa fenêtre. « Rose seule a changé, se dit Vernes, moi, je suis encore le même; » mais la petite Rose, enfant qui lui retrace la Rose de ses souvenirs, le remet bientôt à sa place. Il veut lui dérober un baiser, disant que l'autre Rose ne le lui aurait pas refusé. « Alors, dit la jolie espiègle, s'échappant de ses mains,

1. *Correspondance Littéraire*, déc. 1786.

2. *Année Littéraire*, 1786, tome VI.

3. Mis à la fin du *Voyageur Sentimental*, édition de 1825, Paris, 2 vol. in-12.

si vous voulez le prendre, je vous renvoie à ma grand'mère, allez décrocher son rouet. »

Vernes n'a pas tout à fait oublié son premier modèle. L'histoire de la malheureuse Lucie, qu'il est parvenu à réconcilier avec son père, montre encore en lui le voyageur sentimental. Il y a aussi l'histoire de Ferdinand et d'Eliza, deux amants, réunis autour du cercueil de leur enfant. Les vues intéressées du père de Ferdinand menacent d'empêcher le mariage. « Corbleu ! il se fera, » dit un Anglais, et il se charge du présent de noces. « Mylord, s'écrie alors la femme du voyageur, voilà le jurement de l'oncle Toby : c'est le premier que j'aie entendu avec plaisir dans la bouche de l'humanité¹. »

*Le Voyageur Sentimental en France sous Robespierre*² est le plus long et le moins bon des voyages sentimentaux de Vernes. Il veut montrer dans cet ouvrage que les sentiments bons et généreux du cœur doivent être écoutés comme « la seule voix qui ne trompe point. » Or, un voyage d'après celui d'Yorick, qui n'a ni intrigue pour piquer la curiosité, ni caractères pour gagner la sympathie, charme uniquement par les sentiments délicats et par l'expression vive et originale. Pour lui donner une portée morale, il faut une habileté consommée. Si Sterne nous fait goûter dans son récit une aimable philanthropie, sans jamais prêcher, c'est qu'il se borne à dire ce qu'il sent lui-même. Le lecteur qui voit décrire une action louable qui a plu à Yorick se dit presque à son insu et sans songer aux principes : « Que c'est beau ! J'aurais bien voulu faire cela moi-même. » Vernes n'avait pas cette habileté. Au lieu de manifester simplement ses impressions, il ajoute à chaque trait un sermon, et il le répète si souvent que le lecteur le saura par cœur. Faute grave ; rien ne nuit autant que les répétitions dans un

1. L'oncle Toby était navré de la pensée que Le Fèvre allait mourir. « Hélas ! nous avons beau faire, répliqua Trim, le pauvre homme n'en mourra pas moins. — Il n'en mourra pas, nom de D... s'écria mon oncle Toby. — *L'ange accusateur*, qui vola avec ce jurement à la chancellerie du ciel rougit, en l'y déposant, et *l'ange greffier* en l'inscrivant, laissa tomber une larme sur le mot et l'effaça pour jamais. » — *Tristram Shandy*, vol. II, liv. VI, ch. clxx.

2. *Genève et Paris*, an VII de la République, 2 vol. in-12.

ouvrage d'esprit et de sentiment. De plus, il quitte son récit à chaque instant pour narrer l'histoire d'un infortuné qu'il rencontre et en tirer la leçon. En réalité, ce n'est pas un voyage qu'il écrit; c'est une série de petites biographies avec commentaire, dont il forme le « petit cours de morale en exemples » qu'il s'était proposé dans la *Seconde Promenade à Yverdon*.

C'est un voyage que fit l'auteur, de Genève à Paris, pendant les jours de la Terreur, et dont il n'a retenu que les événements capables d'éclairer « la première de toutes les merveilles et la moins connue, le cœur humain. » Une troupe de prisonniers autrichiens, dansant avec des filles de la campagne, dans une halte, pendant une marche pénible; le capitaine Volney et sa fille, tristes victimes de la Révolution, qui retrouvent à la fin leurs amis après bien des aventures douloureuses; la belle Lina, fidèle à un mari qu'elle n'aime pas; les légendaires Félix et Fidélis, deux amants qu'une différence de religion sépare pour toujours : ces sujets et d'autres semblables offrent à Vernes un prétexte pour discourir sur son Évangile favori de « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

A son arrivée à Paris, il lui vient à l'esprit de louer un hôtel garni, qu'il appelle « Hôtel des Bonnes Gens, » espérant y attirer ceux-là seuls qui pourront faire honneur à cette enseigne. Les locataires se présentent, et nous voilà forcés d'entendre leur passé. C'est d'abord Valnéry, « exemple déplorable des vicissitudes de ce monde, qui vous dira combien il est difficile de lutter contre ses passions; » c'est ensuite Amélie, qui a été aimée et puis abandonnée; c'est enfin Sirvan, jeune campagnard, qui, ruiné par la grand'ville et honteux de retourner ainsi vers sa Laurence, qui l'attend fidèlement, se donne la mort. Grâce à une détention de quelques jours en prison, où il se fait enfermer très à propos, Vernes ajoute à ces biographies celles des condamnés politiques, dont il partage la cellule.

En quittant Paris, le voyageur repart pour la Suisse, sans négliger de nous faire part des aventures qui lui arrivent dans ce retour. Il cherche à nous toucher par l'histoire de Mme de Melcourt, qui suivit son infidèle mari jusqu'à St-Domingue, où,

travestie en négresse, elle réussit à recouvrer son amour; et par les aventures également romanesques de Gédéon, qui, rentrant dans sa ville natale après un long exil en Amérique, retrouve celle qu'il aime, fidèle encore à sa mémoire. Vernes assiste au retour d'un invalide estropié, qui est accueilli avec joie par ses parents et par ses amis, y compris le gros chien Turc, qui « sollicite l'accolade fraternelle, et semble lui dire qu'il a un cœur comme les autres; » il s'entretient avec un bon vieillard, qui se croit heureux, bien qu'il ait perdu toute sa famille, étouffée sous une avalanche; il s'arrête, pour prendre part à la fête des vigneron de Vevey; il... mais le voilà à la fin du voyage.

Parmi les histoires pathétiques et morales à la façon de Richardson et de Rousseau, qui remplissent, en grande partie, les deux volumes du récit, il y a quelques rencontres sentimentales, en général longues et monotones, plus semblables à la manière d'Yorick. Vernes voit partir un prêtre pour l'exil, il l'invite à vider une bouteille avec lui. Après une discussion, où il croit avoir offensé Vernes, le prêtre tire de sa poche une bourse de cuir.

« Je dois acquitter ma dette, dit le prêtre.

— Que je meure si vous le faites! dis-je, en donnant sur la table un coup de poing qui fit sauter la bourse, et me montra bien qu'il n'y avait rien dedans. J'ai besoin d'une bourse et de petits assignats, souffrez que je vous les achète; voilà de quoi les remplacer. A l'instant je payai l'échange, l'écot, et je partis.

« O petite bourse de cuir, dont les doigts de la misère ont usé les cordons, en y cherchant vainement la pite que lui doivent tous les fils d'Adam; quand le vil intérêt, le froid égoïsme repousseront de mon cœur cette chaleur bienfaisante qui le dilate à la vue d'un infortuné, je te tirerai de ma poche, je te palperai, je t'observerai; je passerai en revue les malheureux qui peuvent t'avoir possédée, et ont trempé de leurs larmes ta nudité; si, après cet examen, je ne m'attendris pas quand on m'implorera au nom de la Providence, j'aurai perdu le sentiment de ses bienfaits; et je mériterai de ne plus trouver qu'en

toi ma dernière ressource ! Oui, je conserverai ce monument de misère. je l'ouvrirai dans mes jours d'adversité ; j'y trouverai un souvenir consolant. »

On se souvient, en cet endroit, de la tabatière du Père Laurent et des larmes que versa Yorick sur le tombeau du digne prêtre.

Deux enfants avec un ânon arrêtaient les yeux de notre voyageur, dans une des rues les plus animées de Paris. Il s'avance pour acheter deux bouquets de fleurs que ceux-ci sont venus vendre dans la ville, et pour leur adresser quelques paroles encourageantes. « Nous vivons seuls avec notre mère et notre ânon », répondaient-ils à ses questions, en passant chacun un bras autour du col de la pauvre bête, qui les regarda d'un air si bénin « que je vis, dit Vernes, qu'il était aussi de la famille ». Après ce tableau, il semble que Vernes aurait pu nous faire grâce du long discours qui suit sur les vertus villageoises.

Une autre de ses connaissances était un vieux « crieur de vêtements », qui ne pouvait se consoler de la mort de son fils. Vernes lui témoigne sa sympathie. « Je ne vous en veux pas, dit le crieur en partant, de m'avoir fait venir pour rien ; vous m'avez parlé de Jacquaut. » — Je lui donnai de quoi boire. — « Où est mon Jacquaut ? répétait-il dans l'escalier, nous aurions bu cela ensemble. »

On comprend le sentiment d'une scène comme celle-là ; on peut goûter aussi la nouvelle d'Anthony et de Cécile, deux aveugles de Franconville, qui s'aiment, et qui restent fidèles l'un à l'autre, même après que Cécile est guérie de la cécité. Mais peut-on s'intéresser à un vieux galérien, qui pleure sur un pivoine empaillé, et ne peut se résoudre à vendre les restes de ce cher oiseau. « Un sourd gémissement lui échappe, quand il pense à cette dernière séparation. Il pose le pivoine sur la table, comme pour s'accoutumer à cette nouvelle épreuve, croise ses bras sur sa poitrine, et tourne vers la terre son regard attristé. »

Nous ne citerons pas d'autres passages du même goût ; nous taisons même les flirts de Vernes avec la belle Aurore. Vernes ne

fait là que répéter ce qu'il avait dit d'une manière plus charmante dans sa *Promenade à Yverdun*. Si ce premier voyage fut, comme nous l'avons vu, une imitation de Sterne assez heureuse, nous sommes dans l'obligation de dire au sujet de ce dernier, avec le comte Røederer, « qu'il ne faut pas tirer d'un fait plus d'idées aimables qu'il n'en offre ¹ ».

Le *Voyage Pittoresque et Sentimental*² est la relation d'une excursion que fit, à l'âge de vingt-cinq ans, le jeune Brune, qui mourut maréchal de France. Il avait, avec la sensibilité de son âge, l'envie d'écrire une œuvre littéraire. Sterne était à la mode : quoi de plus naturel que d'essayer quelque chose dans son genre ! Son modèle était prêt ; une course dans le Midi allait lui fournir le sujet. Il dit, dans un style quelquefois piquant, souvent diffus, les divers incidents du voyage, tout en décrivant sommairement le pays ; il n'imité pas servilement les passages célèbres du *Voyage Sentimental* ; aucune scène de son livre n'en est empruntée. Il se rattache à l'auteur anglais par le laisser aller de son allure, la simplicité et le sentiment qu'il épanche dans un grand nombre de tableaux.

Nous le voyons assis à sa table dans l'hôtellerie d'Arpajon. Il se dispose à commencer son journal, mais il ne peut se délivrer de la babillarde chambrière, qui lui détaille ses talents de ménagère. N'y tenant plus : « Je vois, lui dit-il, en fixant ses grands yeux noirs que la pudeur lui fait baisser, que vous êtes une fille infatigable ; cependant allez faire mon compte, je veux partir. »

Il voit, en traversant un village, des troupes joyeuses de villa-

1. *Œuvres*, éd. 1856, vol. IV, pp. 339-341.

2. *Voyage Pittoresque et Sentimental dans plusieurs provinces occidentales de la France, en prose et en vers*. Londres et Paris 1788, in-8 et Paris, Guillaume, 1802 et 1806, in-12. L'auteur, Guillaume-Marie-Anne Brune, maréchal de France (1763-1815), dirigeait alors le *Journal Général de la Cour et de la Ville*. Le *Voyage Pittoresque et Sentimental* est le seul ouvrage purement littéraire qu'il ait publié. *L'Année Littéraire* (1789, vol. V) a dit lors de la publication de cet ouvrage : « L'auteur est un homme aimable, un observateur attentif, un grand ami de Sterne et du genre sentimental... mais il lui manque encore le talent de nuancer assez ses idées. » Ce volume parut sans nom d'auteur.

geois accourir de tous côtés, au bruit des tambours et des fifres, pour célébrer la fête d'un vieux fermier. Les garçons et les filles ont mis sur leurs habits de cérémonie des rubans et des fleurs. On danse, on chante. « Que de candeur, de gaieté franche et de bonhomie y attachent nos regards et nos sentiments! »

Le voyageur s'éloigne avec effort de cette fête de village. Il arrive chez lui; ses sœurs se précipitent à sa rencontre. « On hurte; mon cœur bat.... Je les tiens toutes les deux dans mes bras... je les embrasse toutes les deux à la fois.... Elles ne parlent pas; mais leurs yeux, toute leur figure, leurs baisers, ont une éloquence que leur bouche n'aurait pas.... O tendres sœurs! Nulle jouissance ne me manque à cette heure. Votre mélancolie, vos pleurs, votre émotion, voilà ce que les êtres froids ne connaissent jamais, et ce qui charme mon cœur. Qu'ils sont à plaindre, ceux dont la sensibilité n'est pas la plus douce des jouissances! Ils ignorent les charmes de l'amitié. »

Brune se plaît dans la société des braves gens. Il nous apprend la réconciliation et la reconnaissance de deux beaux-frères, qui, grâce à l'heureuse intervention d'un ami, sont amenés à oublier leurs différends; la bonté d'une « dame philosophe », qui suit toujours les bons mouvements de son cœur; la générosité de Gros-Jean, le voiturier, qui parvient à réconcilier un père avec sa fille. « Le père, qui paraissait si dur et si cruel, fondit en larmes. Tout le monde s'embrassa, et ce moment de plaisir me rajeunit de dix ans. » Et Brune de s'écrier : « Que le spectacle d'une action généreuse fait du bien à l'âme! »

Mais, en somme, le *Voyage* de Brune est à peine digne d'une attention particulière. La noce de paysans, à laquelle le voyageur assiste; son inclination pour une petite beauté de quinze ans, et d'autres pages sentimentales, diffèrent peu de celles que nous avons déjà vues. Les nombreux épisodes plaisants, dont il égaye le récit, comme la figure risible qu'il fait sur sa rosse décrépite, la méprise amusante d'un prétentieux touriste parisien, qui le prend pour un peintre décorateur, le portrait de deux précieuses ridicules de province, sont souvent piquants, mais n'ont rien de commun avec l'humour de Sterne.

L'influence de Sterne est à peine sensible dans les *Fragments d'un Voyage Sentimental et Pittoresque dans les Pyrénées*¹, publiés par Saint-Amans en 1789. Peut-être l'auteur choisit-il ce titre à cause de la popularité dont jouissait à ce moment le genre sentimental. Loin de ressembler à celui d'Yorick, ce voyage est une description, du reste assez agréable, des montagnes, des gaves, des villages et des fleurs des Pyrénées, à laquelle est joint un « bouquet des Pyrénées, ou catalogue des plantes observées dans ces montagnes pendant les mois de juillet et d'août de l'année 1788 ». C'est tout simplement un essai de vulgarisation de botaniste. Saint-Amans ne rappelle guère l'humoriste anglais qu'il admirait, que par une certaine simplicité dans les détails de son récit et par cinq ou six petits tableaux. Après avoir décrit en quelques mots une brebis et son agneau nouveau-né, sur le dos duquel le berger jetait du sel à pleines mains, « comme si la tendresse maternelle avait besoin d'être excitée », Saint-Amans s'écrie : « Quel tableau pour le génie de Sterne, lui dont le génie pouvait tout oser ! »

On ne s'intéresse pas beaucoup plus au *Voyage à Barèges et dans les Hautes-Pyrénées*², recueil de « sensations soudainement éprouvées sur les montagnes, d'idées tant physiques que morales », de chapitres sur la géographie des Pyrénées, sur les mœurs et les coutumes des montagnards et de nombreuses particularités sans conséquence. C'est l'œuvre de Jean Dussaulx³

1. *Fragments d'un Voyage Sentimental et Pittoresque dans les Pyrénées, ou lettres écrites de ces montagnes, suivies du bouquet des Pyrénées, ou plantes observées dans ces montagnes pendant les mois de juillet et d'août de l'année 1788*, Metz, 1789, in-8. — Florimond Boudon de Saint-Amans (1748-1831), naturaliste et archéologue français, et membre de plus de vingt académies tant françaises qu'étrangères. La *Biographie universelle* consacre plus de deux colonnes à la description de ses ouvrages.

2. *Voyage à Barèges et dans les Hautes-Pyrénées fait en 1788*, Paris, 1796, 2 vol. in-8. C'est un récit du même voyage que Saint-Amans avait décrit et contient de nombreux extraits de cet ouvrage. Saint-Amans parle (p. 79-80) d'un autre *Voyage à Barèges*, en prose et en vers, que nous n'avons pas trouvé.

3. Jean Dussaulx (1728-1799), littérateur français et membre de la Convention Nationale, connu surtout par sa traduction des *Satires* de Juvénal, Paris, 1779, in-8 (souvent réimprimée). On a aussi de lui : *De mes rapports avec J.-J. Rousseau*. Paris 1798, in-8,

qui réussit médiocrement à imiter la manière d'Yorick. Il y a trop de description et trop de science pour une œuvre sentimentale; il y a trop d'abandon et trop de sentiment pour un ouvrage sérieux. L'enthousiasme de l'écrivain lui enlève de son autorité quand il décrit les phénomènes de la nature; l'imitation du modèle anglais n'est pas assez heureuse pour lui assurer l'estime des amis du genre sentimental.

Dussaulx fait du sentiment et de la morale suivant la manière conventionnelle de son temps. Lui aussi aime à passer de longues heures au sein d'une famille de paysans, et à vanter le contentement qui y règne. La fille aînée est-elle belle, il lui prend la main; elle la retire « avec cette dignité naturelle plus capable de déconcerter le séducteur que toutes les singeries de nos filles de bon ton ». La mère en est fière. Dans le jardin il voit de l'aconit napel. « Quoi! ce terrible poison sous la main de tout le monde! — Que voulez-vous? Le grand-père l'a mis où vous le voyez. Il aimait à contempler le port, le feuillage et la fleur de cette plante. Voilà pourquoi on l'a respectée. » De gros bouquets de roses qui pendent du haut d'un mur excitent sa convoitise. Le maître lui offre la clef du jardin. « Prenez-en, dit-il, je ne les vends pas, je les donne. »

Un trait de bienfaisance sert de matière à plusieurs épisodes. On a par hasard trouvé une caverne, dépôt d'ustensiles, de hardes et de sabots, appartenant aux montagnards qui vont travailler au loin pendant le jour. Un compagnon de Dussaulx glisse de l'argent dans les sabots et dans les vêtements. Dussaulx, par respect pour sa discrète charité, ne lui en parle que le lendemain. « Ah! monsieur, qui de nous, quand l'occasion de faire un peu de bien se présente, ne doit pas la saisir, ne fût-ce que pour avoir l'honneur d'être le ministre de la Providence! »

Une jeune fille pauvre et exténuée, qui est assise sur une borne, attire l'attention de Dussaulx. Elle ne demandait pas l'aumône, mais il était impossible de la regarder sans éprouver le besoin de l'assister. L'ami de Dussaulx, cédant à ce besoin impérieux, verse sur ses genoux sans rien dire et sans compter,

une poignée d'argent. Saisie de reconnaissance, la jeune fille met précipitamment les pièces dans son mouchoir et s'élance vers leur voiture prête à partir : « Adieu, bonnes gens, s'écria-t-elle, si je meurs cette nuit, Dieu saura demain le service que vous m'avez rendu. » — Voilà, dit Dussaulx, des bénédictions acquises à bon marché.

Il n'y a rien de purement sentimental dans le *Voyage à Barèges*, la morale perce partout. Du reste, la plus grande partie du livre n'est que la description détaillée des lieux où l'auteur a passé. Dussaulx n'a rien de l'humour, ni de l'esprit de Sterne. L'érudit traducteur de Juvénal, l'ardent défenseur de la modération et de la justice devant les Assemblées de la Révolution, avait une nature trop grave pour suivre avec succès la muse du gai et sentimental Yorick.

Dans son *Voyageur Curieux et Sentimental*¹, Louis Damin² s'inspire de Bachaumont et de Chapelle, mais plus encore de Sterne. Ce livre est le récit prétendu de deux voyages, l'un à Chantilly et l'autre aux Iles Borromées. Celui qui désire avoir des renseignements sur ces lieux célèbres fera bien de les chercher ailleurs que dans la relation de Louis Damin. On ne doit pas demander à un auteur sentimental l'exactitude dans les descriptions.

Damin, qui, comme Sterne, ne voyage que pour son plaisir, s'arrête à tout ce qui l'amuse et l'égaie, « heureux s'il arrive lentement ». Il s'intéresse bien plus à ses amourettes et aux agréables rencontres qu'il fait qu'à Chantilly et qu'aux Iles Borromées, qu'il décrit cependant d'une façon superficielle, peut-être afin de prouver la réalité de ses voyages. Il expose un fait qui est pathétique, non pour moraliser là-dessus, mais parce qu'il en éprouve quelque plaisir, ou qu'il est de mode d'être sensible. Il embellit toutes ses descriptions d'un trait plaisant.

1. *Le Voyageur Curieux et Sentimental*, ouvrage en deux parties contenant : 1^o *le Voyage de Chantilly et d'Ermenonville* ; 2^o *Voyage aux Iles Borromée* (sic) par le citoyen Damin, Toulouse, Manavit fils, an VIII, 1 vol. in-8. Le *Voyage de Chantilly* parut séparément à Paris, Hacquart, 1796, in-12.

2. Né en 1769 (Quéraud) mort (?).

Avant tout, il aime à flirter. Badiner avec une jolie femme de chambre, « au regard agaçant » ; dérober un baiser à une belle Piémontaise, pendant qu'elle lui prépare du café ; présenter un bouquet de fleurs à une petite innocente de dix ans, « aux joues roses et d'une fraîcheur!... aux yeux bleus et d'une douceur!... » tels sont ses passe-temps favoris.

Rien n'est pour lui trop trivial à noter. Il faut que nous nous intéressions à deux moines que, par une attention de la Providence, le voyageur trouve assis sur un banc de pierre près d'un carrefour pour lui indiquer la route à suivre (cette anecdote occupe un chapitre à part et démontre l'utilité des moines) ; à une chute de cheval qu'il a faite, et à d'autres nombreux événements de la même importance. Le style est parsemé de quiproquos, d'allusions équivoques, et de phrases qui s'interrompent au bon endroit, pour exciter la curiosité sans pécher absolument contre la bienséance. Il y a, par exemple, certain chapitre où le voyageur fait la rencontre d'une jolie inconnue dans un escalier sombre. On tombe, on essaie de se relever. Les lumières sont éteintes. Damin porte sa main, il ne sait pas où.... Ces sous-entendus de Damin ressemblent bien à ceux que Sterne introduit dans les incidents de la « Femme de chambre » et du « Cas de délicatesse¹ ». En somme, Damin a imité assez heureusement le badinage amoureux et les plaisanteries un peu licencieuses qui caractérisent nombre de passages du *Voyage Sentimental* et de *Tristram Shandy*. Il a aussi esquissé plusieurs scènes sentimentales qui ressemblent à celles de Sterne.

L'épisode de l'âne de Lyon dans *Tristram Shandy* a inspiré Damin dans un endroit de son voyage. Le lecteur se souviendra que le licol de l'âne se rompit dans la main de Sterne. L'âne le regarda tristement au visage : « Ne me frappez pas avec, mais si vous le voulez, vous le pouvez. — Si je le fais, dit Sterne, je veux être damné². » Dans la version de Damin, c'est son cheval

1. Voir le *Voyage Sentimental* pp. 154-159 et 178-186. Traduction de Léon de Wailly, Paris, Charpentier, 1841 et 1843, in-12, (mis à la fin de *Tristram Shandy*, éd. Charpentier, dans toutes les éditions de cet ouvrage après 1858.)

2. Vol. II, liv. VII, ch. CCXXXIII.

qui est le héros de l'affaire. Il était parvenu à jeter sa bride et il broutait le gazon.

« Je m'approche doucement de l'animal semi-rétif. Je le caresse de la voix et du geste. Il tourne vers moi sa belle tête où se peignait encore un reste d'indocilité. Je passe légèrement ma main sur son col, j'approche ma joue de la sienne, en le flattant avec douceur... Sensible à ce procédé, il se rend et saisit de lui-même le mors que je lui présente. Comme sa physionomie était expressive! Comme son regard était touchant! Il semblait me dire : « N'abuse pas de l'empire que je te cède.... « Ne crains rien, lui répondis-je, en mettant le pied dans l'étrier, « jamais je ne rougirai mes éperons de ton sang. » Je pouvais lui tenir parole; j'avais oublié de les prendre. »

Damin, comme la plupart des émules d'Yorick, ne manque pas d'exprimer son regret pour un reproche qu'il aura fait dans un moment de colère; car les nombreuses scènes de ce genre, qui émaillent l'œuvre de Sterne, étaient alors fort admirées. Le cabriolet du voyageur avait renversé une paysanne qui revenait du marché. Elle gisait par terre engagée sous les roues. « Malheureux, dit Damin à son jockey, contemple ton ouvrage! » Le pauvre diable avait les deux bras pendants le long de ses cuisses, les yeux fixés sur la bonne femme; deux larmes coulaient sur ses joues; il ne disait mot; mais son silence était si expressif, il paraissait si pénétré, si repentant du malheur dont il était la cause! « Le reproche expira sur ma bouche, et le pardon était déjà au fond de mon cœur. « Viens, du moins, nous aider à la relever », lui dis-je, avec autant de douceur que la circonstance pouvait le permettre. »

Sterne mentionne dans le *Voyage Sentimental* un mendiant, qui obtint de deux dames une forte aumône, par les vœux ardents qu'il faisait pour leur prospérité et par ses habiles flatteries. « Qu'est-ce donc, leur disait-il, si ce n'est votre bonté et votre humanité, qui rend vos yeux brillants si doux qu'ils effacent l'éclat du matin, même dans ce sombre passage? Et qu'est-ce donc qui a fait dire au marquis de Santerre et à son frère tant de choses sur vous, quand ils viennent de passer? » Les

deux dames, fort émues, se disputent le droit de donner une pièce de douze sous au mendiant ; et, pour terminer la contestation, elles la donnent toutes deux à la fois.

Damin reprend ce thème. Près des écuries de Chantilly, il rencontre un mendiant :

« Et quoi, m'écriai-je ; c'est à la porte d'un palais destiné à servir de demeure à des chevaux, qu'un homme vient mendier un asile et du pain ! Et tu le permets, ô Providence ! Cependant Valère tenait une pièce de monnaie dans sa main. J'en avais tiré deux de ma bourse. « Que Dieu vous fasse réussir dans toutes vos entreprises, » dit le vieillard, en remerciant mon ami. « Qu'il conserve votre belle santé », ajouta-t-il en me regardant. Et je lui donnai une des deux pièces.... « Qu'il vous rende heureux de votre amie !.... » J'ouvrais ma bourse pour y remettre la seconde, mais elle échappa de ma main et tomba dans le chapeau du bonhomme. Le moyen de tenir contre un pareil vœu ! O bon vieillard ! tu cachais sous de vils haillons un discernement peu commun ! Tu avais étudié, tu connaissais le cœur humain ! Tu savais flatter l'intérêt, caresser l'amour-propre, émouvoir la sensibilité, ces ressorts si puissants de nos actions ! Ah ! qu'ils viennent à ton école ceux qui veulent gouverner les hommes. »

Si la relation de Damin n'est pas la plus originale des imitations du *Voyage Sentimental*, c'est assurément la plus gaie. C'est la seule qui n'ait pas été entreprise avec l'intention avouée de moraliser. Damin, comme Sterne, écrivait pour son propre plaisir. En conséquence, son œuvre, à part ces chapitres en prose et en vers où l'auteur imite Bachaumont, s'est approprié le ton du *Voyage Sentimental*, plus qu'aucune des autres imitations que nous avons examinées.

Bien que le *Rêveur Sentimental*¹ de Pierre Blanchard ne soit, en grande partie, qu'une longue et monotone exposition des

1. *Le Rêveur Sentimental* par P. Blanchard, auteur du *Catéchisme de la Nature*, de *Félix et de Pauline* et de la *Petite Bibliothèque des Enfants*, Paris Leprieux.

doctrines de Rousseau, il ressemble néanmoins au Voyage d'Yorick, par le caractère de quelques morceaux. Confortablement assis au coin du feu, l'auteur se livre à ces rêveries sans fin, où l'imagination embellit de ses fantaisies capricieuses les souvenirs confus que la mémoire a conservés. L'imagination de Blanchard ajoute à ses souvenirs une quantité de détails agréables; mais trop souvent sa raison y joint des discours sur la vertu qui se prolongent de telle sorte que le fait principal se trouve bientôt noyé sous l'amas d'observations qu'il a inspirées. S'il était possible de séparer les historiettes des méditations et des rêveries qui les étouffent, on aurait un petit voyage sentimental, proche parent de celui de Sterne.

Blanchard repasse le temps où il servait dans l'armée. Un soir, à la tombée du crépuscule, il se trouva en face d'une chaumière. Il y entra; un vieillard et sa femme étaient assis auprès de lâtre. « Ah! vous voilà, mon garçon, dit la vieille femme, en relevant péniblement la tête pour le regarder. Je savais bien qu'il devait passer de la troupe aujourd'hui. » Qu'ils étaient braves gens, ces simples paysans! On lui offrit de bon cœur un repas frugal, on lui céda le seul lit de la cabane; et le lendemain, quand il partit, la vieille femme lui donna des pommes qui le rafraîchiraient pendant la marche. « Ça vous fera penser à nous, dit-elle ». — « Dieu fasse voltiger sur leur tombe, s'écrie Blanchard, les sentiments de bienveillance qui animaient leurs cœurs! »

Un joli visage de fille lui fait oublier la figure bienveillante de la vieille femme. C'est Annette, qu'il trouve assise près d'un ruisseau, son agneau à ses côtés. Blanchard s'éprend d'elle aussitôt. Il cueille une rose, la lui présente, soupire et s'en va. Dans un moment, il va la retrouver dans sa chaumière. Il la prend dans ses bras; elle n'a que quatorze ans. On entend le bruit d'une feuille qui tombe du berceau de vigne, on croit que c'est

an IV, 2 tomes dans un vol. in-18. P. Blanchard (né à Dammartin en 1772) fut libraire à Paris, et auteur de beaucoup de livres pour la jeunesse dont le succès fut considérable. Son *Petit Voyage autour du Monde* eut de nombreuses réimpressions.

la mère qui revient. « Dieu, s'écrie Blanchard, tu veilles sur l'innocence. »

« Sensible Sterne! tu l'as dit, il faut aimer pour être bon.... Eh bien! je te ressemble à cet égard. Quand mon cœur n'a pas été occupé par un objet réel, il l'a été par un objet imaginaire; et comme toi les moments d'interrègne ne sont pas ceux dont je puis le plus m'honorer. Le cœur est si heureux quand on aime!¹ » On peut croire Blanchard sur parole. Il n'est pas un chapitre de ses rêveries qui ne soit éclairé par une figure de jeune fille. Le bon génie de Blanchard est Elise, « toi que je n'ai vue qu'un moment, et que je ne reverrai peut-être jamais ». C'est elle qui, comme cette Eliza qu'Yorick adorait, inspire à l'écrivain ses passages les plus lyriques. Mais Blanchard est aussi volage que Sterne. Il ne peut pas résister aux charmes de Juliette; il oublie Juliette pour prendre un baiser à Manon. Il lui arrive même de ne songer ni à Elise, ni à Manon, ni à Catherine. C'est qu'il a vu dans le fond du jardin une jeune beauté de seize ans qui cueille des fleurs et il lui semble qu'il respire le parfum de la rose qu'elle a sur son sein.

L'agréable souvenir que celui de la veuve charitable et du petit Savoyard! « Qui est-ce qui abat mes pommes? » s'écria une femme, entendant une pierre aux branches d'un pommier planté devant sa maison. C'était un petit Savoyard qui, altéré par une longue marche dans les chemins poussiéreux, avait voulu avoir une pomme pour apaiser sa soif. Le pauvre enfant regarda la femme avec des yeux qui demandaient grâce; une larme était prête à s'en échapper. « C'est toi, mon petit bonhomme », lui dit-elle, et elle le regarda avec compassion. L'enfant s'excusa de son acte. « Personne ne me donne de pommes, quand elles sont mûres », dit-il. « Personne? » dit la bonne femme. « Personne! » répéta Blanchard. Je sentis ce mot sur mon cœur. « Viens, mon enfant, je t'en donnerai, moi », dit la veuve. Cet arbre, expliqua-t-elle, était l'arbre du voyageur, dont elle n'avait jamais voulu recueillir les fruits. Elle aurait

1. Voir le *Voyage Sentimental*, p. 48.

cru les voler. Son défunt mari avait planté ce pommier sur cette route, afin que le passant qui aurait la bouche desséchée par la chaleur pût cueillir un de ses fruits dans sa route. Cela lui fera plaisir, avait-il pensé, et il bénira la main qui planta cet arbre. « Ah ! si j'étais de ce pays, se dit Blanchard en s'éloignant, je viendrais quelquefois me reposer sous ce pommier et j'en aurais quelques bons sentiments de plus. »

Il y a aussi des scènes pathétiques. Blanchard passe tout un jour à causer avec un jeune aveugle sur les bords du Morin. Ce malheureux jeune homme a perdu la vue en défendant la patrie, et ne fait plus que songer mélancoliquement à sa félicité perdue. Il a renoncé à tout espoir d'épouser celle qu'il aime, aimant mieux sacrifier son propre bonheur à celui d'une âme qui lui est si chère. Il ne lui reste plus d'amis que son chien fidèle et sa sœur qui vient toujours le chercher au couchant du soleil¹.

Un autre souvenir a dû se confondre probablement dans la mémoire de l'auteur avec celui de l'âne mort de Sterne. C'est celui d'un pauvre petit homme tout contrefait qui pleurait à côté de sa chèvre morte. « Hélas ! dit-il, il n'y avait qu'elle qui habitait ma cabane ; elle bêlait en me voyant ; elle mangeait la moitié de mon pain et me donnait son lait. Elle est morte, ma pauvre chèvre, je n'aurai plus son lait, et je serai seul dans ma cabane. »

En achevant ces mots il porta un regard de tristesse sur la chèvre et une larme roula dans la trace de celles qui avaient déjà coulé.

Alors, le pauvre « rebut de l'humanité » raconte ses tristes aventures ; comment il est au désespoir, comment il fuit le regard des hommes qui n'ont pour son malheur que de la pitié et point de sympathie. « Nous nous assîmes l'un auprès de l'autre. Une larme roulait dans mon œil ; il la vit, et par un mou-

1. Ce thème était très populaire au commencement du XIX^e siècle. Charles Nodier l'a repris très heureusement dans son *Histoire du roi de Bohême et de ses Sept Châteaux*. F. Vernes a écrit sur ce sujet, *Les Deux Aveugles de Franconville*, comédie en un acte et en prose. Paris 1807.

vement involontaire, il prit ma main et la serra avec affection. La larme tremblante roula sur ma joue; elle tomba sur la main qu'il me serrait; elle était brûlante cette larme... Dieu de bonté! permets que j'en répande souvent de semblables. »

Ces petits tableaux à la façon d'Yorick sont le point de départ de longues rêveries morales, dont l'ouvrage est plein. L'auteur est avant tout le disciple de Rousseau. « C'est Rousseau, dit-il, qui a loué la vertu avec le plus d'enthousiasme, qui a appliqué la morale avec le plus de chaleur. » Il n'en reste pas moins évident que les scènes qui précèdent lui furent suggérées par la lecture du *Voyage Sentimental*; car, après Rousseau, Sterne était un de ses auteurs favoris. « Sterne sera aussi sur ma table, dit-il, je ne connais personne comme lui pour aller chercher le trait pittoresque, caractéristique, que vous avez vu mille fois, et que vous n'avez jamais su remarquer. » On pourrait souhaiter que Blanchard eût suivi de plus près l'exemple de Sterne, et qu'il eût omis bien des détails superflus qui nuisent à l'intérêt de son ouvrage. Il répète si souvent la même chose, que ce qui plaisait tout d'abord finit par ennuyer. Le genre sentimental n'admet ni longueurs, ni répétitions.

Le *Rêveur Sentimental* contient aussi une imitation assez médiocre de *Tristram Shandy*. Les douze chapitres que l'auteur y a consacrés, révèlent la fausse idée que les lecteurs français de l'époque s'étaient faite de cet ouvrage. Suivant le préjugé populaire, il aurait suffi de mélanger un peu de sagesse avec beaucoup de balivernes, de s'interrompre une dizaine de fois par page et de changer à chaque instant de sujet pour être passé maître dans le genre shandéen. L'imitation de Blanchard est conforme de tout point à cette opinion. Mais elle a le mérite d'être assez courte. Un ami qui lisait près du bureau de l'écrivain, s'étant avisé de moucher la chandelle, la moucha de si près, que l'auteur fut obligé de s'arrêter au milieu de son idée. « Mais, Dieu le bénisse, dit Blanchard, à présent que j'y pense! Il m'a empêché de dire une sottise de plus. » ♦

Le voyage d'Yorick fit naître au moins une pièce de théâtre : *Sterne à Paris, ou le Voyageur Sentimental*¹, comédie en un acte et en prose mêlée de vaudevilles. Cette pièce, à laquelle nous avons déjà fait allusion, était l'œuvre de deux jeunes écrivains, Pierre-Henri Révoil² et le comte Auguste de Forbin³, qui ne firent guère autre chose qu'arranger en forme dramatique plusieurs incidents du séjour de Sterne en France, en suivant de très près la marche du *Voyage Sentimental*. La prose est assez commune, mais les vaudevilles sont parfois très heureux.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de M. Dessein, où Sterne et La Fleur étaient descendus. La Fleur a trouvé un billet de banque de 500 francs, qu'il garde consciencieusement, suivant le désir d'Yorick, dans l'espoir que l'on viendra le réclamer. « Ce billet n'est pas à toi, lui a dit Sterne. »

Mon ami, sois plus scrupuleux
Que ceux dont le bonheur se fonde
Sur les larmes des malheureux,
Et les regrets de tout le monde.
En dépit des mœurs d'aujourd'hui,
Grave en ton cœur cette sentence :
S'enrichir au dépens d'autrui,
C'est endetter sa conscience.

La gaieté et la sensibilité d'Yorick lui ont gagné l'affection de son valet et de Rose, la jolie nièce de M. Dessein, dont La Fleur est tombé amoureux. Mais M. Dessein se défie de cet Anglais, qui, pendant que les deux pays se font la guerre, vient

1. Publiée en l'an VIII, Théâtre du Vaudeville, 1 vol. in-8. On trouve une notice sur cette comédie dans le *Magasin Encyclopédique*, 1799 vol. VI. p. 121.

2. Peintre estimé pour les tableaux de genre et littérateur distingué (1776-1842). Il est connu surtout par ses tableaux, dont *Henri IV jouant avec ses enfants* (exposé en 1817), et *Jeanne d'Arc prisonnière à Rouen* (exposé en 1819). Il collabora à plusieurs vaudevilles et composa des poésies marotiques.

3. Louis-Nicolas-Philippe-Auguste, comte de Forbin (1779-1841), directeur général des Musées de France, membre de l'Académie nationale des Beaux-Arts. Il est l'auteur de *Charles Barimore*, roman sentimental. Paris, 1817, in-8; d'un *Voyage dans le Levant*, 1819, in-fol.; d'un *Recueil de dessins de Venise*, 1824, in-fol. etc.

hardiment à Paris sans passeport. Sterne veut gagner sa confiance par sa sincérité :

Je suis, par hasard, sur la terre
Où je n'agis que par hasard.
Je viens, par hasard, d'Angleterre,
Où je suis connu par hasard.
Par hasard je me trouve en France,
Et sans passe-port, par hasard,
Mais, loin de m'effrayer d'avance,
Je compte encore sur le hasard.

Cependant M. Dessein n'est pas convaincu de l'innocence de son hôte, et il fait part de ses soupçons à M. le Lieutenant de Police, qui dépêche aussitôt un exempt avec ordre d'arrêter Sterne et de l'enfermer dans sa chambre sous la surveillance d'un garde. La Fleur, toujours attentif aux intérêts de son maître, va rechercher pour lui la protection de M. Richemont, beau-frère de la « dame de la diligence » à Calais, lequel s'empresse de se mettre à la disposition du prisonnier, dès qu'il est informé que celui-ci est Yorick, le bouffon du roi d'Angleterre. Demeuré seul avec le garde, Yorick ne tarde pas à apprendre que son surveillant est un malheureux que la perte d'un billet de 500 francs, sa dernière ressource, a contraint d'accepter un emploi dans la police. Il va de soi que ce billet est celui que La Fleur a trouvé, et que Sterne le restitue à l'instant à son propriétaire.

Tout finit bien. M. Richemont revient avec un passeport qu'il a obtenu sans difficulté, parce qu'en Angleterre la gaieté

..... Est une rareté
Et qu'un Anglais qui sait rire
Doit ignorer l'art de nuire.

Sterne explique à son bienfaiteur qu'il n'est pas le bouffon du roi d'Angleterre, mais « Laurent Sterne ». « Seriez-vous l'auteur de *Tristram Shandy*? » s'écrie M. Richemont, enchanté. Morbleu! la rencontre est heureuse. J'ai lu votre livre. Je raffole de plans

militaires comme votre oncle Toby. Je veux vous proposer de venir habiter quelque temps une de mes terres. »

Mais Sterne ne peut pas accepter l'invitation. Il voyage par régime :

Courant la poste j'évite
Les atteintes de la mort ;
Vainement à mes poursuite
Elle accourt du sombre bor
Je vais de telle vitesse
Dans les courses que je fais,
Que cette vieille princesse
Me manque à chaque relais.

M. Dessein consent au mariage de Rose et de La Fleur, grâce à Sterne, qui se charge du cadeau de nocces. Le garde reconnaissant remplace La Fleur comme valet de Sterne, et la pièce se termine par un vaudeville.

De nos jours on ne trouve guère
Esprit et cœur en même lieux,
Mais le Rabelais d'Angleterre
A su les allier tous deux ;
Comme par extraordinaire,
Chez cet auteur original,
Ils se sont réunis pour faire

LE VOYAGE SENTIMENTAL.

Cette comédie fut représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 2 pluviôse an VIII. Son succès fut médiocre. Cependant, la représentation aussi tardive (1800) d'un vaudeville, si élogieux pour Sterne, prouve l'impression profonde et durable que l'écrivain anglais produisit en France¹.

1. Cette liste des imitations de Sterne n'est pas complète. Le *Magasin Encyclopédique* (1797, tome XIII) publia un extrait de huit pages d'un *Voyage Sentimental en Andalousie* par J.-B. Guinan. Nous n'avons pas vu cet ouvrage. La citation dans le *Magasin Encyclopédique* est une description du tombeau du duc d'Albe, écrite dans un style oratoire, et n'ayant aucun rapport à l'œuvre de Sterne.

Babeau, dans son ouvrage sur les *Voyageurs en France* affirme que l'influence de Sterne est incontestable dans le *Journal d'un Voyage de Genève à Paris par la Diligence fait en 1791*. Par M..., Genève, 1792, in-18. Ce livre est, comme son

L'étude qui précède nous éclaire sur le caractère et les causes de la popularité de Sterne en France au XVIII^e siècle. L'on remarquera d'abord qu'aucun de ces Voyages ou Voyageurs n'a reflété, si non très légèrement, l'humour particulier d'Yorick. Nous avons, en effet, observé chez Gorgy, chez Damin et chez Vernes, des traces éparses de la gaieté shandéenne. Mais cet humour si riche, moitié rires, moitié larmes, qui est le don particulier de Sterne, leur a entièrement fait défaut. Il ne faut pas en conclure, cependant, que les Français de ce temps aient été incapables de l'apprécier. Diderot s'est peut-être souvenu de Sterne en écrivant le *Neveu de Rameau*, et Xavier de Maistre s'en est certainement inspiré dans [le *Voyage Autour de ma Chambre*.

Mais, en vérité, ce ne fut pas à son humour que Sterne dut sa réputation en 1780. Ce fut sa manière de sentir qui excita l'émulation des écrivains français. Quant aux plaisanteries et aux singularités de *Tristram Shandy*, très peu de lecteurs les comprenaient. Cela ne doit pas étonner; car les plaisanteries des Anglais sont souvent peu accessibles aux lecteurs français, et le traducteur Frénais leur avait dénaturé l'original. D'ailleurs, le XVIII^e siècle avait en France peu de goût pour les ouvrages dont le but était d'amuser et de faire rire.

On aimait dans Sterne le peintre de la vie commune, qui

titre l'indique, un récit — très agréable du reste — d'un voyage de Genève à Paris, où l'auteur conte les aventures qui lui arrivent en route. M... a une manière très naïve de décrire ses impressions, qui lui gagne tout de suite la sympathie du lecteur. Plusieurs petits tableaux de genre sont très bien esquissés, surtout deux scènes d'auberge. Il n'y a rien dans l'ouvrage, cependant, qui rappelle Sterne, à moins que ce ne soit la trivialité des détails. Mais Sterne n'était ni le seul, ni même le premier qui ait écrit un voyage de cette espèce et nous pouvons nous figurer parfaitement bien que M... ait rendu compte de ses aventures, quelque banales qu'elles fussent, sans savoir même que le *Voyage Sentimental* avait été écrit.

Il parut aussi en 1791 un *Tableau Sentimental de la France par Yorick sous le nom de Sterne*, pour servir de suite au *Voyage Sentimental* du même auteur. Traduit de l'anglais par l'auteur du poème de Souza et d'Eléonore, Londres, 1 vol. in-18. C'est un pamphlet satirique dirigé contre les excès de la Révolution, où « Yorick » oppose à la société française de 1792 celle au milieu de laquelle il s'était trouvé trente ans auparavant. D'après les allusions aux littérateurs et aux événements contemporains qui abondent dans le livre, il nous semble probable que ce *Tableau* est un ouvrage français original et non pas une traduction.

savait rajeunir par des traits neufs et originaux les scènes familiares à tout le monde. Il n'y a pas besoin des phrases extatiques de Mme Suard pour nous le dire. Les imitations du *Voyage Sentimental* fournissent la preuve de ce goût du public français. Les voyageurs qui nous ont intéressés, ou ennuyés, par le récit de leurs courses vagabondes, n'ont pas fait de grands efforts pour décrire les monuments et les endroits fameux qu'ils visitèrent. Ils se sont amusés à nous détailler les épisodes insignifiants, survenus au cours de leurs excursions champêtres, quand ils ont cru y voir quelque chose de sentimental ou de pittoresque. Une femme de chambre loquace et coquette, un garçonnet jouant avec un gros chien, quelque badinage frivole, un mendiant assis sur une borne, un charlatan entouré de ses pauvres dupes : tout est de cette importance et de cet intérêt dans leurs mémoires. De semblables descriptions étaient nouvelles dans la littérature française, et la plume de Sterne les avait rendues extrêmement populaires. Sinon, pourquoi cette abondance d'imitations? Naturellement, après que le premier enthousiasme pour le genre se fut refroidi, les imitations plus ou moins médiocres, qui avaient eu, elles aussi, leur moment de popularité, furent vite oubliées; tandis que l'œuvre de Sterne, grâce à son génie, a survécu jusqu'à nos jours.

Avant tout, le public de cette époque goûtait cette sensibilité de Sterne qui s'émouvait à la moindre chose, devant un oiseau dans sa cage, devant une mouche, même devant une diligence délabrée. C'était cette sensibilité, quelque exagérée et quelque larmoyante qu'elle fût, que les écrivains voulaient imiter. La célèbre description de l'âne mort fut copiée, parodiée, travestie de toutes les façons. On s'attristait sur des ânes morts, sur des chèvres mortes, sur des pivouines morts. On s'attristait aussi sur des animaux qui n'étaient pas morts, sur un mouton, sur un poney que les loups avaient blessé. Les flirts d'Yorick n'étaient pas moins goûtés. La chute du bon ministre avec la jolie femme de chambre dans ses bras fut imitée à plusieurs reprises. Les mendiants plaintifs et rusés qu'Yorick trouvait fréquemment sur sa route eurent tellement de parents et de disciples, que le lec-

teur, après avoir fait leur connaissance à tous, possède à fond la psychologie des gueux. Quant à l'incident de la tabatière du Père Laurent, ce serait une tâche trop considérable de compter toutes les larmes de repentir qui furent versées, pour réparer le mal qu'un reproche injuste, une parole trop dure avait causé. La liste des victimes de l'amour, qui figurent dans les récits de ces prétendus Yoricks, serait très longue à énumérer. Le xviii^e siècle fut donc doucement ému par la sensibilité de Sterne. Ce furent ses larmes de compassion plutôt que ses plaisanteries, qui assurèrent le succès du *Voyage Sentimental* en France.

Cela s'explique sans peine, si l'on songe que l'ouvrage de Sterne appartenait à cette littérature bourgeoise, sentimentale et moralisatrice, que Richardson et Rousseau avaient introduite en France. Assurément, bien qu'il fût ministre de l'Évangile, Sterne n'avait pas le ton sermonnaire; il captive, il entraîne, mais il ne prétend pas instruire. Cependant, consciemment ou inconsciemment, il nous apprend à aimer nos semblables plus que nous ne le faisons. Quoiqu'il écrivit pour son propre plaisir, et qu'il ne défendît aucune thèse, son œuvre néanmoins est imprégnée d'une aimable philanthropie, éminemment propre à ravir les lecteurs de Rousseau, de Marmontel et de l'abbé d'Arnaud. De plus, Sterne se moquait des querelles entre les sectes religieuses, des théories philosophiques et matérialistes; il dédaignait la froide raison et les principes soigneusement élaborés, sur lesquels on devait régler sa vie; et il n'obéissait jamais qu'aux impulsions de son cœur. « Je sentis, en moi, dit-il, en parlant de Maria, une émotion si inexprimable, que, j'en suis sûr, on ne pourrait l'expliquer par aucune combinaison de matière et de mouvement. Je suis certain d'avoir une âme, et tous les livres dont les matérialistes ont infesté le monde ne pourront jamais me persuader le contraire¹. » Il faut aimer pour être bon, dit-il ailleurs. Oui, il faut aimer son semblable; il faut avoir de la bonté même pour les animaux : voilà la leçon

1. *Voyage Sentimental*, pp. 169-170.

du *Voyage Sentimental*. On objectera que Sterne fut égoïste, affecté, indifférent à l'opinion publique, ne se souciant que de s'amuser et de gagner de l'argent. Supposé que cela fût vrai, ce que nous n'admettons point, supposé que Sterne fût hypocrite et sans aucune préoccupation morale, il n'en reste pas moins vrai, que ceux qui cherchaient dans les livres l'apologie de la vertu et de la bienfaisance, trouvaient dans les siens de quoi contenter leurs désirs. L'histoire de Le Fèvre, celle de Maria, les scènes champêtres, les charités d'Yorick. en un mot, tous les endroits qui plaisaient aux lecteurs de l'époque, étaient la mise en pratique de l'Évangile à la mode; on trouvait que cela faisait du bien à l'âme de sympathiser pour les infortunés et de contempler le spectacle du bonheur et de la vertu! On pourrait donc affirmer que Sterne n'était pas moraliste, mais qu'il présentait aux lecteurs des thèmes sur lesquels ils pouvaient moraliser eux-mêmes à souhait. Ce qui, ce nous semble, doit revenir à peu près au même.

Les imitations du *Voyage Sentimental* fournissent une preuve incontestable de cette assertion. Leurs auteurs furent, presque sans exception, des admirateurs déclarés de Rousseau : Vernes, Blanchard, le gai et frivole Damin lui-même glorifièrent Jean-Jacques dans des apostrophes longues et passionnées. A ces écrivains le *Voyage Sentimental* inspira la manière agréable de mettre en action les idées du maître. « Tournant ma méthode en exemples, avait dit l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau des gens vertueux. Pour toi, ma Julie, oh! je le sais bien, le tableau d'un peuple heureux et simple est celui qu'il faut à ton cœur¹. » Ces deux phrases définissent la plupart des productions de l'école d'Yorick. Car le *Voyage Sentimental* offrait un modèle achevé à ceux qui prétendaient réunir dans un ouvrage de courte haleine, une série de tableaux, indépendants les uns des autres, renfermant chacun un peu d'émotion pour toucher le cœur, et un peu de morale qu'on pût méditer.

1. *La Nouvelle Héloïse*, liv. I, ch. xii et xxi.

Vernes déclara sans détour que tel avait été son but, ses ouvrages sentimentaux étant destinés à former un petit cours de morale en exemples, pour l'édification des lecteurs. Ce fut donc grâce à l'influence de Richardson d'abord, ensuite et surtout de Rousseau, lesquels avaient excité l'enthousiasme pour la littérature sentimentale et intéressé le public aux joies et aux peines des cœurs humbles, que l'ouvrage de Sterne jouit de son immense popularité. Quel accueil aurait-on fait au voyage d'Yorick, s'il eût paru soixante ans plutôt, avant que les traditions du siècle de Louis XIV eussent été adoucies par les tendances humanitaires du xviii^e siècle? Voilà pourquoi l'on était enchanté de ce nouveau genre venu d'Angleterre et pourquoi l'on admirait ce sensible Yorick, qui pleurait à travers ses sourires et qui souriait à travers ses larmes. Voilà pourquoi ceux qui convoitaient les succès littéraires se mirent à imiter le *Voyage Sentimental*. Cela n'ôte rien à l'originalité, ni au mérite de Sterne. Ses œuvres n'ont rien de commun avec celles de Rousseau, à part la sentimentalité. Yorick, le gai et sensible bouffon; Jean-Jacques, le philosophe sincère, qui prêchait le retour à la nature : quel contraste entre ces deux hommes! Sous le rapport du style, de l'esprit et des idées, Sterne est tout autre que le romancier français. Voyageur plaisant et sympathique, il aime à s'attendrir, il aime plus encore à rire. Voilà tout.

La quantité de scènes champêtres qu'offrent les imitations du *Voyage Sentimental* est tout à fait remarquable. Tous les fils d'Yorick aiment à s'attarder dans un intérieur villageois, à se mêler à une noce de paysans, à partager les amusements et les épreuves des bonnes gens. On voit des scènes semblables dans *Tristram Shandy* et dans le *Voyage d'Yorick*. Allant de Nîmes à Lunel, Tristram rencontra une troupe de bergers qui se préparaient pour la danse. Le soleil avait disparu de l'horizon. Un jeune garçon boiteux, joueur de flûte et de tambourin, préluda agréablement. Une jeune fille des champs, au teint hâlé, entraîna Tristram à la danse, tandis que la sœur du musicien, « d'une voix dérobée au ciel », chanta une ronde gasconne : « Viva la

oia! Fidon la tristessa¹! » De son côté, Yorick surprit Maria assise sous un peuplier, au bord d'un petit ruisseau, en compagnie d'un petit chien attaché par une corde à sa ceinture. Elle prit son chalumeau et joua son cantique à la Vierge².

Mais ce n'est pas à la popularité de ces descriptions de Sterne, qu'il faut attribuer le goût si vif pour les fêtes champêtres qui paraît chez ses imitateurs. Le genre existait bien avant Sterne, et c'est plutôt à cette circonstance qu'était dû le succès de plusieurs scènes du *Voyage Sentimental*. Cet ouvrage (dit Daniel Mornet dans son excellente thèse sur le *Sentiment de la Nature en France, de J.-J. Rousseau à B. de St-Pierre*³), offre un modèle achevé de cette convention champêtre, où l'on unit la chimère d'une idylle que l'on sait factice, et le charme d'une émotion sincère. Et ce fut encore Rousseau, dont le *Devin du Village*⁴ avait eu un énorme succès, qui donna une grande impulsion au mouvement. Les *Idylles* de Gessner, traduites en français dès 1762, avaient aussi largement contribué à développer le sentiment de la nature dans les lettres. Sterne imprima sur ces tableaux champêtres son cachet personnel. Il exprima avec franchise les sentiments qu'il éprouvait en présence de ces scènes, ajoutant parfois un commentaire court et spirituel sur la portée morale de ce qu'il venait de peindre. Ainsi le vieillard du *Voyage Sentimental* explique que, toute sa vie, il s'était fait une règle d'inviter après le souper toute sa famille à danser et à se réjouir, « croyant, disait-il, qu'un cœur enjoué et content était la meilleure espèce de remerciements qu'un paysan sans instruction pouvait offrir au ciel. — Et aussi un savant prélat », ajouta Yorick⁵.

Il n'y a pas de détails superflus dans les scènes de Sterne, que l'on a comparées aux tableaux de Greuze. La foule de ses

1. Vol. II, ch. CCXLIV,

2. *Voyage Sentimental*, pp. 168-169.

3. Paris, Hachette, 1907, in-8, p. 82,

4. Opéra en un acte, paroles et musique par J.-J. Rousseau, représenté, à Fontainebleau devant le roi, le 18 oct. 1752 et à l'Académie Royale de Musique, le 1^{er} mars 1753.

5. *Voyage Sentimental*. « Les Grâces », pp. 177-178.

disciples essaya de peindre des tableaux semblables, où ils pouvaient faire montre de leur sensibilité, tout en démontrant que le véritable bonheur n'était pas dans la vie artificielle des villes. D'ailleurs, un promeneur sentimental aime à diriger ses pas vers la campagne. Mais un penchant irrésistible, on l'a déjà remarqué, à exagérer la part du sentiment et celle de la morale, et à surcharger les descriptions, gâta trop souvent ce qui eût pu faire une excellente peinture. Un Voyage sentimental exclut toute longueur.

CHAPITRE IV

STERNE et DIDEROT

Nous n'avons examiné jusqu'ici, dans la littérature française, aucune œuvre durable qui ait subi plus ou moins l'influence de Sterne. Le nombre et la popularité des voyages sentimentaux que l'intervalle de 1770 à 1800 vit éclore, s'ils attestent l'enthousiasme des lecteurs de cette époque pour le genre que Sterne avait créé, ne prouvent pas néanmoins que l'auteur anglais ait joué un grand rôle dans le développement du roman français. Les imitateurs d'Yorick, quelque admiration qu'ils aient excitée avant la Révolution, sont depuis longtemps oubliés. Le public qu'ils enchantèrent a fait place à d'autres générations qui ne peuvent lire sans ennui les pages inspirées des apôtres de la divine sensibilité. Car la sentimentalité du xvm^e siècle n'intéresse plus guère qu'au point de vue historique. Les ouvrages de valeur qu'elle a fait naître sont plus souvent critiqués qu'ils ne sont lus; il n'y a plus que l'érudit qui tire, pour de courts instants, de l'oubli ces productions surannées. Si donc l'influence de Sterne n'avait produit en France que ces imitations de sa sensibilité affectée, dont nous avons donné une idée, il faudrait la considérer comme passagère et sans profondeur. Car l'école qui se forma lors de la publication du *Voyage Sentimental* et qui fut si florissante avant 1800, n'a guère laissé de traces dans la littérature française.

Il n'en fut pas ainsi. Le vrai mérite de Sterne ne tient pas à

sa sentimentalité si admirée de son temps; il réside plutôt dans son *humour*, dans les petits tableaux si nombreux dans le *Voyage Sentimental*, et dans sa manière de peindre les caractères. Pas une seule des imitations d'Yorick et de sa sentimentalité n'est arrivée jusqu'à nos jours. Le *Voyage Sentimental* appartient à cette classe d'ouvrages qu'on lit avec un intérêt tout particulier, mais qui ne peuvent être ni bien analysés, ni bien imités. *Tristram Shandy*, au contraire, est une source de suggestions précieuses pour le romancier. L'écrivain de nos jours peut étudier Sterne avec fruit dans sa manière de dessiner une situation, de choisir les détails qui donnent le plus de vie et de naturel aux descriptions, de peindre ses propres sentiments et ceux de ses personnages par le geste et par l'attitude, et de démêler les vrais motifs de nos actions. Son style sautillant offre aussi de l'attrait, surtout aux esprits humoristes. Il est vrai que toutes ces qualités existent aussi dans le *Voyage*, mais elles brillent davantage dans *Tristram Shandy*. Voilà pourquoi l'influence de Sterne en France — chose tout à fait distincte de sa popularité — part en grande partie de ce dernier ouvrage.

La preuve de cette assertion est la conduite même de Diderot et de Xavier de Maistre, les deux écrivains de talent avant 1800, qui imitèrent Sterne, lesquels s'adressèrent à *Tristram* plutôt qu'à Yorick. Il sera parlé plus loin de De Maistre. Quant à Diderot, bien que l'imitation de *Tristram Shandy* dans *Jacques le Fataliste* ait fort peu contribué à la réputation de l'auteur, il est de fait que *Jacques le Fataliste* est la seule parmi toutes les imitations de Sterne antérieures à la Révolution, qui se lise encore aujourd'hui. Après ce préambule, arrêtons maintenant notre attention sur *Jacques le Fataliste* et sur son auteur.

Il n'est pas surprenant que Diderot ait particulièrement apprécié l'œuvre de Sterne. On a déjà fait mention de l'amitié qui liait les deux écrivains et de l'estime avouée de l'écrivain français pour son contemporain anglais. Il est inutile de rappeler que Diderot fut l'un des anglomanes les plus passionnés de son siècle; qu'il avait vanté dans un moment d'exaltation les « pages divines » de Richardson, plus inimitables que les maximes de

Montaigne et de la Rochefoucauld¹; qu'il ne rencontrait jamais personne qui eût voyagé en Angleterre, sans demander des nouvelles du philosophe Hume; et qu'il accueillait avec une sorte de passion tout ce qui venait des côtes d'Albion. Il n'est pas nécessaire non plus d'apprendre que l'auteur du *Père de Famille* et de la *Religieuse* avait les larmes faciles, car Diderot ne fut-il pas, selon sa propre expression, le plus grand pleurnicheur qui fût jamais? Sterne lui-même trouvait le *Fils Naturel* trop sentimental². Sans nous étendre davantage sur les inclinations anglomanes et sentimentales de Diderot, examinons sans délai les rapports qu'il peut y avoir entre ses écrits et ceux de Sterne.

Dans *Jacques le Fataliste* l'auteur développe une situation esquissée dans le huitième livre de *Tristram Shandy*, en imitant la façon dont Sterne assemble sans ordre apparent les incidents divers et les réflexions de toute sorte qui composent sa rapsodie. L'on porta sur la valeur littéraire de ce singulier ouvrage des jugements très opposés. Andrieux, dans la *Décade Philosophique* de l'an V, n'y voyait qu'un mauvais pastiche de Sterne. « Vous connaissez Rabelais, dit-il, vous connaissez Sterne. Si vous ne les connaissez pas, je vous conseille de les lire, surtout le dernier. Mais si vous voulez connaître une très faible imitation de *Tristram Shandy*, vous n'avez qu'à lire *Jacques le Fataliste*.... Vous n'y trouverez pas tout ce qui fait le charme des écrits du ministre anglais...., il n'appartient qu'à Sterne de vous faire ainsi rire d'un œil et pleurer de l'autre. Diderot n'a de son modèle que le décousu et le défaut de liaison. Le livre se fait lire; il y a, si l'on veut, de l'amusement; mais quand on l'a lu, il n'en reste absolument rien. Cela n'est bon qu'à tuer le temps; c'est la conversation étourdissante d'un bel esprit bavard qu'on écoute assez volontiers, mais qui finit par faire mal à la tête³. »

Assézat, l'éditeur de Diderot, a attaqué vivement cette cri-

1. *Éloge de Richardson. Œuvres de Diderot*, éd. Assézat et Tourneux, vol. V, pp. 213 et 222.

2. Lettre à Garrick du 10 avril 1762.

3. Passage cité par Assézat, préface de *Jacques le Fataliste. Œuvres*, VI, p. 5-6.

tique sévère. Selon lui, Diderot n'a pris à Sterne que le début et la conclusion d'une histoire, et « entre ces deux demi-pages, il a intercalé un volume, où il n'y a, pour rappeler Sterne, que l'affectation de courir d'un sujet à l'autre. L'ampleur de la pensée, dit-il, fait craquer à chaque instant les coutures de l'habit trop étroit, où l'auteur voudrait la maintenir¹ ».

Ni l'un ni l'autre de ces jugements n'est exact. L'écrivain français doit à Sterne plus qu'Assézat ne voulait l'admettre, et, d'autre part, *Jacques le Fataliste* n'est pas un « ouvrage digne d'un écolier », comme Andrieux se plut à le dire.

Qu'est-ce donc que *Jacques le Fataliste*? Ce sont les aventures de Jacques et de son maître, deux voyageurs qui s'étaient rencontrés par hasard, qui venaient « du lieu le plus prochain, qui allaient.... Est-ce que l'on sait où l'on va? » et qui arrivèrent sans doute, à destination, à en croire la parole de l'auteur, puisque le prétendu manuscrit, source du récit, n'était pas complet. Jacques a été amoureux, son maître aussi. Jacques a une démangeaison furieuse de raconter l'affaire; le maître ne peut taire la sienne. Jacques a tant d'histoires dans la tête, qu'il passe de l'une à l'autre, suspend la première pour entamer la seconde, oublie celle-ci pour en commencer une troisième, et n'en termine aucune sans s'interrompre une demi-douzaine de fois pour le moins. Le maître a la même manie. Tous ceux que nos deux voyageurs rencontrent en chemin, sans excepter la babillarde hôtesse du Grand Cerf, ont aussi la langue bien pendue, avec le loisir et l'envie de conter des nouvelles. De la sorte, Jacques et son maître, en arrivant au terme de leurs courses errantes — et de leurs histoires — ont débité et entendu débiter toute une anthologie de contes pris sur le vif. Du voyage lui-même, tout ce que nous savons, c'est qu'il a pu se faire à travers l'Europe, ou par la Normandie, ou simplement aux alentours de la ville de Toulouse. L'écrivain ne nous renseigne pas sur ce point. Le livre n'est donc qu'une suite de contes, indépendants les uns des autres, que Diderot a réunis dans le

1. *Œuvres*, VI, p. 7.

faible cadre d'un voyage qui ne mène nulle part. Les personnages, Jacques et son maître, sont deux fantoches, qui servent de soutien à tout l'ouvrage.

Pour donner quelque unité à cette composition d'éléments hétérogènes et soutenir l'intérêt jusqu'à la fin, Diderot introduisit dans son roman l'histoire des amours de Jacques, qui, commencée dès la première page, est interrompue et reprise à des intervalles plus ou moins longs, pour se terminer enfin dans un postscriptum de Diderot ajouté au journal incomplet des aventures de Jacques. L'idée de couper ainsi en morceaux une histoire d'une douzaine de pages et de les disséminer à travers tout un livre, est une invention de *Tristram Shandy*, qui distribue de cette façon les délicieuses amours de l'oncle Toby entre les neuf tomes qu'il consacre à l'histoire de sa vie et de ses opinions. Diderot, en empruntant ce procédé à Sterne, usa d'un droit d'imitation parfaitement légitime. Mais l'histoire des amours de Jacques, qu'il prit dans *Tristram Shandy* et qu'il arrangea à sa façon, ne constitue pas une imitation, mais plutôt une traduction et une adaptation.

Assézat affirme avec assurance que Diderot ne prit à Sterne qu'une situation qui n'était pas développée, comme Nodier l'a fait dans l'*Histoire du Roi de Bohême et de ses Sept Châteaux*. Mais ce rapprochement n'est pas exact. Nodier déroba à Sterne le titre de sa fantaisie, rien de plus. Qu'on veuille se rappeler que Trim essaya à plusieurs reprises d'entamer l'histoire du malheureux roi de Bohême et de ses Sept Châteaux, et que ce sujet évoqua dans le cerveau fécond de l'oncle Toby tant de souvenirs, que le pauvre caporal ne put jamais pousser son récit au delà de la première phrase. Nodier, en donnant au recueil de contes, de rêveries et de bouffonneries qui forme son ouvrage, un titre que Trim lui suggéra, n'a pas fait de plagiat. Il prit à Sterne une situation que celui-ci n'avait vraiment pas développée, et écrivit sur cette donnée un livre de 550 pages, où il n'y a que les singularités du style et le caractère sentimental du conte principal, qui fassent souvenir de son modèle. Tout autre est le cas de Diderot. Il ne s'agit pas d'un titre, ou

d'une phrase dérobée à un autre romancier, mais d'un conte tout entier. Il est vrai que Diderot y a ajouté un nombre considérable d'incidents et qu'il en a triplé la longueur. Mais il n'en reste pas moins vrai qu'il emprunta à *Tristram Shandy* une situation qui avait été développée par Sterne, et même bien développée, puisque la citation extraite est de plusieurs pages.

Il sera peut-être intéressant de mettre les deux textes en regard l'un de l'autre, afin qu'on puisse voir de quelle façon Diderot a arrangé l'épisode raconté par le caporal Trim.

Le roi Guillaume, sauf votre respect, dit Trim, était d'avis que notre destinée ici-bas était arrêtée d'avance; tellement qu'il disait à ses soldats que « chaque balle avait son billet ». C'était un grand homme, dit mon oncle Toby. — Et je crois jusqu'à ce jour, continua Trim, que le coup de feu qui me mit hors de combat à la bataille de Landen ne fut dirigé contre mon genou que pour me faire quitter le service, et me faire rentrer à celui de votre Honneur, où je serais bien mieux soigné dans mes vieux jours. — On n'aura jamais, Trim, d'autre explication à en donner, dit mon oncle Toby...

« ... Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut.

LE MAITRE. — C'est un grand mot que cela.

JACQUES. — Mon capitaine ajoutait que chaque balle qui partait d'un fusil avait son billet.

LE MAITRE. — Et il avait raison...

Après une courte pause, Jacques s'écria : Que le diable emporte le cabaretier et son cabaret!

LE MAITRE. — Pourquoi donner au diable son prochain ? Cela n'est pas chrétien.

JACQUES. — C'est que, tandis que je m'enivre de son mauvais vin, j'oublie de mener nos chevaux à l'abreuvoir. Mon père s'en aperçoit; il se fâche. Je hoche de la tête; il prend un bâton et m'en frotte un peu durement les épaules. Un régiment passait pour aller au camp devant Fontenoy; de dépit je m'enrôle. Nous arrivons; la bataille se donne.

... Et puis, dit le caporal, reprenant la parole, — mais d'un ton plus gai, — sans ce coup de feu je n'aurais jamais été amoureux, sauf votre respect.

Tu as donc été amoureux, Trim? dit mon oncle Toby en souriant.

En plein! répartit le caporal, — par dessus la tête! sauf votre respect. — Et je te prie, où? quand? — et comment cela est-il arrivé? — C'est le premier mot que j'en entends, dit mon oncle Toby.

— J'ose dire, répondit Trim, qu'il n'y avait pas dans le régiment un tambour ou fils de sergent qui ne le sût. — Il est grandement temps que je le sache aussi, — dit mon oncle Toby.

Votre Honneur se souvient avec chagrin, dit le caporal, de notre déroute complète et du désordre de notre camp et de notre armée à l'affaire de Landen; chacun dut s'en tirer comme il put....

Comme le nombre des blessés était prodigieux, et que personne n'avait le temps de songer à

LE MAITRE. — Et tu reçois la balle à ton adresse.

JACQUES. — Vous l'avez deviné; un coup de feu au genou; et Dieu sait les bonnes et mauvaises aventures amenées par ce coup de feu. Elles se tiennent ni plus ni moins que les chaînons d'une gourmette. Sans ce coup de feu, par exemple, je crois que je n'aurais pas été amoureux de ma vie, ni boiteux.

LE MAITRE. — Tu as donc été amoureux?

JACQUES. — Si je l'ai été!

LE MAITRE. — Et cela par un coup de feu?

JACQUES. — Par un coup de feu.

LE MAITRE. — Tu ne m'en as jamais dit un mot.

JACQUES. — Je le crois bien.

LE MAITRE. — Et pourquoi cela?

JACQUES. — C'est que cela ne pouvait être dit ni plus tôt ni plus tard

LE MAITRE. — Et le moment d'apprendre ces amours est-il venu?

JACQUES. — Qui le sait?

LE MAITRE. — A tout hasard, commence toujours....

autre chose qu'à sa sûreté — Cependant Talmash, dit mon oncle Toby, opéra la retraite de l'infanterie avec une grande prudence. — Mais on me laissa sur le champ de bataille, dit le caporal. — On t'y laissa, pauvre garçon ! répliqua mon oncle Toby. — Si bien que ce n'est que le lendemain à midi, continua le caporal, que je fus échangé, et mis dans une charrette avec treize ou quatorze autres, pour être transporté à notre hôpital. —

Il n'y a pas de partie dans tout le corps, sauf votre respect, où une blessure cause une torture plus intolérable qu'au genou. —

Excepté à l'aine, dit mon oncle Toby. — Sauf votre respect, répartit le caporal, le genou, à mon avis, doit certainement être plus douloureux, à cause de tous les tendons et de tous les je ne sais quoi, qui s'y trouvent¹....

.... « Ma douleur au genou, continua le caporal, était excessive en elle-même ; et les cahots de la charrette sur des chemins raboteux et dans un état terrible — la rendant pire encore, — chaque pas était la mort pour moi : en sorte que, et la perte de sang, et le manque de soins, et de plus la fièvre que je sentais venir. — (Pauvre garçon ! dit mon oncle Toby) — tout cela ensemble, sauf votre respect, était plus que je n'en pouvais supporter.

Je racontais mes souffrances à une jeune femme, dans une

JACQUES. — Nous en étions, je crois, à la déroute de l'armée ennemie. On se sauve, on est poursuivi, chacun pense à soi. Je reste sur le champ de bataille, enseveli sous le nombre des morts et des blessés, qui fut prodigieux. Le lendemain on me jeta, avec une douzaine d'autres, sur une charrette, pour être conduit à un de nos hôpitaux. Ah ! monsieur, je ne crois pas qu'il y ait de blessures plus cruelles que celle du genou.

LE MAITRE. — Allons donc, Jacques, tu te moques.

JACQUES. — Non, pardieu, monsieur, je ne me moque pas ! Il y a là je ne sais combien d'os, de tendons, et d'autres choses, qu'ils appellent je ne sais comment....

LE MAITRE. — ... Te voilà encore sur une charrette avec tes camarades, loin de l'hôpital, loin de ta guérison, et loin de devenir amoureux.

JACQUES. — Quoi qu'il vous plaise d'en penser, la douleur de mon genou était excessive ; elle s'accroissait encore par la dureté de la voiture, par l'inégalité des chemins, et à chaque cahot je poussais un cri aigu.

LE MAITRE. — Parce qu'il était écrit là-haut que tu crierais ?

JACQUES. — Assurément ! Je perdais tout mon sang, et j'étais un homme mort si notre charrette, la dernière de la ligne, ne

1. Vol. II, liv. VIII, ch. CCLXIII.

maison de paysan, où notre charrette, qui était la dernière de la file, avait fait halte; on m'y avait fait entrer, et la jeune femme avait tiré de sa poche un cordial et en avait versé sur du sucre; et voyant qu'il m'avait ranimé, elle m'en avait donné une seconde et une troisième fois. — Je lui racontais donc, sauf votre respect, le supplice où j'étais, et je lui disais qu'il était si intolérable, que j'aimerais bien mieux m'étendre sur ce lit (en désignant un, qui était dans le coin de la chambre) — et mourir, — que d'aller plus loin; — elle essaya de m'y conduire; mais je m'évanouis dans ses bras. — C'était une bonne âme! comme votre Honneur va voir, dit le caporal en s'essuyant les yeux.

Je croyais l'amour une chose joyeuse, dit mon oncle Toby. —

Sauf votre respect, c'est (quelquefois) la chose la plus sérieuse qu'il y ait au monde. —

A la persuasion de la jeune femme, continua le caporal, la charrette des blessés partit sans moi; elle leur avait assuré que j'expirerais immédiatement si on m'y remettait. Lors donc que je revins à moi, — je me trouvai dans une cabane silencieuse et tranquille, où il n'y avait que la jeune femme, le paysan et sa femme. J'étais couché en travers du lit dans le coin de la chambre, ma jambe blessée sur une chaise, et la jeune femme à côté de moi, d'une main

se fût arrêtée devant une chaumière. Là, je demande à descendre; on me met à terre. Une jeune femme, qui était debout à la porte de la chaumière, rentra chez elle et en sortit presque aussitôt avec un verre et une bouteille de vin. J'en bus un ou deux coups à la hâte. Les charrettes qui précédaient la nôtre défilèrent. On se disposait à me rejeter parmi mes camarades, lorsque, m'attachant fortement aux vêtements de cette femme et à tout ce qui était autour de moi, je protestai que je ne remonterais pas et que, mourir pour mourir, j'aimais mieux que ce fût à l'endroit où j'étais qu'à deux lieues plus loin. En achevant ces derniers mots, je tombais en défaillance. Au sortir de cet état, je me trouvai déshabillé et couché dans un lit qui occupait un des coins de la chaumière, ayant autour de moi, un paysan, le maître du lieu, sa femme, la même qui m'avait secouru, et quelques petits enfants. La femme avait trempé le coin de son tablier dans du vinaigre et m'en frottait le nez et les tempes....

... Lorsque je quittai la maison, mon père, ma mère, mon parrain, m'avaient tous donné quelque chose, chacun selon ses petits moyens; et j'avais en réserve cinq louis, dont Jean, mon aîné, m'avait fait présent lorsqu'il partit pour son malheureux voyage de Lisbonne.... (Ici Jacques se mit à pleurer, et son

me tenant sous le nez le coin de son mouchoir trempé dans du vinaigre, et de l'autre me frottant les tempes.

« Je la pris d'abord pour la fille du paysan (car ce n'était point une auberge) ; — et je lui offris une petite bourse qui contenait dix-huit florins ; c'était mon pauvre frère Tom (ici Trim s'essuya les yeux) qui me l'avait envoyée comme souvenir, par une recrue, juste au moment de partir pour Lisbonne.

« Je n'ai pas encore conté à votre honneur cette lamentable histoire. — (Ici Trim s'essuya les yeux une troisième fois¹.)

maître à lui représenter que cela était écrit là-haut.) Il est vrai, monsieur, je me le suis dit cent fois ; et avec tout cela je ne saurais m'empêcher de pleurer....

Puis voilà Jacques qui sanglote et qui pleure de plus belle ; et son maître qui prend sa prise de tabac, et qui regarde à sa montre l'heure qu'il est²....

A partir de cet endroit, les deux récits sont dissemblables. Sterne ne complique pas la situation et se contente de décrire en quelques paragraphes la convalescence de Trim, qui fut très rapide grâce à la bourse de son frère Tom, et aussi grâce aux attentions charitables de la jeune religieuse — car la jeune femme, qui lui avait donné l'hospitalité, appartenait à l'ordre des Béguines. Diderot, au contraire, multiplie les détails. Il répète les disputes des médecins venus au chevet de Jacques et dit le mécontentement du paysan, forcé de lui donner asile. Il ajoute des traits tirés de sa propre imagination. Jacques est transféré chez l'un des docteurs, recouvre en partie la santé, quitte la maison, est attaqué par des brigands et blessé une seconde fois. Il est transporté alors au château de Desglands, et confié aux soins de Denise, la jolie fille de la commissionnaire de l'intendant du château, de laquelle il ne tarde pas à s'éprendre. Pour la conclusion de l'histoire, Diderot revient à Sterne.

1. Vol. II, liv. VIII, ch. cclxiv.

2. *Œuvres*, VI, pp. 9-14 et 46.

Jusque-là, poursuivit le caporal, j'avais échappé à l'amour, et j'aurais continué de même jusqu'au bout, si le sort n'en avait pas décidé autrement. — Il n'y a pas moyen de résister à sa destinée. — Ce fut un dimanche, dans l'après-midi, comme j'ai dit à votre Honneur.

Le vieillard et sa femme étaient sortis. —

Tout était calme et silencieux comme à minuit dans la maison —

Il n'y avait pas un canard, pas un caneton dans la cour —

— Quand la jolie bégueine vint me voir.

Ma blessure était en bonne voie de guérison, — l'inflammation avait disparu depuis quelque temps ; mais il lui avait succédé une démangeaison tellement insupportable au-dessus et au-dessous du genou, que je n'en avais pas fermé l'œil de toute la nuit. —

Laissez-moi voir, dit-elle, en s'agenouillant par terre parallèlement à mon genou, et mettant sa main sur la partie inférieure. — Cela ne demande qu'à être un peu gratté, dit la bégueine. Y ramenant donc les draps, elle se mit à me gratter le dessous du genou avec l'index de sa main droite, qu'elle promenait le long de la flanelle qui retenait l'appareil.

Au bout de cinq ou six minutes, je sentis légèrement le bout de son second doigt, — qui bientôt se posa à côté de l'autre,

Une autre fois, c'était le matin, Denise était venue panser Jacques. Tout dormait encore dans le château, Denise s'approcha en tremblant. Arrivée à la porte de Jacques, elle s'arrêta, incertaine si elle entrerait ou non. Elle entra en tremblant ; elle demeura assez longtemps à côté du lit de Jacques sans oser ouvrir les rideaux. Elle les entr'ouvrit doucement ; elle dit bonjour à Jacques en tremblant ; elle s'informa de sa nuit et de sa santé en tremblant ; Jacques lui dit qu'il n'avait pas fermé l'œil, qu'il avait souffert, et qu'il souffrait encore d'une démangeaison cruelle à son genou. Denise s'offrit à le soulager ; elle prit une petite pièce de flanelle ; Jacques mit sa jambe hors du lit, et Denise se mit à frotter avec sa flanelle au-dessous de la blessure, d'abord avec un doigt, puis avec deux, avec trois, avec quatre, avec toute la main. Jacques la regardait faire, et s'enivrait d'amour. Puis Denise se mit à frotter avec sa flanelle sur la blessure même, dont la cicatrice était encore rouge, d'abord avec un doigt, ensuite avec deux, avec trois, avec quatre, avec toute la main. Mais ce n'était pas assez d'avoir éteint la démangeaison au-dessous du genou, sur le genou, il fallait encore l'éteindre au-dessus, où elle ne se faisait sentir que plus vivement. Denise posa sa flanelle au-dessus du genou, et se mit à frotter là assez fermement. d'a-

et elle continua à gratter de la sorte assez longtemps; alors il me vint à l'idée que je tomberais amoureux; — je rougissais en voyant quelle main blanche elle avait. — Jamais, sauf votre respect, je ne verrai de ma vie une main si blanche. —

A cet endroit-là, dit mon oncle Toby. —

Bien qu'il y eût là de quoi désespérer le caporal, — il ne put s'empêcher de sourire.

La jeune béguine, continua le caporal, voyant que cela me rendait grand service, après m'avoir gratté quelque temps avec deux doigts, — se mit à me gratter avec trois, — jusqu'à ce que peu à peu elle abaissa le quatrième, puis elle finit par me gratter avec toute la main. Sauf votre respect, je ne veux plus dire un seul mot sur les mains; — mais celle-là était plus douce que du satin....

La jolie béguine, dit le caporal, continua de me gratter avec toute sa main au-dessous du genou, — jusqu'à ce que la crainte me vint que son zèle ne la fatiguât. — « J'en ferais mille fois plus, dit-elle, pour l'amour de Jésus-Christ. » — En disant cela, elle passa sa main par dessous la flanelle jusqu'au-dessus du genou, dont je m'étais plaint également, et la gratta aussi.

Je m'aperçus alors que je commençais à être amoureux. —

Comme elle continuait à gratter — gratter — gratter, — je sentis,

bord avec un doigt, avec deux, avec trois, avec quatre, avec toute la main. La passion de Jacques, qui n'avait cessé de la regarder, s'accrut à un tel point, que, n'y pouvant plus résister, il se précipita sur la main de Denise... et la baisa....

Mais ce qui ne laisse aucun doute sur le plagiat, c'est ce qui suit. Le plagiaire ajoute : « Si vous n'êtes pas satisfait de ce que je vous révèle des amours de Jacques, lecteur, faites mieux, j'y consens. De quelque manière que vous vous y preniez, je suis sûr que vous finirez comme moi¹.... »

1. *Œuvres*, VI, pp. 284-285.

sauf votre respect, l'amour qui, de dessous sa main, gagnait toutes les parties de mon corps.

Plus elle grattait, plus ses frottements étaient prolongés, et plus le feu s'allumait dans mes veines, — si bien qu'à la fin, deux ou trois grattements plus longs que le reste portèrent ma passion au plus haut point. — Je saisis sa main.

Et alors tu la pressais sur tes lèvres, Trim, dit mon oncle Toby, et tu lui fis une déclaration. —

Si l'intrigue du caporal se termina précisément de la manière indiquée par mon oncle Toby, peu importe; c'est assez qu'elle contint en elle l'essence de tous les romans d'amour qui aient jamais été écrits depuis le commencement du monde¹.

Il est juste de constater que Diderot reconnaissait franchement avoir emprunté ces passages à Sterne. « Voici, dit-il, à propos du dénouement des amours de Jacques, le second paragraphe, copié de la vie de *Tristram Shandy*, à moins que l'entretien de Jacques le Fataliste et de son maître ne soit antérieur à cet ouvrage, et que le ministre Sterne ne soit le plagiaire, ce que je ne crois pas² ». Puisque *Jacques le Fataliste* fut écrit cinq ans environ après la mort de Sterne, il y a apparence que Diderot avait raison. Hâtons-nous de dire, cependant, que les amours de Jacques n'occupent dans l'ouvrage qu'une place médiocre. Elles ne forment qu'une très faible partie du roman et pourraient être supprimées sans beaucoup nuire à sa valeur. Ce qui donne à cet emprunt plus d'importance qu'il n'en a, c'est d'être disséminé d'un bout à l'autre du livre, afin que cette his-

1. Vol. II, liv. VIII, ch. CCLXVI.

2. *Œuvres*, VI, p. 284.

toire des amours de Jacques pique la curiosité du lecteur et la tient éveillée jusqu'à la fin. Le procédé atteint son but, mais il a l'inconvénient pour Diderot de nous rappeler à tout moment qu'il est plus redevable qu'il ne faudrait à son contemporain d'Angleterre.

Outre l'histoire des amours de Jacques, le roman a fait à Sterne d'autres petits emprunts. Le fatalisme de Jacques n'est pas une conception de Diderot; ses idées et ses expressions rappellent la conversation de Trim. Même la phrase favorite de Jacques ressemble d'une manière surprenante au refrain du caporal : « Ne serait-ce donc pas que les combats, sauf votre respect, sont ainsi que les mariages écrits d'avance dans le ciel? » On rencontre dans le livre un des passages les plus cités du *Voyage Sentimental*. Yorick, répondant au comte de Bissy qui lui a demandé s'il trouvait dans les Français « toute l'urbanité dont le monde leur fait honneur », les compare à des « schellings du roi Guillaume, qui, à force de tinter ensemble et de se frotter l'un contre l'autre depuis soixante ans dans la poche du tiers et du quart, sont devenus si semblables que vous pouvez à peine les distinguer l'un de l'autre¹. » Voici la version de Diderot : « Jacques de son côté n'était pas muet avec le secrétaire Richard qui le trouvait un franc original, ce qui arriverait plus souvent parmi les hommes, si l'éducation d'abord, ensuite le grand usage du monde, *ne les usaient comme ces pièces d'argent, qui, à force de circuler, perdent leur empreinte*². »

D'autres endroits encore font souvenir de *Tristram Shandy*, qui cependant ont pu venir d'ailleurs. Le dialogue entre le paysan et sa femme qui discutent à voix haute dans leur lit sur la condition de leur hôte blessé et sur bien d'autres choses encore, rappelle les « lits de justice³ », dans *Tristram Shandy*, ces séances solennelles de la nuit du premier dimanche du mois, dans lesquelles M. Shandy s'entretenait avec son épouse

1. Pages 152-155.

2. *Œuvres*, vol. VI, p. 192.

3. Vol. II, liv. VI, ch. CLXXVIII-CLXXIX.

de tous les points qui étaient difficiles à régler, et dont la solution demandait une « grande sobriété et une grande chaleur aussi. » M. Baldwin¹ insinue l'idée que Diderot a voulu peut-être, à propos du chien de l'hôtesse du Grand Cerf² et de la scène où le maître retrouve son cheval³, parodier la sentimentalité de Sterne. L'anecdote de la cruche brisée est aussi dans le genre de plusieurs passages du *Voyage Sentimental*. Ce qui est plus important que ces réminiscences incertaines, c'est la parenté des personnages de *Jacques le Fataliste* et de *Tristram Shandy*.

Jacques et son maître sont, en effet, des parents très proches de l'oncle Toby et du caporal Trim. L'histoire de Jacques en particulier, est presque identique à celle du caporal Trim. Tous les deux attribuent à un coup de feu leurs bonnes et leurs mauvaises aventures, qui ont abouti à les introduire, Trim, au service du plus doux et du plus aimable des capitaines, et Jacques, à celui d'un maître qui le traite en camarade et lui pardonne ses impertinences. Trim répète d'un ton résigné, qu'il est impossible de résister à sa destinée, et Jacques ne manque jamais de s'écrier, à la fin de ses réflexions, que tout est écrit là-haut. Trim chérit une petite bourse de cuir contenant dix-huit florins, que son frère lui envoya lors de son départ pour Lisbonne, où il devait languir sans espoir dans les prisons de l'Inquisition. Jacques conserve pieusement une bourse de cinq louis, que son frère Jean lui offrit avec sa bénédiction, en partant pareillement pour Lisbonne, où il ne tarda pas, lui aussi, à se brouiller avec l'Église. Les maîtres et les serviteurs ont eu tous, également, des amours intéressantes ; celles des deux domestiques se ressemblent singulièrement, comme on l'a vu. Mais il ne faut pas pousser plus loin la comparaison. Les personnages de Sterne sont des êtres réels et vivants, portant l'empreinte incontestable de la personnalité ; tandis que Jacques et son maître ne sont

1. Charles Sears Baldwin. — *The Literary Influence of Sterne in France. Modern Language Association's Publications*, XVIII, 2. M. Baldwin a bien voulu nous prêter le manuscrit de son étude. Nous tenons à l'en remercier ici.

2. *Œuvres*, vol. VI, pp. 108-109.

3. *Ibid.*, p. 266.

que deux marionnettes. On ne les écoute avec plaisir que parce que c'est Diderot qui parle par leur bouche.

Diderot essaya de s'approprier aussi ce procédé de Sterne qui consistait à « écrire la première phrase et à s'en rapporter au Tout-Puissant pour la seconde » ; à accumuler dans un chapitre les éléments les plus disparates, — plaisanteries, philosophie, satire, sentiment — et à dérouler tout cela au gré de sa fantaisie. Mais le philosophe français ne sait pas être naturellement, ni plaisamment désordonné. Bien qu'il use largement des moyens que Sterne emploie pour exciter notre sourire et notre rire, son roman, loin de nous divertir, nous ennuie, excepté dans les contes que Diderot sait toujours rendre intéressants. *Jacques le Fataliste* comprend une série de récits coupés de digressions sur mille sujets. Jacques, son maître et l'écrivain s'interrompent si souvent et si mal à propos que le lecteur ne sait jamais bien lequel des trois a la parole, ni de quoi il s'agit. Il sait que le voyage des deux aventuriers devra finir un jour, et il espère que l'histoire des amours de Jacques aura également une fin. Mais quand ? « D'honneur, répond Diderot, je n'en sais rien. »

L'auteur aime à nous dérouter, à nous donner le change. Commence-t-il une histoire, il nous dispose à attendre un certain dénouement, puis nous donne un dénouement tout autre, et nous rit au nez. Il fait sans cesse des réflexions sur son style, et ne se lasse pas de nous avertir qu'il nous tient sous son pouvoir. « Il ne tiendrait qu'à moi dit-il, de vous faire attendre un an, deux ans, trois ans, le récit des amours de Jacques, de laisser ce conte inachevé, » — et de faire mille choses qu'il ne fait pas. Quand bon lui semble, il reprend son histoire ; quand il s'assoupit, il s'arrête, fût-ce au milieu d'une phrase. « Cela vous fâche, lecteur ? Eh bien, reprenez le récit où je l'ai laissé et continuez-le à votre fantaisie. » Souvent il se contredit, mais c'est toujours le lecteur qui se trompe. Pense-t-on que Mme de la Pommeraye se soit justifiée de sa vengeance ? Point du tout, Diderot la peint comme une personne détestable. « Mais vous croyez, lecteur, que l'apologie de la Pommeraye serait difficile

à faire? » Au contraire, Diderot se charge de sa défense, et c'est le lecteur qui a tort. « Avez-vous assez du maître; voulez-vous que nous allions au valet? » La vérité est que nous avons assez du maître, du valet et de Diderot. Toutes ces fantaisies de style sont artificielles et forcées. L'auteur compose péniblement, on sent qu'il s'évertue pour nous amuser. « Il court après l'humour, dit Ducros, ce qui n'est pas un bon moyen de l'atteindre¹. » L'humoriste anglais est un causeur abondant et spirituel, qui nous fatigue parfois par son babil prolongé, mais qui a une telle aisance dans le langage, qu'il semble rarement artificiel. Diderot, au contraire, joue avec lourdeur son rôle plaisant. Les interruptions et les digressions sortent du même moule, de sorte qu'après en avoir lu sept ou huit, on les connaît toutes. « Je suis un automate, dit Diderot, qui m'interromps au plaisir du lecteur. » Disons plutôt à l'ennui du lecteur, du moins dans un bon tiers de *Jacques le Fataliste*.

Diderot n'a point l'*humour* de Sterne, l'*humour* qu'on a bien défini, « quelque chose comme le rire mouillé d'une petite larme. » Sterne semble avoir gardé pour lui seul le secret de cette heureuse combinaison. Diderot était sentimental, certes, mais sa sensibilité était trop sincère et trop profonde pour ressembler beaucoup à celle d'Yorick. Il méprisait même les dissipateurs de cette richesse « qui en ont tant prodigué, lorsqu'il fallait en être économe, qu'ils n'en trouvent plus quand il faudrait en être prodigue ». Jamais il n'arrivera à Diderot de s'attrister devant un oiseau en cage, mais quand une digne occasion se présente, il pleure à sanglots. La lecture de *Clarisse* lui a arraché des larmes. « Quand je suis aux derniers instants de cette innocente, dit-il, tout s'obscurcit autour de moi, mon âme se remplit de ténèbres, et il me semble que la nature se voile d'un crêpe épais². » L'âge ne diminua pas sa sensibilité. « Tout me touche, tout m'affecte, écrivit-il à quelques-uns de ses amis, je serai le plus insigne pleurnicheur vieillard que vous ayez

1. Louis Ducros. *Diderot, l'homme et l'écrivain*, Paris, 1894, in-16. Voir son étude sur l'influence de Sterne sur Diderot, pp. 220-224.

2. *Eloge de Richardson*.

jamais connu¹. » Les émotions de cette force qui émeuvent l'âme tout entière diffèrent beaucoup des attendrissements de Sterne, qui voilent à peine le sourire toujours errant sur ses lèvres. Lorsque Trim se ressouvient de son frère Tom, dans la chambre de la question à Lisbonne, il « essuie ses yeux ». Mais quand Jacques se représente les malheurs de son frère Jean, il « sanglote et pleure de plus belle ». La différence entre les deux écrivains ressort de ces deux citations.

Quant au second élément de la combinaison, Diderot ne savait pas non plus être plaisant. Dans toutes ses œuvres, il n'y a peut-être pas un seul rire de pur amusement, un seul sourire ingénu et innocent. Dans le *Neveu de Rameau*, son meilleur livre, les mouvements désordonnés, les fantaisies, les saillies du musicien vagabond sont risibles, mais ne font naître aucune sympathie. Dans *Jacques le Fataliste*, le lecteur s'attend à être amusé. Il ne l'est pas. Ce qu'il trouve, c'est une satire mordante, comme dans l'ouvrage précédent; ce sont des attaques violentes et spirituelles contre le clergé; ce sont des observations philosophiques, morales et littéraires, qui sont très profondes et très intéressantes; mais les tentatives que fait Diderot pour faire rire, par exemple, dans les querelles de Jacques et de son maître, ne sont rien moins que plaisantes. Souvent, il exprime ce qu'il faudrait taire. Comme un écolier éhonté, il ne fait grâce au lecteur d'aucun détail scabreux; et puis pour comble, il l'appelle « esprit corrompu, qui entend ce qu'on ne lui dit pas ». La morale dans Sterne laisse fort à désirer, elle est encore pire chez Diderot. On peut reprocher à l'auteur anglais d'avoir jeté de la boue sur des choses qui étaient propres, et de s'être permis des licences de mauvais goût, mais on ne peut pas l'accuser d'avoir excité les passions². D'ailleurs, ses obscénités ne sont jamais poussées trop loin, et elles ont au moins le mérite d'être amusantes. Diderot, au contraire, débite franchement ses contes obscènes sans les relever par aucun trait d'humour. En parlant ainsi, nous sommes l'écho de Diderot lui-même. « Si vous êtes inno-

1. Lettre du 3 sept. 1774, *Œuvres*, XIX, p. 551.

2. Voir l'étude sur Sterne par H. D. Traill, London, 1882, in-8.

cent, dit-il, vous ne me lirez pas; si vous êtes corrompu, vous me lirez sans conséquence. » Au lieu que la gaité, sans parler du sentiment délicieux, rachètent les longueurs de *Tristram Shandy*, l'imitation qu'en a faite Diderot dans *Jacques le Fataliste* contient des ordures et des vulgarités bien faites pour choquer.

En dernier lieu, Diderot essaya de montrer, à l'exemple de Sterne, ses deux voyageurs avec leurs gestes et leurs « tics ». *Tristram Shandy* est, par excellence, le « roman du geste ». Jamais auteur n'a peut-être indiqué les attitudes particulières de ses personnages avec autant de succès que Sterne. Nous connaissons la pose orgueilleuse de M. Shandy, le Père, quand il expose ses théories favorites à Yorick ou au docteur Slop. Nous voyons l'oncle Toby qui « compte sur ses doigts (en commençant par le pouce) toutes les perfections de Mistress Wadman, une par une »; — et le caporal Trim, qui prononce devant les domestiques éplorés, son oraison mémorable sur la mort de Bobby. — « Ne sommes-nous pas ici maintenant, dit-il, (en frappant perpendiculairement le plancher du bout de sa canne, de façon à donner une idée de santé et de stabilité); et ne sommes-nous pas (laissant tomber son chapeau à terre) disparus! en un moment¹? ».

Le geste, l'attitude expriment souvent l'émotion avec plus de justesse qu'une longue description. Que l'on se rappelle le dénouement des amours de l'oncle Toby, au moment où il apprend de Trim la véritable cause de la sollicitude que la veuve Wadman témoigne pour sa santé. Sterne peint en une seule phrase la stupéfaction du capitaine Shandy.

« Mon oncle Toby poussa un long sifflement, mais si bas qu'on pouvait à peine l'entendre à travers la table. »

« Le caporal s'était trop avancé pour reculer; en trois mots il raconta le reste. »

« Mon oncle Toby posa sa pipe aussi doucement sur le garde-feu que s'il eût été tissu des effiloques d'une toile d'araignée. »

¹ Vol. II, liv. V, ch. cxxv.

« Allons chez mon frère Shandy », dit-il¹.

Il n'est pas besoin de commentaire pour expliquer que le capitaine était grandement surpris. Avec Sterne, le geste vient toujours à propos et est toujours significatif, car cet auteur sait au juste par quelle attitude est représenté le sentiment qu'il veut dépeindre.

Diderot ne fait pas un usage aussi heureux de ce procédé. Les « tics » de Jacques et de son maître n'ont pas une signification bien précise, parfois ils n'ont pas de raison d'être. Jacques consulte sa gourde et répète son refrain que tout est écrit là-haut sans rime, ni raison. « Le maître (c'est Diderot qui parle) passe sa vie à prendre du tabac, à regarder l'heure qu'il est, et à questionner Jacques, et cela dans toutes les combinaisons. » Ces « tics » sont purement automatiques et n'ajoutent rien à notre connaissance du caractère, ni au portrait des personnages. Cela n'est pas surprenant, car ces deux voyageurs n'ont pas d'individualité. Le maître est toujours artificiel, mais Jacques est souvent le porte-parole de Diderot. Alors il devient intéressant, car les idées et l'éloquence de Diderot sont toujours intéressantes. Seulement, il n'y a pas de caractères dans le livre. Cela est d'autant plus étonnant que d'autres personnages traités par Diderot sont vrais et naturels à un haut degré. Rameau, par exemple, est une figure familière à tout le monde. Non seulement nous écoutons ses arguments, mélange bizarre de vrai et de faux, mais nous voyons aussi la pantomime dont il accompagne ses paroles. Rameau ne pourrait pas marcher dans la rue sans être reconnu. Mais dans le *Neveu de Rameau* Diderot avait à faire à un personnage réel, tandis qu'il met en scène dans *Jacques le Fataliste* des figures de son invention. Or, Diderot est un conteur et un caricaturiste excellent et un peintre de portraits sans pareil, mais il n'a pas le talent de créer des caractères. « Racontez-moi les faits, dit-il quelque part, rendez-moi fidèlement les propos et je saurai bientôt à quel homme j'ai affaire. Un mot, un geste, m'en ont quelquefois plus appris que

1. Vol. II, liv. IX, ch. cccx.

le bavardage de toute une ville¹. » Cela est vrai et bien dit, mais ne s'applique ni à Jacques, ni à son maître. On a beau nous rendre leurs propos et nous montrer leurs gestes, ils n'en sont pas moins froids et sans vie.

Par là s'explique l'insipidité d'une grande partie de *Jacques le Fataliste*. La lecture de *Tristram Shandy* serait insupportable sans les caractères aimables qu'on rencontre dans ses pages, caractères vivants qui excitent l'intérêt du lecteur et gagnent sa sympathie. Au lieu que Diderot prétend nous intéresser avec deux voyageurs sans nom, dont les aventures ne touchent guère, et cela dans un roman, qui a besoin d'une personnalité forte et attrayante, pour lui communiquer la vie et l'intérêt.

La dette de Diderot envers Sterne est grande assurément ; il ne faut pas, cependant, en exagérer l'importance. On peut regarder un bon tiers de *Jacques le Fataliste* comme l'imitation de *Tristram Shandy*. Ce tiers qui comprend les amours de Jacques, les aventures des deux voyageurs et les observations de l'auteur sur ses personnages et sur sa manière d'écrire, n'est pas la meilleure partie de l'ouvrage. On pourrait avancer, sans crainte de se tromper, que cette imitation aurait eu le sort de tant de pastiches oubliés de Sterne, sans les inimitables contes qui y sont intercalés. Dans la rédaction de ces contes — on n'oublie pas qu'il y a là l'*Histoire de Madame de la Pommeraye et du Marquis des Arcis* — Diderot ne doit rien à Sterne. Ils sont d'un mérite inégal, quelques-uns sont d'un très mauvais goût, mais tous sont vraiment originaux. Il n'y a que l'allure brisée du style qui puisse rappeler *Tristram Shandy*. Nous n'avons pas à examiner cette partie du roman, bien qu'elle soit la plus considérable et la plus précieuse. Il suffit de dire que ces contes, joints aux pensées philosophiques et littéraires répandues partout, font la valeur de *Jacques le Fataliste* et ont fondé sa réputation.

La question qui se pose naturellement est celle-ci : pourquoi Diderot imita-t-il *Tristram Shandy*? Est-ce parce qu'il admirait la manière d'écrire de Sterne et qu'il considérait cet écrivain

1. *Œuvres* VI, p. 259.

comme un excellent modèle pour le romancier? Cette supposition est insoutenable. *Tristram Shandy* est trop désordonné et trop décousu. Si cet ouvrage finit par lasser le lecteur, malgré toute l'originalité de l'auteur, quel succès pourrait-on attendre d'une imitation, nécessairement inférieure? Diderot a-t-il voulu faire une parodie? Rien n'indique dans son roman qu'il ait eu cette intention. La seule fois qu'il fait allusion à Sterne (comme on l'a vu) est pour marquer son estime. Assézat suppose que Diderot a peut-être voulu montrer « qu'avec les procédés de Sterne on pouvait avoir l'haleïne plus longue, et qu'il n'était pas interdit malgré les digressions, de finir ce que l'on commençait ». Cette hypothèse ne semble pas convenir à *Jacques le Fataliste*, qui n'est pas un roman plus complet que *Tristram Shandy*. A la vérité, tous les contes sont terminés; Jacques vient à bout de ses amours; et l'auteur semble être satisfait des observations de toute espèce qu'il a faites. Mais d'un autre côté, il n'y a pas de raison pour que le voyage s'arrête à ce moment plutôt qu'à un autre, et rien ne l'empêche de durer indéfiniment. Il est, selon nous, plus vraisemblable que Diderot prit pour modèle *Tristram Shandy*, parce que dans un ouvrage de ce genre, qui n'est soumis à d'autre règle qu'à la fantaisie de l'auteur, il pouvait réunir une quantité de contes et de réflexions, qu'il roulait dans sa tête. Car il excelle dans la narration et son livre renferme bien plus de récits accessoires que celui de Sterne. De plus, Diderot s'accommoda aisément du style incohérent de Sterne, lui qui avait l'habitude, en causant, de sortir souvent du sujet. « Un gentil garçon, dit de lui le président de Brosse, bien doux, bien aimable, grand philosophe, fort raisonneur, mais faiseur de digressions perpétuelles. Il m'en fit bien vingt-cinq hier, depuis neuf heures qu'il resta dans ma chambre, jusqu'à une heure¹. » Aussi, Diderot fut-il un maître dans l'art du dialogue, et mit-il la plupart de ses contes sous cette forme. On voit donc bien qu'il fut moins attiré par le mérite intrinsèque de *Tristram Shandy* que par

1. Cité par Scherer, *Diderot*, Paris, 1880, in-16.

une méthode de composition qui lui offrait un cadre très large et très commode.

Cette imitation du capricieux Tristram résume-t-elle tout ce que Diderot a tiré de Sterne? Y a-t-il des traces des idées et des procédés du style shandéen dans les autres écrits du romancier et philosophe français? Outre *Jacques le Fataliste*, les seuls écrits de Diderot qui pourraient avoir quelque rapport avec l'œuvre de Sterne, sont les contes et les dialogues composés vers 1770, et le *Neveu de Rameau* dont la rédaction dernière suivit certainement cette date. Dans ce dernier ouvrage, les plaisanteries pleines de sel de cet original, le neveu du grand compositeur Rameau, font penser à l'humour d'Yorick.

Les plaisanteries du neveu de Rameau sont aussi différentes de celles de Sterne que le musicien misérable qui ne songe qu'à satisfaire sa faim, est différent du ministre anglican, dont le rire, quoiqu'il soit parfois railleur, n'est jamais amer. Les mots de Sterne sont lancés, sans malignité, contre les faiblesses et les défauts de l'humanité. Dans la personne du papiste docteur Slop, il flétrit l'ignorance traditionnelle des médecins et l'intolérance théologique des catholiques; il s'approche de Phutatorius et de son cénacle de savants et de philosophes, il a l'air d'écouter avec un grand sérieux leurs lourds propos érudits, et brusquement il les quitte avec un éclat de rire; observateur profond et spirituel, il décoche un trait satirique contre notre amour de la flatterie, contre notre orgueil inné, et contre notre tendance à rapporter à un mobile charitable ce que nous faisons, le plus souvent, pour notre intérêt ou notre plaisir. Que l'on se rappelle, par exemple, l'anecdote de l'âne que Tristram rencontra à la porte d'une auberge à Lyon. Tristram lui présenta un macaron. « Maintenant que je le raconte, dit-il, mon cœur me reproche de l'avoir fait plutôt par plaisanterie, dans l'idée de voir *comment* un âne mangerait un macaron, que par un sentiment de bienveillance¹. » Sterne jugea avec discernement la société parisienne qu'il fréquentait. Mme de V., un bel

1. Vol. II, liv. VII, ch. CCXXXIII.

esprit de Paris, brûlait de le voir et de l'entendre parler. « Je n'avais pas pris un siège, dit-il, que je vis que c'était le dernier de ses soucis que j'eusse ou non de l'esprit. On me recevait pour me convaincre qu'on en avait. » — « Trois semaines, ajoutait-il, je fus de l'opinion de tous ceux que je rencontraï. — Pardi ! Ce monsieur Yorick a autant d'esprit que nous autres. — Il raisonne bien, dit un second. — C'est un bon enfant, dit un troisième. — Et à ce prix j'aurais pu boire et manger et passer joyeusement tous les jours de ma vie à Paris¹. »

Cette raillerie est sans amertume. Nous sourions, nous admettons la vérité de l'observation, et alors même que nous sommes touchés par le trait, nous n'en sommes pas blessés — car un homme d'esprit sait amuser sans offenser.

Les railleries de Rameau sont loin d'être aussi innocentes : « Vous savez, dit-il, que je suis un ignorant, un sot, un fou, un impertinent, un paresseux, ce que nos Bourguignons appellent un fieffé truand, un escroc, un gourmand.... » En effet, il n'est pas de bassesse qu'il se refuse à commettre, pourvu qu'il y ait quelque chose d'original ou de « sublime » dans la méchanceté. Il approuve que l'on séduise une jeune fille, si on le fait avec art, et si l'affaire est rémunératrice ; il s'avilira autant et aussi souvent qu'on voudra, devant une personne de mérite, mais jamais devant un sot — car un sot ou un plat scélérat lui sont insupportables. Il est fâché d'être médiocre et il n'entend jamais louer un homme de génie, ni un grand homme « que son éloge ne le fasse enrager secrètement ». Il représente tout ce qu'il y a de vil et de répugnant, et, cependant, il a une justesse singulière d'idées et une sorte de grandeur naturelle, qui lui permet d'approuver seulement ce qui porte le cachet du génie, tant dans le mal que dans le bien. La longue épreuve qu'il a faite des coups de la fortune a allumé dans son âme une telle haine contre les gens plus vertueux et plus heureux que lui, qu'il se fait un malin plaisir de relever un faux pas de la part d'un supérieur, et de rire de ses défauts. En l'entendant, on est à la fois

1. *Voyage Sentimental*, p. 166.

amusé par son esprit et choqué par ses sentiments dépravés. « Je ne savais, dit Diderot, si je m'abandonnerais à l'excès de rire, ou au transport de l'indignation. Je souffrais; vingt fois un éclat de rire empêcha ma colère d'éclater; vingt fois la colère qui s'élevait au fond de mon cœur se termina par un éclat de rire. J'étais confondu de tant de sagacité et de tant de bassesse, d'idées si justes et alternativement si fausses, d'une perversité si générale de sentiments, d'une turpitude si complète, et d'une franchise si peu commune. » Toujours est-il que les plaisanteries de Rameau amusent et froissent le lecteur en même temps. Elles intéressent, elles surprennent, mais elles inspirent de l'aversion pour le vaurien qui les prononce.

L'expansif ministre et Rameau, le fainéant et le parasite, n'ont évidemment rien de commun entre eux; car l'esprit malin de Rameau n'a aucun point de ressemblance avec l'innocente raillerie d'Yorick. Aussi touche-t-il d'autres objets que Sterne. Celui-ci ne se moque jamais que de ce qui est mal, tandis que Rameau fait souvent l'éloge de l'homme qui agit mal. Mais en dépit de ces différences, la source des plaisanteries est la même dans les deux cas. Diderot et Sterne les ont puisées tous les deux dans leur grande connaissance du cœur humain. La franchise d'Yorick, qui se confesse au premier venu, n'est pas plus piquante que celle de ce gueux de Rameau, qui révèle toute la bassesse de son caractère, qui dévoile sans honte son « âme de boue », et qui a le courage de s'appeler par son propre nom. C'est le caractère individuel des saillies, c'est le retour naïf sur soi-même, qui fait le comique des deux œuvres. Diderot a autant de perspicacité que Sterne pour discerner les faiblesses des hommes, autant d'adresse pour décocher des traits de satire, qui vont toujours à leur but, autant de répliques promptes et spirituelles.

Constater toutes ces ressemblances n'est pas malaisé; mais affirmer que Diderot doit quelque chose à son devancier, dans cet ouvrage, est un peu téméraire. En décrivant les actes et les idées excentriques de Rameau, Diderot s'est conformé à l'histoire. Cazotte, qui l'avait connu dans sa jeunesse, et qui avait

même publié un poème satirique, dans lequel il raillait ses défauts, a dit de lui : « Ce personnage, l'homme le plus extraordinaire que j'aie connu, était né avec un talent naturel de plus d'un genre que le défaut d'assiette de son esprit ne lui permit jamais de cultiver. Je ne puis comparer son genre de plaisanterie qu'à celui que déploie le Dr Sterne dans son *Voyage Sentimental*. Les saillies de Rameau étaient des saillies d'instinct, d'un genre si piquant, qu'il est nécessaire de les peindre, pour pouvoir essayer de les rendre. Ce n'étaient point des bons mots, c'étaient des traits qui semblaient partir de la plus profonde connaissance du cœur humain¹. » Ce témoignage semble bien prouver que Diderot a exprimé fidèlement le caractère et la conversation de Jean-François Rameau. C'est d'autant plus probable, que Diderot était le premier des écrivains de son temps pour le talent de décrire ce qu'il avait vu. Comme il y a, d'autre part, des ressemblances fondamentales entre l'humour d'Yorick et celui de Rameau, il est fort possible que les railleries de Sterne aient servi de modèle à celles de Diderot. La franchise de Rameau, le caractère mordant de ses réparties, sa manière de noter les ridicules des personnes, enfin ses qualités d'observation, font penser à l'auteur anglais. Si l'on ajoute que les œuvres de Sterne étaient familières à Diderot, quoi d'étonnant si ce dernier s'en est souvenu en écrivant sa satire ?

L'indication des gestes et des attitudes, dont Diderot se sert pour exprimer les sentiments des personnages de ses contes, est aussi digne d'attention. Nous avons déjà noté ces mouvements mécaniques chez Jacques et son maître ; l'écrivain essayait un procédé dont Sterne fit dans *Tristram Shandy* un usage très heureux. Dans *l'Entretien d'un Père avec ses Enfants*, dans *Ceci n'est pas un Conte*, dans le *Neveu de Rameau*, et dans d'autres écrits du même genre, tous postérieurs à *Tristram Shandy*, Diderot usa de ce procédé avec un grand bonheur. Il représente la physionomie de ses personnages pendant qu'ils parlent et pendant qu'ils écoutent ; il les fait vivre devant nous, comme

7. *Œuvres*, éd., 1817, vol. III, pp. 519-521.

feraient des acteurs sur la scène. Et, tout en décrivant leurs gestes, il dépeint leurs sentiments, de telle sorte qu'un critique estimé a dit de Diderot qu'aucun romancier avant lui n'a su si bien « montrer le dedans par le dehors¹ ».

L'on ne peut oublier Gardeil, qui reste impitoyable aux prières de Mlle de la Chaux, la maîtresse et l'amie qu'il a lâchement abandonnée. « Froidement assis dans son fauteuil, le coude appuyé sur sa main », Gardeil regardait sans émotion la pauvre femme qui s'était évanouie en entendant les paroles brutales de son amant. Puis, « en souriant et en haussant les épaules, les femmes ont la vie dure, dit-il² ». Une seule phrase dépeint la douleur de Félix à la mort d'Olivier. « Il était assis sur un banc, son sabre sur ses genoux, les coudes appuyés sur une table, et ses deux poings sur ses deux yeux³. » Nous voyons dans tous ses détails poignants la scène dramatique, où Mme de la Carlière confond son mari par la preuve de son infidélité; nous voyons surtout ce misérable Desroches : « tremblant, immobile, la tête appuyée contre une glace, le dos tourné à la compagnie, qu'il n'ose regarder, attendant impuissant, que l'un de ses amis en ait pitié, le prenne par la main et l'entraîne hors du salon⁴. » Mais c'est particulièrement Rameau que Diderot fait connaître dans ses attitudes fantasques et ses effroyables contorsions. On suit ce singulier personnage dans une vingtaine de poses distinctes, qui expriment autant de sentiments divers. Tantôt « il se frappe le front avec un de ses poings, se mord la lèvre, et roule au plafond ses yeux égarés ». C'est qu'il pense à la maison hospitalière d'où on l'a chassé. « Tirez, lui a-t-on dit, cela veut avoir du sens et de la raison, je crois! tirez! et vous vous en êtes allé, se dit Rameau, en vous mordant les doigts. C'est votre langue maudite qu'il fallait mordre auparavant. » Une autre fois, il s'est placé dans une chaise, « la tête fixe, le chapeau jusque sur les paupières, les yeux demi-clos, les bras

1. Le Breton. *Le Roman au XVIII^e Siècle*, Paris, 1894, in-18.

2. *Ceci n'est pas un Conte*.

3. *Deux Amis de Bourbonne*.

4. *Sur l'Inconséquence du jugement public de nos actions particulières*.

pendants, remuant sa mâchoire comme un automate, et disant :
« Oui, vous avez raison, mademoiselle, il faut mettre de la finesse là. »

Il a une expression différente pour chaque émotion et pour chaque sentiment.

« J'ai des petits tons, dit-il, que j'accompagne d'un sourire, une variété infinie de mines approbatives; là, le nez, la bouche, le front, les yeux entrent en jeu; j'ai une souplesse de reins, une manière de contourner l'épine du dos, de hausser ou de baisser les épaules, d'étendre les doigts, d'incliner la tête, de fermer les yeux, et d'être stupéfait comme si j'avais entendu descendre du ciel une voix angélique et divine; c'est là ce qui flatte. Je ne sais si vous saisissez bien toute l'énergie de cette dernière attitude-là; je ne l'ai point inventée, mais personne ne m'a surpassé dans l'exécution. » Tous les gestes viennent très à propos et contribuent à nous renseigner sur le caractère.

Si l'on veut mesurer l'influence de Sterne sur Diderot, il faut encore noter que Gardeil, Rameau et les autres personnages des contes étaient des gens de son temps, qui furent connus d'un grand nombre de contemporains, et que les portraits qu'il en a faits sont généralement fidèles. La physionomie de Rameau, d'après Cazotte, était « vraiment burlesque ». Mercier parle d'un « geste expressif » et d'« un mouvement de mâchoire très pittoresque », avec lesquels il accompagnait l'exposition de sa théorie que la « mastication est le vrai résultat des choses les plus rares de ce monde¹ ». Naigeon affirme l'exactitude du portrait physique et moral de Gardeil et de Mlle de la Chaux. Mais, en admettant que Diderot n'ait décrit que ce qu'il voyait, il n'en était pas moins nécessaire qu'il comprît combien l'indication des gestes et des « tics » d'une personne est un moyen très sûr de révéler ses sentiments. Or, puisque *Tristram Shandy* est une longue démonstration de l'efficacité de ce moyen pour peindre les caractères, et que Diderot connut cet ouvrage dès 1762, il est à supposer que c'est Sterne qui lui aura appris la valeur de

1. *Tableau de Paris*. Passage cité par Asséline et Le Fèvre dans leur édition du *Neveu de Rameau*.

ce procédé. La chose est d'autant plus probable, que c'est dans *Jacques le Fataliste*, imitation voulue de Sterne, que Diderot en a usé d'une façon méthodique. Ce qui semble indiquer encore que Diderot n'a connu l'efficacité de ce moyen qu'après l'apparition de *Tristram Shandy*, c'est que tous ses écrits où le geste occupe une place considérable, sont postérieurs à ce roman. A Rameau, qu'on oppose Suzanne, la Religieuse, pour se convaincre de la différence qu'il y a entre le conteur de 1770 et le romancier de 1760. Il est vrai que Suzanne est une création à peu près imaginaire; il est vrai aussi que Diderot excelle dans le conte bien plus que dans le roman : mais, malgré tout cela, il n'est pas vraisemblable qu'il eût attendu jusqu'aux quinze dernières années de sa vie, pour faire usage du geste dans ses écrits, s'il en avait compris, en 1760, toute l'importance. Donc, puisque *Tristram Shandy* était à cet égard le meilleur, ou même le seul modèle à suivre, et que Diderot connaissait à fond cet ouvrage, il semble certain qu'il lui dut ce progrès dans son art.

CHAPITRE V.

STERNE et XAVIER DE MAISTRE

Les productions françaises les plus charmantes, sur lesquelles s'est exercée visiblement l'influence de Sterne, sont : *Le Voyage Autour de ma Chambre*¹ et *l'Expédition Nocturne Autour de ma Chambre*, par Xavier de Maistre.

De tous les écrivains français qui ont imité Sterne, de Maistre est celui qui lui doit le plus — et le moins; le moins, parce que son œuvre diffère tout à fait pour le fond de celle de l'humoriste anglais; le plus, parce qu'il apprit dans son commerce avec lui, à perfectionner son propre style, et à employer les procédés de cet auteur dans une composition originale. C'est là une influence qui n'ôte rien au mérite de l'imitateur. De Maistre demeura toujours fidèle à lui-même, il ne se laissa pas dominer par son enthousiasme pour son modèle, comme c'était le cas pour Vernes et les autres disciples d'Yorick. Sa charmante fantaisie lui est tellement personnelle que malgré les analogies qu'elle a avec le *Voyage Sentimental* et *Tristram Shandy*, elle a été appelée « l'œuvre la plus géniale qui soit jamais sortie d'un cerveau

1. *Voyage Autour de ma Chambre*, par X..., A. O. A. S. D. S. M. S. (Ancien officier au service de Sa Majesté Sarde) Turin, 1794, in-8. — Pour la liste complète des éditions des œuvres de Xavier de Maistre, voir la bibliographie de A. Perrin, dans le livre de H. Maystre. — *Xavier de Maistre-Chapitre inédit d'histoire littéraire et de bibliographie*. — Genève, 1895, in-8. Nous avons suivi le texte revu et corrigé par l'auteur pour l'édition de ses œuvres complètes, Paris, Dondey-Dupré, 1825, 3 vol. in-18.

humain¹ ». Cette louange est sans doute exagérée; mais on peut avancer sans témérité que le *Voyage Autour de ma Chambre* est l'imitation la plus exquise du *Voyage Sentimental* qui ait jamais encore été faite.

Ces deux productions se ressemblent beaucoup pour la forme et pour le ton. De Maistre est, comme Sterne, un esprit sentimental qui nous intéresse par ce qu'il révèle de lui-même plutôt que par les histoires qu'il conte, et par les aventures qu'il décrit. Chez Sterne, de même, la narration ne joue qu'un rôle secondaire. Il importe peu qu'Yorick flâne dans les rues de Paris, qu'il babille avec un vieil officier à l'Opéra-Comique, ou qu'il brigue la popularité dans les salons par ses adroites flatteries; c'est Yorick, en personne, qui nous intéresse, avec son joyeux sourire, avec ses jugements plaisants sur les célébrités qu'il voit passer sous ses yeux, avec sa naïve franchise et sa sentimentalité légèrement affectée. La narration dans le voyage de Xavier est réduite à presque rien et ne sert qu'à former une transition entre les rêveries ou les réflexions. Ainsi, quand la « bête » saisit une éponge pour nettoyer le portrait de Mme de Hautcastel, « l'âme » se précipita comme une étoile tombant du ciel où elle s'était transportée. Elle trouva « l'autre » dans une extase ravissante et parvint à l'augmenter en la « partageant ». Et l'extase d'une rêverie sublime fut effacée par l'admiration très réelle d'une femme adorée. Cette transition délicate est amenée par un fait des plus insignifiants. De Maistre peut se passer de toute péripétie, sa personnalité attrayante suffit à animer toutes ses descriptions. Il étale sa conscience avec une simplicité et une naïveté qui lui gagnent, dès la première page, les sympathies du lecteur. Il est vrai qu'il n'a pas, comme Sterne, le génie qui crée des caractères pleins de vie, tels que l'oncle Toby et le caporal Trim; ses personnages sont des figures indistinctes, des figures fugitives de rêve: mais il partage avec son modèle l'art de décrire ses impressions et ses idées dans des situations brièvement esquissées, et par de

1. Voir l'excellente étude de Andrea lo Forte Randi. *Les Flâneurs en Littérature*, — *Xavier de Maistre*, *Revue Internationale*, 1888, tome XVIII.

pétits tableaux aussi délicatement nuancés que ceux du *Voyage Sentimental*.

La personnalité de Xavier de Maistre est tout autre que celle de Sterne, ce qui explique pourquoi les ouvrages de ces deux écrivains, dont le ton et la forme se ressemblent, diffèrent néanmoins les uns des autres. On ne trouve pas chez l'auteur français les plaisanteries continuelles d'Yorick, ni son rire qui éclate pendant que les larmes mouillent encore ses joues. De Maistre n'est pas non plus un homme qui se livre à ses émotions par goût, parce qu'il « n'est jamais plus convaincu qu'il a une âme que lorsqu'il s'y est empêtré ». Une mélancolie légère se mêle à toutes ses impressions, mélancolie provenant en partie de sa vie d'exil loin du pays natal; en partie du contraste qu'il trouve entre l'existence telle qu'elle est et celle qu'il a rêvée. Il s'était forgé un idéal élevé de l'homme et il éprouve l'amertume de la désillusion, quand il oppose à la société qui l'environne la société telle qu'il l'avait imaginée. Ce mécontentement se manifeste partout dans ses écrits. « Nous étions heureux par nos erreurs, s'écrie-t-il dans son *Voyage*. Et maintenant, ah! ce n'est plus cela, il nous a fallu lire, comme les autres, dans le cœur humain, et la vérité tombant au milieu de nous comme une bombe, a détruit pour toujours le palais enchanté de l'illusion ¹. » Et, pour faire écho à ces paroles, voici la morné plainte du sexagénaire : « O triste, triste condition de l'humanité, de ne pouvoir trouver un seul objet stable sur lequel placer la moindre de ses affections! ² »

Qu'on ne prête pas, cependant, à de Maistre un caractère morose. Il goûte une plaisanterie innocente, il se divertit souvent à conter une aventure drôle qui lui est arrivée. « Je pense, a-t-il dit, qu'il faut se permettre de rire ou du moins de sourire toutes les fois que l'occasion innocente s'en présente. » Mais son rire ne sonne jamais tout à fait clair et son sourire est toujours un peu triste. « Je m'étais promis, dit-il, de ne laisser voir dans ce livre que la face riante de mon âme, mais ce projet m'a

1. *Voyage Autour de ma Chambre*, ch. xxiv.

2. *Expédition Nocturne*, ch. iii.

échappé comme tant d'autres. J'espère que le lecteur sensible me pardonnera de lui avoir demandé quelques larmes. » Sterne n'a d'autre souci que d'émouvoir et de plaire, au lieu que de Maistre exprime ses convictions les plus fermes, et, s'il est moins original, il est plus simple. Le rire éclatant de pure gaieté, le trait piquant et grivois à la Rabelais, l'accès de sentiment parfois exagéré, qui jaillissent, sans discontinuer, dans la prose de Sterne, ne se rencontrent jamais chez de Maistre. Ce dernier est souvent joyeux, mais jamais bouffon : il est sentimental, mais jamais larmoyant ; une mélancolie douce tempère toutes ses impressions. Ainsi, de Maistre, voyageur sentimental comme Yorick et suivant le même chemin, fait un récit qui est, en somme, nettement original.

De Maistre tient de Sterne, d'abord, par le décousu de son style. D'une façon vraiment shandéenne, il suit au hasard les impulsions variées qui lui passent par l'esprit, se souciant peu du point où elles pourront l'amener. Si quelque souvenir flatteur surgit dans sa mémoire, il ne se fait pas scrupule de s'y abandonner sur-le-champ, quel que soit l'objet qui retient en ce moment son attention. « Il est certains chapitres, dit-il, qui m'échappent, ou plutôt il en est d'autres qui coulent de ma plume, comme malgré moi, et qui déroutent tous mes projets ». Maintes fois il interrompt son récit, le reprend de nouveau et puis se laisse encore entraîner à la suite de je ne sais quelle charmante fantaisie, qui, pareille à un feu follet, luit un instant et s'évanouit ; c'est peut-être un trait de satire amère qui naît à l'improviste d'une réminiscence ; ou l'expression sincère de sa croyance dans l'immortalité de l'âme qui se trouve, l'on ne sait comment, dans un morceau de style badin. Il n'aime pas ces gens « qui sont si fort les maîtres de leurs pas et de leurs idées, qui disent aujourd'hui je ferai trois visites, je finirai cet ouvrage que j'ai commencé ». Son âme est ouverte à tout genre d'idées, de goûts et de sentiments.

« Il n'y a pas de jouissance plus attrayante, selon moi, dit-il, que de suivre ses idées à la piste, comme le chasseur poursuit le gibier, sans affecter de tenir aucune route : aussi lorsque je

voyage dans ma chambre, je parcours rarement une ligne droite, je vais de ma table vers un tableau qui est placé dans un coin, de là je pars obliquement pour aller à la porte; mais quoi-qu'en partant mon intention soit bien de m'y rendre, si je rencontre mon fauteuil en chemin, je ne fais pas de façon, et je m'y arrange tout de suite¹. »

Sterne avait déjà éprouvé la même difficulté à suivre la route qu'il s'était tracée. « Pour peu qu'un homme ait de sang dans ses veines, dit-il, il aura cinquante occasions de dévier de la ligne droite avec telle ou telle société chemin faisant, et il ne pourra en aucune façon les éviter. Il aura des vues et perspectives à lui qui solliciteront continuellement ses yeux, et il ne saurait plus s'empêcher de s'arrêter pour les regarder qu'il ne saurait voler². »

Mais Sterne n'abandonne jamais le terrain ferme de la réalité, tandis que Xavier voyage et parfois se perd dans les champs de l'imagination.

L'incohérence de sa fantaisie résulte souvent de l'emploi des procédés de *Tristram Shandy*. Les apostrophes de De Maistre à Éliza ou à l'une des douze femmes qu'il introduit dans ses récits, rappellent les déclarations passionnées que Sterne prodigue à Mme Draper ou à sa chère Jenny. Il est certain chapitre que de Maistre « jette dans le monde avec le reste du voyage sans l'adresser à personne et sans le recommander à personne »; un autre est composé d'une seule phrase; un troisième, de deux mots noyés dans un paragraphe de tirets. Il se présente des chapitres sur des sujets divers et souvent bizarres, qui n'ont qu'un faible rapport avec le voyage, mais qui renferment un humour exquis. Tels sont le discours sur l'influence des habits de voyage et le célèbre morceau sur les couleurs de son lit. « Il ne tiendrait qu'à moi, dit-il, de faire un chapitre sur cette rose sèche que voilà »; et il se jette dans un badinage amusant sur le peu de place que tient un amant dans le cœur de sa maîtresse pendant une soirée de bal. Ce jour-là « l'amant n'est plus

1. *Voyage*, ch. iv.

2. *Tristram Shandy*, vol. I, liv. I, ch. xiv.

qu'un mari ». De Maistre aime à quitter ses personnages dans une attitude frappante, ou dans un geste inachevé. C'est Joannetti qu'il a abandonné pendant une vingtaine de pages, dans « l'attitude de l'étonnement, immobile devant lui, attendant la sublime explication » qu'il avait commencée à propos de la particularité du portrait de Mme de Hautcastel; c'est encore la « moitié de lui-même », qu'il a laissée tenant le même portrait, tout près de la muraille à quatre pas de son bureau. Cela fait penser à l'oncle Toby, secouant les cendres de sa pipe, et à Mme Shandy oubliée pendant plusieurs chapitres, son oreille gauche appliquée sur la fente de la porte du salon pour entendre un éloquent discours du père Shandy.

De Maistre se plaît aussi à s'arrêter en plein récit, pour faire remarquer au lecteur son talent de conteur, en lui désignant tel ou tel passage d'un mérite tout particulier, ou en louant son art d'amener une catastrophe. Il fait observer, par exemple, que bien qu'il ait l'air de battre la campagne son voyage continue réellement.

« Pendant que mon âme, se repliant sur elle-même, parcourait dans le chapitre précédent les détours tortueux de la métaphysique, j'étais dans mon fauteuil sur lequel je m'étais renversé de manière que ses deux pieds antérieurs étaient élevés à deux pouces de terre; et tout en me balançant à droite ou à gauche, et gagnant du terrain, j'étais insensiblement parvenu tout près de la muraille¹. »

Sterne parle non moins plaisamment de ses écarts : « Bien que mes digressions soient toutes franches comme vous voyez (dit-il) et que je m'écarte de mon sujet aussi loin et aussi souvent qu'aucun écrivain de la Grande Bretagne, — cependant je prends constamment soin d'arranger les choses de façon à ce que ma principale affaire ne chôme pas en mon absence.... En un mot, mon ouvrage est digressif et il est progressif aussi, et cela en même temps². »

Il est probable aussi que la théorie de l'âme et de la bête ren-

1. *Voyage*, ch. x.

2. *Tristram Shandy*, vol. I, liv. I, ch. xxii.

ferme au moins un souvenir du « dada » de *Tristram Shandy*. Sterne définit son « dada » ainsi que la « folle boutade qui vous entraîne sur le moment — une lubie, un papillon, un tableau, une bagatelle — ou n'importe quoi qu'un homme peut parvenir à enfourcher pour s'éloigner au petit galop loin des soucis et des sollicitudes de la vie¹ ». Dans le système de « l'âme et de la bête » de de Maistre, l'âme est analogue au dada de Sterne ; c'est elle qui, saisissant une idée agréable, qu'un objet fort vulgaire peut amener, s'oublie dans les jouissances de sa rêverie et laisse à la « bête » « les misérables soins de la vie et les ambitions qui tourmentent l'homme ». La conception de Xavier est plus poétique que celle de Sterne et contient, en outre, un idéal moral, qui est complètement étranger au joyeux ministre anglais dont le seul souci est de se divertir.

C'est donc de *Tristram Shandy* que de Maistre tient ses excentricités, mais il ne semble jamais contraint par les artifices qu'il emploie. Nous sommes bien loin de la composition pénible de *Jacques le Fataliste* et des vains efforts que fait Diderot pour être plaisant. Écoutez de Maistre parlant de la confusion de ses souvenirs. Il avait une vieille tante dont la conversation était si pleine de digressions qu'elle était obligée d'implorer le secours de la compagnie pour savoir ce qu'elle avait voulu raconter. « Or, dit Xavier, l'on a pu remarquer que le même accident m'arrive souvent dans mes narrations, et je dois convenir, en effet, que le plan et l'ordre de mon voyage sont exactement calqués sur l'ordre et le plan des conversations de ma tante, mais je ne demande main-forte à personne, parce que je me suis aperçu que mon sujet revient de lui-même et au moment où je m'y attends le moins² ».

Comme ce langage est plus naturel et plus gracieux que le refrain monotone de Diderot : « J'aurais pu faire ceci, j'aurais pu faire cela. » Le début du vi^e et du xxiv^e chapitre est aussi à remarquer :

1. *Ibid.*, vol. II, liv. VIII, ch. CCLXXV.

2. *Expédition Nocturne*, ch. XXXII.

« Ce chapitre n'est absolument que pour les métaphysiciens. Il va jeter le plus grand jour sur la nature de l'homme ; c'est le prisme avec lequel on pourra analyser et décomposer les facultés de l'homme, en séparant la puissance animale des rayons purs de l'intelligence.

« Il me serait impossible d'expliquer comment et pourquoi je me brûlai les doigts aux premiers pas que je fis en commençant mon voyage sans expliquer, dans le plus grand détail, au lecteur, mon système de l'âme et de la bête. Cette découverte métaphysique influe d'ailleurs tellement sur mes idées et sur mes actions, qu'il serait très difficile de comprendre ce livre si je n'en donnais la clef au commencement. »

« Je ne sais comment cela m'arrive ; depuis quelque temps mes chapitres finissent sur un ton sinistre. En vain je fixe, en les commençant, mes regards sur quelque objet agréable ; en vain je m'embarque par le calme, j'essuie bientôt une bourrasque qui me fait dériver. — Pour mettre fin à cette agitation, qui ne me laisse pas le maître de mes idées, et pour apaiser les battements de mon cœur, que tant d'images attendrissantes ont trop agité, je ne vois d'autre remède qu'une dissertation. — Oui, je veux mettre ce morceau de glace sur mon cœur. Et cette dissertation sera sur la peinture ; car, de dissenter sur tout autre objet il n'y a point moyen. Je ne puis descendre tout à fait du point où j'étais monté tout à l'heure ; d'ailleurs, c'est le dada de mon oncle Toby. »

C'est tout à fait se conformer à la manière de Sterne que de délimiter ses chapitres, et d'expliquer pourquoi et pour qui on les écrit.

L'influence de Sterne est ainsi sensible même dans les chapitres où de Maistre se montre le plus original. On trouve dans le livre nombre de passages, écrits dans le style digressif de Tristram, et qui semblent aussi parfaits que les tableaux du *Voyage Sentimental*. Le chapitre xi est peut-être le meilleur de tous à cet égard. Il est impossible d'être capricieux avec plus d'agrément que Xavier ne l'est dans ce morceau. Avec un art con-

sommé, il mêle les sentiments les plus divers pour composer un ensemble harmonieux.

« Il ne faut pas anticiper sur les événements : l'empressement de communiquer au lecteur mon système de l'âme et de la bête m'a fait abandonner la description de mon lit plus tôt que je ne le devais ; lorsque je l'aurai terminé, je reprendrai mon voyage à l'endroit où je l'ai interrompu dans le chapitre précédent. — Je vous prie seulement de vous ressouvenir que nous avons laissé la moitié de moi-même tenant le portrait de Mme Hautcastel, tout près de la muraille, à quatre pas de mon bureau. J'avais oublié, en parlant de mon lit, de conseiller à tout homme qui le pourra, d'avoir un lit couleur de rose et blanc : il est certain que les couleurs influent sur nous au point de nous égayer ou de nous attrister suivant leurs nuances. — Le rose et le blanc sont deux couleurs consacrées au plaisir et à la félicité. — La nature, en les donnant à la rose, lui a donné la couronne de l'empire de Flore, — et lorsque le ciel veut annoncer une belle journée au monde, il colore les nues de cette teinte charmante au lever du soleil.

« Un jour nous montions avec peine le long d'un sentier rapide ; l'aimable Rosalie était en avant ; son agilité lui donnait des ailes ; nous ne pouvions la suivre ; — tout à coup, arrivée au sommet d'un tertre, elle se tourna vers nous pour reprendre haleine, et sourit à notre lenteur. — Jamais peut-être les deux couleurs dont je fais l'éloge n'avaient ainsi triomphé. — Ses joues enflammées, ses lèvres de corail, ses dents brillantes, son cou d'albâtre, sur un fond de verdure, frappèrent tous les regards. Il fallut nous arrêter pour la contempler ; je ne dis rien de ses yeux bleus, ni du regard qu'elle jeta sur nous, parce que je sortirais de mon sujet, et que d'ailleurs je n'y pense jamais que le moins qu'il m'est possible. Il me suffit d'avoir donné le plus bel exemple imaginable de la supériorité de ces deux couleurs sur toutes les autres, et de leur influence sur le bonheur des hommes.

« Je n'irai pas plus avant aujourd'hui. Quel sujet pourrais-je traiter qui ne fût insipide ? Quelle idée n'est pas effacée par cette

idée? — Je ne sais même quand je pourrai me remettre à l'ouvrage. — Si je le continue, et que le lecteur désire en voir la fin, qu'il s'adresse à l'ange distributeur des pensées, et qu'il le prie de ne plus mêler l'image de ce tertre parmi la foule de pensées décousues qu'il me jette à tout instant.

« Sans cette précaution, c'en est fait de mon voyage¹. »

Ce chapitre est bien dans le style shandéen, mais poli, adouci, perfectionné. Les transitions de Tristram sont amusantes, brusques et souvent dues au hasard. Un souvenir en appelle un autre, une idée fait oublier celle qui retenait l'attention l'instant d'avant : Tristram est un causeur spirituel qui expose ses idées aussi longuement qu'on veut bien l'écouter. Les tableaux d'Yorick dans le *Voyage Sentimental*, sont, au contraire, composés de détails choisis avec un rare discernement; ils se suivent avec une parfaite proportion; les transitions y sont naturelles et l'on n'y rencontre guère de singularités et de bizarreries. De Maistre a réuni et fondu dans le *Voyage Autour de ma Chambre*, les caprices de Tristram avec l'art d'Yorick, en y ajoutant une sorte de lyrisme qui lui est personnel. Ses petites scènes sont parfaites jusque dans les moindres détails et n'ont jamais un seul mot de trop. Comme M. Baldwin l'a dit avec justesse : « Les chapitres miniatures de Xavier, miniatures comme ceux de Sterne, montrent avec quelle attention Xavier a étudié la forme de Sterne, et avec quelle habileté il l'a suivie ». Ses transitions sont nuancées avec une délicatesse extraordinaire. L'esprit erre du vulgaire au sublime, depuis une rêverie oiseuse sur la pantoufle d'une jolie femme jusqu'à la contemplation du ciel étoilé, et ne s'aperçoit pas de la distance énorme qu'il a parcourue. Il n'y a pas de brusque changement de ton. Qu'on lise, par exemple, le vingt-huitième chapitre du *Voyage*, où Xavier raconte l'accident arrivé à sa chaise de poste et le mauvais accueil qu'il fit au paysan Jacques, et que l'on essaie de séparer le passage bouffon de la description sentimentale qui le suit. On trouvera les deux si artistement entremêlés qu'il est impossible de savoir où le

1. Passage cité par M. Baldwin.

premier finit et où l'autre commence. Dans cet art des transitions qu'il apprit en étudiant le *Voyage Sentimental*, de Maistre a véritablement égalé Sterne, peut-être même l'a-t-il dépassé. Si le romancier anglais témoigne de plus d'originalité, de Maistre lui est certainement supérieur par la grâce et la pureté du style.

L'influence de Sterne est plus apparente encore dans le dix-neuvième chapitre du *Voyage Autour de ma Chambre*, dans lequel de Maistre a voulu imiter la sensibilité d'Yorick.

« Morbleu! lui dis-je un jour (à Joannetti), c'est pour la troisième fois que je vous ordonne de m'acheter une brosse. Quelle tête! quel animal! — Il ne répondit pas un mot : il n'avait rien répondu la veille à une pareille incartade ; *il est si exact*, disais-je ; je n'y concevais rien. — Allez chercher un linge pour nettoyer mes souliers, lui dis-je en colère. Pendant qu'il allait, je me repentai de l'avoir ainsi brusqué. — Mon courroux passa tout à fait, lorsque je vis le soin avec lequel il tâchait d'ôter la poussière de mes souliers, sans toucher à mes bas ; j'appuyai ma main sur lui en signe de réconciliation. — Quoi! dis-je alors en moi-même, il y a donc des hommes qui décrochent les souliers des autres pour de l'argent? Ce mot *d'argent* fut un trait de lumière qui vint m'éclaircir. Je me ressouvins tout à coup qu'il y avait longtemps que je n'en avais point donné à mon domestique. — *Joannetti*, lui dis-je, en retirant mon pied, avez-vous de l'argent? — Un demi-sourire de justification parut sur ses lèvres à cette demande. — Non, Monsieur, il y a huit jours que je n'ai pas un sou; j'ai dépensé tout ce qui m'appartenait pour vos petites emplettes. — Et la brosse? c'est sans doute pour cela? — Il sourit encore. — Il aurait pu dire à son maître : « Non, je ne suis point une tête vide, un *animal*, comme vous avez eu la cruauté de le dire à votre fidèle serviteur. Payez-moi 23 livres 10 sous 4 den. que vous me devez, et je vous achèterai votre brosse. » — Il se laissa maltraiter injustement plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère.

« Que le ciel le bénisse! Philosophes! Chrétiens! avez-vous lu?

« Tiens, *Joannetti*, lui dis-je, tiens, cours acheter la brosse. — Mais, Monsieur, voulez-vous rester ainsi avec un soulier blanc et l'autre noir ? »

« — Va, te dis-je, acheter la brosse ; laisse, laisse cette poussière sur mon soulier. — Il sortit, je pris le linge, et je nettoyai délicieusement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir¹. »

Des critiques sont allés jusqu'à refuser à l'écrivain toute originalité dans ce passage. Sainte-Beuve dit que les larmes de repentir que de Maistre laisse tomber appartiennent à Sterne², mais cela n'est pas exact. A la vérité, ces récits en rappellent de semblables dans les deux ouvrages de Sterne, mais de Maistre n'a rien copié, pas même la scène entre Sterne et le moine franciscain, avec laquelle on a voulu comparer sa brusquerie envers Joannetti. Xavier a pris peut-être dans cet épisode l'idée du sien, mais le développement qu'il lui a donné est tout original. Sterne peint plus longuement les caractères et analyse avec plus de profondeur les sentiments que de Maistre, mais l'écrivain français a dans son récit plus de délicatesse et de simplicité que Sterne.

Un critique allemand, ayant opposé le naturel qui brille dans l'œuvre de de Maistre à la sensibilité outrée qui, d'après lui, domine dans celle de Sterne, a affirmé que celui-ci était inférieur au premier partout où les deux auteurs traitent des situations analogues³. M. Ungewitter a raison de dire que de Maistre représente sa brusquerie à l'égard de Joannetti avec une simplicité qu'on ne retrouve pas dans l'incident du Père Laurent, mais il juge Sterne et son *Voyage Sentimental* avec trop peu d'équité.

1. Voir aussi ch. xxviii.

2. Voir les *Portraits Contemporains*, tome III.

3. Wilhelm Ungewitter. — *Xavier de Maistre, Sein Leben und Seine Werke*, Berlin, Gronau, 1892, in-18. — Welche Verschwendung aller sentimentalen Mittel bei Sterne! Von den ersten rauen Worten Yoricks bis zu seinem Reuerausich und dem Austausch der berühmten Lorenzodose ist das ganze Orchester der Empfindsamkeit und Menschenliebe losgelassen. Xavier andererseits, obwohl ihm Sterne an dieser Stelle wohl vorschwebte, begnügt sich mit wenigen leichten Andeutungen, aber durch die innere Wahrheit, die seinen Worten innewohnt, übertrifft er den Abgott der empfindsamen Seelen seiner Zeit bedeutend. » P. 49.

L'auteur français ne peint dans cette circonstance qu'un seul sentiment qui est le sincère regret qu'il ressent du reproche immérité fait par lui à son domestique. Mais les émotions qu'exprime Sterne sont beaucoup plus complexes. Il nous apprend la pitié qu'il a ressentie à la vue du pauvre moine, sa détermination secrète de ne pas lui donner le moindre secours, les paroles dures avec lesquelles il l'a repoussé, les vains efforts qu'il a faits pour apaiser sa conscience qui l'accusait secrètement, et enfin l'offrande d'une petite tabatière qu'il présente au moine, en signe de paix, en présence d'une dame qu'il estimait. « Vous ne m'avez jamais traité durement, protesta le moine, qui devint aussi rouge que de l'écarlate. — « Je ne pense pas, dit la dame, qu'il soit homme à le faire », et Sterne rougit à son tour. « Mais par suite de quelles émotions, il laisse au peu de gens qui sentent à l'analyser. » Sterne décrit en détail toutes ses émotions opposées, aussi bien que celles du pauvre Père Laurent « dont la nature semblait en avoir fini avec tout ressentiment ». La scène de Xavier est artistement travaillée; mais Sterne montre une connaissance plus profonde du cœur humain. M. Ungewitter n'a pas remarqué cela : il semble n'avoir vu dans le *Voyage Sentimental* que la sensiblerie d'Yorick qui charmait les lecteurs au XVIII^e siècle. Si la réputation de Sterne avait eu à dépendre de sa sentimentalité seule, de son attendrissement sur la tombe d'un digne prêtre, de ses mouchoirs trempés de larmes et lavés dans l'eau courante, il y a beau temps que le *Voyage Sentimental* serait dans l'oubli, lui et les imitations qu'il fit naître. Ce qui assure le succès soutenu de Sterne, c'est l'humour empreint de sentiment, qui caractérise en général le *Voyage Sentimental* et *Tristram Shandy*. C'est avec cet humour, et non avec les larmes faciles d'Yorick qu'il faut comparer les scènes exquises de Xavier de Maistre. Ce demi-sourire de justification, qui était la seule réponse de Joannetti aux reproches de son maître, rappelle la patience avec laquelle l'oncle Toby supportait « les ébullitions de l'humeur aigrette » du père Shandy. « Sans la moindre émotion (dit Tristram), il regarda son frère en face d'un air de si parfaite bonté, d'un air

si paisible, si fraternel, si inexprimablement triste pour lui — que mon père en fut pénétré jusqu'au cœur. Il se leva précipitamment, et saisissant les deux mains de mon oncle : « Frère Toby, lui dit-il, je te demande pardon ¹. »

C'est parce que l'humour de Xavier de Maistre rappelle celui de son modèle anglais que l'auteur a été appelé le premier et le meilleur modèle français de l'humour sternesque. Toutefois, cela n'ôte rien à la valeur de son œuvre. Il n'a imité en tout que le genre d'écrire, et le *Voyage Autour de ma Chambre* — imprégné d'une douce mélancolie et d'un lyrisme qui manquent à l'écrivain anglais — est au fond entièrement original.

Enfin, de Maistre, comme Sterne, emploie constamment le geste comme moyen d'expression. Il en use moins souvent que Sterne ne l'a fait dans *Tristram Shandy*, par la raison que son livre contient moins de narrations et plus de réflexions. Mais on voit, même dans les descriptions les plus triviales, qu'il apprécie la valeur de ce procédé. Pour s'en rendre compte, qu'on parcoure les morceaux déjà cités. On en trouve un exemple plaisant, où paraît peut-être l'intention railleuse, dans les premiers alinéas du dernier chapitre.

« J'étais assis près de mon feu, après dîner, plié dans mon habit de voyage, et livré volontairement à toute son influence, en attendant l'heure du départ, lorsque les vapeurs de la digestion, se portant à mon cerveau, obstruèrent tellement les passages par lesquels les idées s'y rendent en venant des sens, que toute communication se trouva interceptée; et de même que mes sens ne transmettaient plus aucune idée à mon cerveau, celui-ci, à son tour, ne pouvait plus envoyer le fluide électrique qui les anime, et avec lequel l'ingénieux docteur Valli ressuscite des grenouilles mortes.

« On concevra facilement, après avoir lu ce préambule, pourquoi ma tête tomba sur ma poitrine, et comment les muscles du pouce et de l'index de la main droite, n'étant plus irrités par ce fluide, se relâchèrent au point qu'un volume des œuvres du

1. Vol. I, ch. xxxvii.

marquis Caraccioli, que je tenais serré entre ces deux doigts, m'échappa sans que je m'en aperçusse, et tomba sur le foyer. »

L'endroit où de Maistre essaie d'expliquer à Joannetti pourquoi le portrait de Mme de Hautcastel le regarde toujours, en quelque endroit de la chambre qu'il se place, fournit encore un exemple plus significatif.

« Joannetti était toujours dans la même attitude, en attendant l'explication qu'il m'avait demandée. Je sortis la tête des plis de mon habit de voyage, où je l'avais enfoncée pour méditer à mon aise, et pour me remettre des tristes réflexions que je venais de faire. — « Ne vois-tu pas, Joannetti, lui dis-je après un moment de silence, et tournant mon fauteuil de son côté, ne vois-tu pas qu'un tableau étant une surface plane, les rayons de lumière qui partent de chaque point de cette surface....? » Joannetti à cette explication, ouvrit tellement les yeux, qu'il en laissait voir la prunelle tout entière; il avait en outre la bouche entr'ouverte; ces deux mouvements dans la figure humaine annoncent, selon le fameux Le Brun, le dernier période de l'étonnement. C'était ma bête, sans doute, qui avait entrepris une semblable dissertation; mon âme savait de reste que Joannetti ignore complètement ce que c'est qu'une surface plane, et encore plus ce que sont des rayons de lumière : la prodigieuse dilatation de ses paupières m'ayant fait rentrer en moi-même, je me remis la tête dans le collet de mon habit de voyage, et je l'y enfonçai tellement, que je parvins à la cacher presque tout entière ».

Chaque détail ajoute à la précision de la description. De Maistre peint, comme Sterne, les gestes simples et involontaires qui ne semblent pas dignes d'être notés. Mais ce sont justement ces gestes, sans importance apparente, qui sont les plus caractéristiques de tous.

Le *Voyage Autour de ma Chambre* reste la plus agréable de toutes les œuvres que Sterne a inspirées. De Maistre puisa les principes de son art chez le romancier anglais, mais il les appliqua à une production originale, dans laquelle il fut toujours fidèle à lui-même.

Le XVIII^e siècle a donc lu avec enthousiasme, comme on a pu le voir, les œuvres du romancier anglais. Le but de cette étude n'est pas de suivre leur destinée à travers le XIX^e siècle. Nous voulons constater seulement qu'en 1850 il avait paru cinq nouvelles traductions du *Voyage Sentimental* et une de *Tristram Shandy*, sans compter les réimpressions des premières éditions. Léon de Wailly fut le premier qui permit aux Français de lire le *Voyage Sentimental* (1841) et *Tristram Shandy* (1848) dans une traduction exacte. Ce dernier ouvrage n'est pas beaucoup lu aujourd'hui, mais le *Voyage* garde encore sa popularité. On en trouve cinq ou six éditions différentes dans toutes les grandes librairies. On peut observer la trace de l'influence littéraire de Sterne dans quelques productions de l'époque romantique. M. Texte a signalé plusieurs réminiscences de *Tristram Shandy* dans *Buy Jargal* de Victor Hugo. Le même roman fut imité par Charles Nodier dans *l'Histoire du Roi de Bohême et de ses Sept Châteaux* et dans d'autres écrits. M. Baldwin a noté l'influence de Sterne sur *Fortunio* de Théophile Gautier. Certains passages de Töpffer rappellent aussi l'humoriste anglais, et il y eut encore d'autres écrivains qui lui furent redevables. Car l'écho de son rire ne s'est pas affaibli avec le temps.

BIBLIOGRAPHIE

VOYAGE SENTIMENTAL

ÉDITIONS DU TEXTE ANGLAIS PUBLIÉES EN FRANCE

I. — 1. *A Sentimental Journey through France and Italy*, by M. Yorick; and the *History of a Good Warm Watch-Coat etc... A Political Romance*. Paris, Barrois, 1783, 1 vol. in-12.

2. *Ibid.*, second edition, Revised [by M. D... Paris, Stoupe and Barrois, 1783, 1 vol. in-12.

II. — 1. *A Sentimental Journey Through France and Italy*: to which are added *The Letters to Eliza by Yorick*. (Stereotype edition.) Paris, Didot, the Elder, 1800, 1 vol. in-18. Contient aussi l'*Éloge d'Eliza Draper*, par l'abbé Raynal.

2. *Ibid.*, Paris, P. Didot, 1811, 1 vol. in-18. (Sur papier fin d'Angleterre, sur papier vélin, et sur gros papier vélin, format in-12¹.)

3. *Ibid.*, Paris, Malepeyre, 1822, 1 vol. in-18.

III. — 1. *A Sentimental Journey Through France and Italy*, by Laurence Sterne. Paris, Baudry, 1825, 1 vol. in-18.

2. *Ibid.*, Paris, Baudry, 1855, 1 vol. in-18.

3. *Ibid.*, Paris, Baudry, 1851, 1 vol. in-32.

4. *Ibid.* (augmenté de *Maria*, the *Story of Le Fèvre* et *Yorick's Death*.) Paris, Cormon and Blanc, et Lyon, les mêmes, 1854. 1 vol. in-18.

4. Quérard. — Sauf indication contraire, nous avons eu en main tous les ouvrages mentionnés dans cette bibliographie.

3. *Ibid.*, Illustrations by Marold, Paris, Guillaume, 1894, 1 vol. in-32. (A few copies of this work have been printed on vellum, on Japan paper and on China paper. — Guillaume's Nelumbos.)

TRADUCTIONS

1. — 1. *Voyage Sentimental*, par M. Stern (*sic*), sous le nom d'Yorick traduit de l'anglais par M. Frénais. Amsterdam, chez MM. Rey. et Paris, chez Gauguéry, 1769, 2 vol. in-12 (reliés ensemble).

2. *Ibid.*, Liège, Plomteux, 1770, 2 vol. in-12 (reliés ensemble).

3. *Ibid.*¹, Amsterdam et Paris, Lejay, 1774, 2 vol. in-12.

4. *Ibid.*² (suivi des *Lettres d'Yorick à Éliza*), Genève, 1779, in-12.

5. *Ibid.*, suivi des *Lettres d'Yorick à Éliza*, Lausanne, Maurer et Paris, Buisson, 1782.

6. *Ibid.*, (*augmenté de l'Histoire de deux filles très célèbres dans le monde.*) Londres. 1782, 2 vol. in-18. Les deux histoires sont : l'*Histoire de Mme de R. appelée ci-devant la comtesse de L...* et l'*Histoire de Justine.*

7. *Ibid.* (*augmenté de l'Histoire de deux filles très célèbres dans le monde*), nouvelle édition, Londres, 1782, 2 vol. in-18.

8. *Ibid.*¹, Genève. 1785, 2 vol. in-12.

9. *Ibid.*, nouvelle édition. Londres, 1784, 1 vol. in-18 (2 tomes dans un volume). Édition ornée de 2 gravures, par Duponchot. (Exemplaire à la Bibliothèque Nationale. relié aux armes de Marie-Antoinette.)

10. *Ibid.*, nouvelle édition (augmentée des *Lettres d'Yorick à Éliza et d'Éliza à Yorick*, avec figures), Genève, Barde, Manget et Cie, et Paris, Buisson, 1786, 2 vol. in-12. (Édition ornée d'un portrait de Sterne et d'une gravure de la tombe d'Eliza Draper.)

11. *Ibid.*, nouvelle édition, Paris et Bruxelles chez B. Le Francq. 1786, 2 vol. in-18. (Édition ornée de 2 gravures par Godin.)

12. *Ibid.*, nouvelle édition (augmentée des *Lettres d'Yorick à Éliza et d'Éliza à Yorick*). Lausanne, chez Maurer Cadet, 1786, 2 vol. in-12. (Édition ornée d'un portrait de Sterne.)

13. *Ibid.*, nouvelle édition (augmentée des *Lettres d'Yorick à Éliza et d'Éliza à Yorick*), Paris, chez la veuve Duchêne, et Toulouse

1. Quérard.

2. Cité par J. Texte. *J.-J. Rousseau et les Origines du Cosmopolitisme Littéraire*, p. 359.

chez J.-B. Broulhiet, 1788, 2 vol. in-12. (Cette édition contient, en outre, l'*Éloge d'Eliza Draper*, par l'abbé Raynal.)

14. *Ibid.*, dans le 28^e tome des *Voyages Imaginaires*, édités par C. G. T. Garnier, Amsterdam et Paris, Cuchet, 1788, in-8, avec gravure.

15. *Ibid.* Londres, 1789. 2 vol. in-18.

16. *Ibid.*¹ (en anglais et en français, ci-jointes les *Lettres d'Yorick à Eliza*), Paris, chez Nyon l'ainé, 1796, 2 vol. in-18 et 2 vol. in-12 (quelques exemplaires).

17. *Ibid.*, Paris, Dufart, 1797, 2 parties in-18 (reliés ensemble). (Cette édition comprend, en outre, l'*Éloge d'Eliza Draper* par l'abbé Raynal et les *Lettres d'Yorick à Eliza et d'Eliza à Yorick*, 2 figures.)

18. *Ibid.*, Dijon, Frantin, 1797, 2 parties, in-8 (?) (Cette édition comprend, en outre, l'*Éloge d'Eliza Draper* par l'abbé Raynal et les *Lettres d'Yorick et d'Eliza*.)

19. *Ibid.*² (en anglais et en français, édition ornée de 6 estampes dessinées par Monsiau et précédée d'une notice sur la vie et sur les écrits de L. Sterne), Paris, Didot le jeune, 1799 (an VII), 2 vol. in-4^e, et 3 vol. in-18 avec les mêmes figures réduites. (Ce texte revu par une personne très versée dans la connaissance des deux langues.)

20. *Ibid.*³, Paris, Lebègue, 1820, 2 vol. in-12 (Bibl. d'une Maison de Campagne).

21. *Ibid.* (suivi des *Lettres d'Yorick à Eliza et d'Eliza à Yorick*), nouvelle édition, d'après les meilleures traductions, ornée de 4 figures, Paris, Ledentu, 1822, 2 vol. in-18. (Cette édition contient aussi, une *Suite et Conclusion du Voyage Sentimental et Deux chapitres dans le genre du Voyage Sentimental de Sterne*, par Mlle de Lespinasse.)

22. *Ibid.*⁴, Paris, Froment et Berquet (imp. de Rignoux), 1825, 1 vol. in-32. (Une planche et un frontispice gravé.)

23. *Ibid.* (suivi des *Lettres d'Yorick et d'Eliza*), Paris, Dauthereau (imp. de Firmin Didot), 1827, 1 vol. in-32. [Contient aussi une notice

1. Notice de cette édition dans le *Magasin Encyclopédique*, 1797, tome I.

2. Notice dans le *Magasin Encyclopédique*, 1799, tome VI. Il en est question aussi dans la préface de la traduction donnée par Paulin Crassous (1801). — Sauf indication contraire, c'est ce texte revu et corrigé qu'on trouve dans les éditions suivantes.

3. *Journal de la Librairie*, et Quérard.

4. *Ibid.*

historique sur la vie et sur les écrits de Sterne, et l'*Éloge d'Éliza Draper* par l'abbé Raynal (Collection des Meilleurs Romans Français et Étrangers.)]

24. *Ibid.*, Paris, Ledentu et Dauthereau, imp. de Casimir, 1852, 2 vol. in-32 (Collection des Meilleurs Romans Français et Étrangers).

25. *Ibid.* (précédé d'une notice écrite par lui-même), Paris, Hiard, 1855, 1 vol. in-18 (196^e livraison de la Bibliothèque des Amis des Lettres).

26. *Ibid.*, Paris, Rion, 1855, 1 vol. in-32.

27. *Ibid.* (dans les *Romans Illustrés*), Paris, Havard, 1848, in-4^e de 3 feuilles. (Dessins par Bertall, gravures par Lavieille.)

28. *Ibid.*¹ (dans les *Veillées Littéraires Illustrées*), Paris, Bry aîné, in-4^e de 3 feuilles.

29. *Ibid.*², Paris, Dubuisson, 1864, 1 vol. in-32 (Lib. de la Bibl. Nat.).

30. *Ibid.* (2^e édition), Paris, Dubuisson, 1865, 1 vol. in-32 (Lib. de la Bibl. Nat.).

31. *Ibid.* (3^e édition), Paris, Dubuisson, 1866, 1 vol. in-32 (Lib. de la Bibl. Nat.).

32. *Ibid.* (4^e édition), Paris, Dubuisson (Marpon), 1866, 1 vol. in-32 (Lib. de la Bibl. Nat.).

33. *Ibid.* (5^e édition), Paris, Dubuisson, 1868, 1 vol. in-32 (Lib. de la Bibl. Nat.).

34. *Ibid.*, nouvelle édition, Paris, Delarue, 1876, 1 vol. petit in-12 (Chefs-d'œuvre de la Littérature Française et Étrangère).

35. *Ibid.* (avec vignettes), Paris, Delarue, 1881, 1 vol. in-12.

36. *Ibid.* (avec vignettes), Paris, Delarue, 1882, 1 vol. in-12.

37. *Ibid.*, Paris, Marpon et Flammarion, 1884, 1 vol. in-16 (Auteurs Célèbres n^o 84).

38. *Ibid.*³, Paris, Dentu (Imp. Guillaume), 1895, 1 vol. in-32. (Illustrations de Marold. Il a été tiré quelques exemplaires sur vélin de cuve des papeteries du Marais. — Petite Collection Guillaume)

39. *Ibid.*, Paris, Lib. de la Bibl. Nat., 1898, 1 vol. in-32.

1. *Journal de la Librairie*.

2. Toutes les éditions de la librairie de la Bibl. Nat. ont le texte de l'édition originale.

3. Texte de l'édition originale.

40. *Ibid.*, Paris, Lib. de la Bibl. Nat., 1908, 1 vol. in-32.

41. *Ibid.*, Paris, Arnold, sans date, 1 vol. in-32 (?).

II. — 1. *Voyage Sentimental de Sterne*, suivi des *Lettres d'Yorick à Eliza*, traduction nouvelle, par Paulin Crassous, accompagnée de notes historiques et critiques. Paris, F. Didot et P. Didot, 1801, 3 parties in-18. On y trouve aussi l'*Éloge d'Eliza*, par l'abbé Raynal. (512 pages de notes.)

III. — 1. *Voyage Sentimental de Sterne*. Traduction nouvelle, par M. Moreau Christophe, avocat, ornée du portrait de Sterne et accompagnée de notes historiques, critiques et littéraires. Paris, Dentu, 1828, 1 vol. in-12.

2. *Ibid.* (suivi des *Amours de mon oncle Tobie*, du *Voyage de Tristram Shandy en France*, de l'*Histoire de l'Abbesse des Andouillettes* (texte de De Bonnay) par L. Sterne. Paris, Dentu, 1884, 1 vol. in-16. (Bibliothèque des Chefs-d'œuvre Français et Étrangers).

3. *Ibid.* (suivi des *Amours de mon oncle Tobie*, etc.). Nouvelle édition, précédée d'une notice sur l'auteur. Paris, Dentu, 1886, 1 vol. in-16.

IV. — 1. *Voyage Sentimental* par Sterne, traduction nouvelle, suivie des *Lettres d'Yorick et d'Eliza*, précédée d'une notice biographique et littéraire sur L. Sterne, par Sir Walter Scott, traduite par A.-J.-B. Defauconpret. Paris, Gosselin, 1841, 1 vol. in-12 (contient aussi l'*Éloge d'Eliza Draper* par l'abbé Raynal, *suite et conclusion du Voyage Sentimental* et *Deux chapitres dans le genre du Voyage Sentimental de Sterne* par Mlle de Lespinasse). (Relié avec le *Vicaire de Wakefield*, sous le titre : *Œuvres choisies de Goldsmith et de Sterne*.)

V. — 1. *Voyage Sentimental*, traduction nouvelle, précédée d'un essai sur la vie et les ouvrages de Sterne par M. J. Janin. Édition illustrée par MM. Tony Johannot et Jacque. Paris, Bourdin, sans date (1841), 1 vol. gr. in-8 (Portrait de Sterne et onze gravures, tirées séparément sur papier de Chine, 160 gravures imprimées dans le texte).

2. *Ibid.*, Paris, Bourdin (sans date), 1854, 1 vol. gr. in-8.

VI. — 1. *Voyage Sentimental en France et en Italie*, par Sterne, traduction nouvelle, par M. Léon de Wailly, précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de Sterne, par Sir Walter Scott. Paris, Charpentier, 1841, 1 vol. in-12.

2. *Ibid.*: (broché avec le *Paradis Perdu* par Milton, traduit par de Pongerville). Paris, Charpentier, 1843, 1 vol. in-12.

3. *Ibid.*, Charpentier, 1847, 1 vol. in-12.

VII. — 1. *Voyage Sentimental*, suivi des *Lettres d'Yorick à Eliza*, par Sterne, précédé d'une notice biographique et littéraire par Walter Scott. Traduction nouvelle de M. Fournier. Paris, Michel Lévy Frères, 1866, 1 vol. gr. in-18. (Cette édition contient aussi l'*Éloge d'Éliza Draper*, par l'abbé Raynal.)

VIII. — 1. *Le Voyage Sentimental*, suivi de fragments d'un premier voyage en [France, par L. Sterne; traduits en vers français par André Tasset. Paris, Hachette, 1866, 1 vol. in-18.

IX. — 1. *Voyage Sentimental en France et en Italie*, traduction nouvelle par Alfred Hédouin, 6 eaux-fortes par Edmond Hédouin, Paris, Jouaust (Lib. des Bibliophiles), 1875, 1 vol. in-16. (Cette édition contient une notice sur Sterne par Alfred Hédouin et des notes.) (Tiré à petit nombre, plus 25 exemplaires sur papier de Chine et 25 sur papier Whatman avec épreuves des gravures avant la lettre. Il a été fait un tirage en grand papier ainsi composé : 15 exemplaires sur papier de Chine (n° 1-15), 15 sur papier Whatman (n° 16-30), 170 sur papier de Hollande (n° 31-200). Les exemplaires en papier de Chine et en papier Whatman de ce dernier tirage contiennent les gravures en double épreuve, avant et après la lettre).

2. *Ibid.* (sans les eaux-fortes), Paris, Jouaust, 1887, 1 vol. in-16. (Il a été tiré 435 exemplaires numérotés, dont 375 sur papier de Hollande, 30 sur papier de Chine et 30 sur papier Whatman. — Nouvelle Bibl. classique des éditions Jouaust.)

X. — 1. *Voyage Sentimental en France et en Italie*, par L. Sterne. Traduction de Émile Blémont, illustrations de Maurice Leloir; comprenant 220 dessins dans le texte et 12 grandes compositions (photogravures) hors texte. Paris, Launette, 1884, 1 vol. in-fol. (Papier vélin, titre rouge et noir et couverture illustrée. Il a été tiré 200 exemplaires de grand luxe numérotés, dont 100 sur papier impérial du Japon et 100 sur très beau papier Whatman, avec une double suite de photogravures, dont une tirée en bistre, épreuves avant la lettre, avec aquarelle de l'artiste.)

1. *Journal de la Librairie*, et Quérard.

TRISTRAM SHANDY

ÉDITIONS DU TEXTE ANGLAIS PUBLIÉES EN FRANCE

I. — 1. *The Life and Opinions of Tristram Shandy, Gentleman*, by Laurence Sterne, A. M. with a Life of the Author, by Sir Walter Scott. Paris, Baudry, 1832, 1 vol. in-8. (Collection of Ancient and Modern British Novels and Romances.)

TRADUCTIONS

I. — 1. *La Vie et les Opinions de Tristram Shandy*, traduites de l'anglais de Sterne (*sic*) par M. Frénais (première partie), Yorck (*sic*) et Paris, Ruault, 1776, 2 vol. in-12.

2. *Ibid.*, Neuchâtel, Société Typographique, 1777, 2 vol. in-12.

3. *Ibid.*, York et Amsterdam, E. Van Harrevelt, 1777, 1 vol. in-12 (2 tomes dans un volume).

4. *Ibid.*, Londres et Paris, Cazin, 1784, 2 vol. in-18. (Édition ornée d'un portrait de Sterne et de 5 gravures par Chapuy.)

5. *Ibid.*, Londres, 1784, 2 vol. in-18 (1 fig.).

II. — 1. *Suite de la Vie et des Opinions de Tristram Shandy*, traduites de l'Anglais de Sterne (*sic*) (Le traducteur fut le marquis de Bonnay), York et Paris, Volland, 1785, 2 vol. in 12.

2. *Ibid.*, Londres et Paris, Volland (?) 1785, 2 vol. in-18. Pour faire suite à l'édition in-18 chez Cazin des 2 vol. de Frénais. Édition ornée de trois gravures.

III. — 1. *Suite et fin de la Vie et des Opinions de Tristram Shandy*, suivie de Mélanges, Lettres, Pensées, Bons mots et Mémoires. Traduit de l'Anglais de Sterne par M. D. L. B. (de La Baume.) Londres (et Paris, Buisson), 2 vol. in-12. (Cette édition contient, outre la suite de *Tristram Shandy* : un résumé de *Tristram Shandy* fait par l'auteur, un éloge d'Eliza (par Sterne) : un éloge historique de Lefèvre, un chapitre sur Sterne par lui-même; des dissertations philosophiques, des sermons, et des mémoires de Sterne.)

2. *Ibid.*¹, Londres et Paris, Buisson, 1785, 2 vol. in-18. Pour faire suite à l'édition in-18 chez Cazin, des 2 vol. de Frénais.

3. *Ibid.*¹, Londres et Paris, Buisson, 1785, 1 vol. [in-12 (2 tomes dans 1 vol.)] pour faire suite à l'édition de Frénais, 1 vol. in-12 (2 tomes).

IV. — 1. *La Vie et les Opinions de Tristram Shandy*; traduites de l'anglais de Stern (*sic*) par M. Frénais, à Londres 1784, 6 vol. in-18 (?) Frontispice dans chaque volume. (Tous les volumes portent le nom de Frénais, mais le texte des trois derniers est celui de De Bonnay. Édition incomplète; il n'est pas probable que tous les volumes de cette édition aient paru en 1784, car, d'après tous nos renseignements, la suite de *Tristram Shandy*, par de Bonnay ne vit le jour qu'en 1785. La Bibliothèque Nationale possède les tomes II, III, VI, de cette édition.)

2. *Ibid.*, York et Paris, Volland, 1785, 2 vol. in-12. Vol. I (2 tomes), première partie, traduite par Frénais; vol. II (2 tomes) deuxième partie, traduite par de Bonnay. (Édition ornée d'un portrait de Sterne et de six gravures.)

3. *Ibid.*, York et Paris, Volland, 1787, 4 vol. in-12. (Édition ornée de figures et augmentée des *Lettres d'Yorick à Eliza*. La Bibliothèque Nationale possède vol. I-II de cette édition.)

4. *Ibid.*, Paris, Dauthereau. Imp. de Firmin Didot, 1828-1829, 6 vol. in-32. (Suite à la Collection des Meilleurs Romans Français et Étrangers.)

5. *Ibid.*, Paris, Hiard, 1855, 4 vol. in-18. (Livraisons 298-501 de la Bibliothèque des Amis des Lettres.)

6. *Ibid.*², augmenté du *Voyage Sentimental* (texte de Moreau Christophe), nouvelle édition, précédée de la vie de Sterne. Paris, Garnier frères, 1876, 2 vol. in-18 jésus.

7. *Ibid.*, nouvelle édition, Paris, Garnier frères, 1877, 2 vol. in-18 jésus.

8. *Ibid.*, nouvelle édition, Paris, Garnier frères, 1908, 2 vol. in-18 jésus.

V. — 1. *Vie et Opinions de Tristram Shandy, Gentilhomme*, par Sterne. Traduction nouvelle par M. Léon de Wailly. Paris, Charpentier, 1848, 2 vol. in-12.

1. Avis dans l'édition de 2 vol, in-12, et notice dans le *Journal Encyclopédique*, 5 mars 1786.

2. *Journal de la Librairie*.

2. *Ibid.*, suivies du *Voyage Sentimental* et des *Lettres d'Yorick à Eliza*, précédées d'une notice sur la vie de Sterne par Sir Walter Scott. Paris, Charpentier, 1858, 2 vol. in-12.

3. *Ibid.*, Paris, Charpentier, 1860, 2 vol. in-18 jésus.

4. *Ibid.*, Paris, Charpentier, 1866, 2 vol. in-18 jésus.

5. *Ibid.*, Paris, Charpentier, 1877, 2 vol. in-18 jésus.

6. *Ibid.*, Paris, Charpentier, 1885, 2 vol. in-18 jésus.

7. *Ibid.*, Paris, Charpentier, sans date, 2 vol. in-18 jésus.

VI. — 1. *Vie et Opinions de Tristram Shandy*, traduction nouvelle par Alfred Hédouin, Paris, Lemerre, 1890-91, 4 vol. petit in-12. Portrait de Sterne; préface et notes par A. Hédouin. (Papier de Hollande. Il a été tiré 200 exemplaires numérotés, dont 10 sur papier de Chine et 10 sur papier Whatman.)

VII. — 1. *Vie et Opinions de Tristram Shandy*, par Sterne. Traduction de M. Frénais pour les première et deuxième parties, et de M. D. L. B. (de La Baume) pour les troisième et quatrième parties. Paris, lib. de la Bibl. Nat., 1885, 4 vol. in-32.

2. *Ibid.*, Paris, lib. de la Bibl. Nat., 1892-1894, 4 vol. in-32.

3. *Ibid.*, Paris, lib. de la Bibl. Nat. 1904-1905, 4 vol. in-32.

ŒUVRES COMPLÈTES

1. *Œuvres complètes de L. Sterne*¹, Londres et Paris, Buisson, 1787. 6 vol. in-12.

2. *Ibid.*¹, Paris, 1797. 6 vol. in-16.

3. *Ibid.* Nouvelle édition avec xvi gravures, Paris, Bastien 1805. 6 vol. in-8. (reliés 2 vol. ensemble).

Cette collection renferme : 1° Vie de Sterne, des mémoires particuliers sur sa personne, sur ses ouvrages et sur l'origine de *Tristram Shandy*. 2° *Tristram Shandy*, traduit par Frénais et de Bonnay; 3° *Voyage Sentimental*, avec la conclusion du *Voyage Sentimental* traduits par Frénais; 4° *Lettres d'Yorick à Eliza*, traduites

1. Quérard.

par (Salaville ?); 5° Seize sermons, traduits par de La Baume; 6° Lettres de l'auteur, des Pensées et des Anecdotes, traduction de De La Baume; 7° *Éloge d'Eliza Draper* par l'abbé Raynal.

4. *Ibid.* traduites par une société de gens de lettres. Nouvelle édition (ornée de neuf gravures.) Paris, Ledoux et Tenré, 1818; 6 vol. in-18. — Edition semblable à la précédente, mais augmentée de deux chapitres dans le genre du *Voyage Sentimental* par Mlle de Lespinasse.

5. *Ibid.*¹, augmentées des *Fragments à la manière de Sterne*, traduits de l'anglais, par Mellinet aîné. Paris, Ledoux et Tenré, 1818. 4 vol. in-8, avec 16 gravures.

6. *Ibid.*, Paris, Salmon, 1825-1827, 4 vol. in-8.

7. *Ibid.* (sans les *Mémoires*, et sans les *Fragments à la manière de Sterne*). Imprimées avec des *Œuvres choisies* de Goldsmith, traduites par M. Francisque Michel. Paris, Delloye et Lecou, 1838, 1 vol. in-8, avec 8 gravures.

ŒUVRES DIVERSES

I. — 1. *Lettres d'Yorick à Eliza et d'Eliza à Yorick* (reliées avec un *Choix de lettres du Lord Chesterfield à son fils* traduites par M. Peyron). Londres et Paris, Nyon l'aîné, 1776. 1 vol. in-12 (traduites par Frénais ?)

2. *Ibid.*, Nouvelle édition, augmentée de l'*Éloge d'Eliza* par l'abbé Raynal. Lausanne, Mourer, Cadet, 1784. 1 vol. in-18 de xvi-88 pages. (Reliées avec le *Nouveau Voyage Sentimental* de Gorgy. Londres et Paris, Bastien, 1784. 1 vol. in-18.)

3. *Ibid.*, Nouvelle édition, augmentée de l'*Éloge d'Eliza* par M. l'abbé Raynal (avec figures). Lausanne, Mourer Cadet, 1786. 1 vol. in-12.

II. — *Nouveau Voyage en France de Sterne*, suivi de l'histoire de Lefèvre et d'un choix de lettres familières du même auteur. Traduit de l'anglais par M. D. L. *** (de La Baume) Avocat Général au

1. *Journal de la Librairie* et Quérard.

Parlement de *** avec cette Epigraphe : aut hilarem expetit lectorem aut certe facit. Genève et Paris, 1785. 1 vol. in-12.

III. — *Sermons Choisis de L. Sterne*, traduits de l'anglais par M. D. L. B. (de La Baume) Londres et Paris, Buisson 1786. 1 vol. in-12 de 559 pages.

IV. — 1. *Lettres de Sterne à ses Amis*¹, traduites de l'anglais (par de La Baume) Londres et Paris, Desray, 1788. 1 vol. in-8.

2. *Ibid.*¹, traduites sur les originaux nouvellement publiés à Londres, par M. Durand de Saint-Georges. La Haye, 1789. 1 vol. in-12.

V. — *Les Beautés de Sterne*², formées de plusieurs de ses lettres et de ses sermons; des morceaux les plus touchants; des descriptions les plus gaies; et des observations sur la vie, les plus judicieuses; traduites de l'anglais sur la onzième édition, Paris, Desenne, sans date (1800), 2 parties in-8 (VII-207 et de 240 pp.)

VI. — *Sterne et Mackenzie*³, morceaux choisis et traduits par M. E. Henrion, avec une notice sur chaque auteur, par M. J. Janin, Paris, Méquignon Havard (imp. de Béthume) 1829, 1 vol. in-18 (fait partie de la *Bibliothèque choisie*, publiée sous la direction de M. de Laurentie).

VII. — *Sterne inédit, le Koran*⁴; œuvres posthumes complètes. Traduit par Alfred Hédouin. Edition accompagnée de notes. Paris, Librairie Nouvelle, 1853. 1 vol. in-18, plus un portrait.

VIII. — *Voyage en France à la Recherche de la Santé*, tiré de Sterne par André Tasset. Paris, Hachette, 1854. 1 vol. in-16. (Précédé d'une vie de Sterne, écrite par lui-même.)

IX. — *Histoire de Lefèvre; Marie; Mon Oncle Tobie; Impressions de Voyage* par Sterne; avec une étude sur la vie et l'œuvre de Sterne. Paris, Gautier, 1888. 1 vol. in-16 de 32 pages. (Nouvelle Bibliothèque Populaire à 10 centimes, n° 51).

1. Quérard.

2. Notice dans le *Magasin Encyclopédique*, 1800, tome III, pp. 140-141. Il en est question aussi dans la préface de l'édition du *Voyage Sentimental*, donnée par Paulin Crassous (1801). Voir aussi Quérard.

3. *Journal de la Librairie*.

4. Le *Koran* n'est pas de la plume de Sterne : c'est une imitation faite par Richard Griffith, aîné. (Voir Cross, pp. 490-491.)

X. — *L'Oncle Tobie*¹, par Sterne. Limoges, Barbou, 1890. 1 vol. in-12 avec 14 gravures.

XI. — STERNE. — *Tristram Shandy, Voyage Sentimental; Lettres à Élixa, Sermons, Biographie, Bibliographie*; pages choisies par Charles Simond, Paris, Michaud, 1908. 1 vol. pet. in-16, avec portrait de Sterne et une vue de Sutton.

IMITATIONS DE STERNE

Outre l'ouvrage bien connu de Quérard, il faut signaler les deux bibliographies suivantes, où nous avons trouvé des renseignements touchant les imitations de Sterne.

ERSCH (J.-L.). — 1. *La France Littéraire*, contenant les auteurs français de 1771-1796. Hambourg, Hoffmann, 1797. 3 vol. in-8.

2. Deux suppl. contenant, outre les additions et corrections, les nouveaux articles jusqu'à 1800. Hambourg, le même, 1802-1806. 2 vol. in-8.

PIGOREAU. — *Petite Bibliographie Biographico-romancière*. Paris, Pigoreau, 1821. 1 vol. in-8, p. 208, liste des œuvres de Gorgy.

LESPINASSE (M^{lle} DE). — 1. *Une Promenade à l'Hôtel des Invalides et à l'Ecole Militaire dans le Goût de Sterne*².

2. *Deux Chapitres dans le Genre de Sterne*. Dans les *Œuvres Posthumes* de d'Alembert. Vol. II; Paris, Pougens, 1799. 2 vol. in-12.

3. *Le Seigneur de Château, Chapitre Cinquantième du Voyage Sentimental*. Dans les *Nouvelles Lettres de Mlle de Lespinasse*. Paris, Maradan, 1820. 1 vol. in-8.

COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE. — 1. *Le Roué Vertueux*, poème en prose, en quatre chants, propre à faire, en cas de besoin, un drame à jouer deux fois par semaine. Lausanne, 1770. 1 vol. in-8.

2. *Ibid.* (2^e édition). Lausanne, 1770. 1 vol. in-8.

1. *Journal de la Librairie*.

2. Voir ci-dessus, ch. II, p. 41, note.

RUTLIDGE (J.-J.). — *La Quinzaine Anglaise à Paris, ou l'art de s'y ruiner en peu de temps*, ouvrage posthume de Stearne (*sic*), traduit de l'anglais par un observateur. Londres, 1776. 1 vol. in-12.

GORGY. — I. — 1. *Nouveau Voyage Sentimental*. Londres et Paris. Bastien, 1784. 1 vol. in-18.

2. *Ibid.*, Londres, 1784. 1 vol. in-18, relié avec les lettres d'Yorick et d'Éliza, et l'Éloge d'Éliza Draper, par l'abbé Raynal.

3. *Ibid.*¹, 1785.

4. *Ibid.*¹, 1788, Paris, Guillot. 2 vol. in-18. Dans le 2^e vol. une comédie en un acte intitulée : *L'Abeilard supposé*, et un proverbe dramatique en un acte intitulé : *Un bienfait n'est jamais perdu* (d'après Quérard).

5. *Ibid.*¹, 1791 (?).

6. *Ibid.*¹, 1795. 2 vol. in-18.

II. — *Tablettes Sentimentales du Bon Pamphile pendant les mois d'août, septembre, octobre et novembre 1789*. Publiées par M. Gorgy. Paris, Guillot, 1791. 1 vol. in-18.

III. — *Ann'Quin Bredouille, ou le Petit Cousin de Tristram Shandy*. Œuvre posthume de Jacqueline Lycurgues, actuellement fifre major au greffe des menus Derviches. Paris. 6 vol. in-18; vol. I-V, chez Guillot, 1791; vol. VI, chez Louis, 1792.

VERNES (F.). — I. — 1. *Le Voyageur Sentimental, ou ma Promenade à Yverdun*. Neuchâtel, 1786. 1 vol. in-12.

2. *Ibid.*², Londres, 1786. 1 vol. in-18.

3. *Ibid.*², Dresde, 1787. 1 vol. in-8.

4. *Ibid.*, Paris 1792. 1 vol. in-18.

5. *Ibid.*², Bruxelles.

6. *Ibid.* Edition augmentée et suivie d'un second voyage fait par l'auteur 40 ans après, Paris, Bertrand, 1825. 2 vol. in-12.

II.¹ — *Le Voyageur Sentimental en France sous Robespierre*. Genève, Paschaud, et Paris, Maradan, an VII de la République. 2 vol. in-12.

BRUNE (Le maréchal Guillaume). — 1. *Voyage Pittoresque et Sentimental dans plusieurs provinces occidentales de la France*. Londres et Paris, Letellier, 1788. 1 vol. in-8.

1. *Biographie Universelle et Nouvelle Biographie Générale*.

2. *Biographie Universelle*.

2. *Ibid.*¹, 1802 et 1806. Paris, Guillaume. 1 vol. in-12.¹

SAINT-AMANS (J.-F.-B. de). — *Fragments d'un Voyage Sentimental et Pittoresque dans les Pyrénées*, ou lettres écrites de ces montagnes, suivis du *Bouquet des Pyrénées*, ou Plantes observées dans ces montagnes pendant les mois de juillet et d'août 1788. Metz, Devilly, 1789. 1 vol. in-8.

COLLIN D'HARLEVILLE. — Imitation libre de Sterne (en vers), (dans l'*Almanach des Muses*, 1789, p. 59).

Tableau Sentimental de la France depuis la Révolution, par Yorick sous le nom de Sterne. Pour servir de suite au *Voyage Sentimental* du même auteur. Traduit de l'anglais par l'auteur du poème de Souza et d'Éléonore. Londres, 1792. 1 vol. in-18 de 81 pages.

Journal d'un Voyage de Genève à Paris par la Diligence, fait en 1791, par M***. Genève, chez Didier, 1792. 1 vol. in-18.

DUSSAULX (Jean). — *Voyage à Barèges et dans les Hautes-Pyrénées, fait en 1788*. Paris, Didot le Jeune, 1796. 2 vol. in-8.

BLANCHARD (P.). — *Le Rêveur Sentimental*. Paris, Le Prieur, 1796. 2 vol. in-18 (reliés ensemble).

GUINAN (J.-B.). — *Voyage Sentimental en Andalousie*. (Extrait de 8 pages de ce voyage dans le *Magasin Encyclopédique*, 1797. t. XIII de la série, pp. 234-241.)

DAMIN (Louis). — *Le Voyageur Curieux et Sentimental*, ouvrage en deux parties contenant : 1^o le *Voyage de Chantilly et d'Ermenonville*; 2^o le *Voyage aux Iles Borromée*. Toulouse, an VIII. 1 vol. in-8. (2^e édition, Paris, Hamelin, 1801. 1 vol. in-8. Le *Voyage de Chantilly et d'Ermenonville* parut séparément en 1796. Paris, Hacquart. 1 vol. in-12.)

RÉVOIL (Pierre-Henri) et le comte Auguste FORBIN. — *Sterne à Paris, ou le Voyageur Sentimental*. Comédie en un acte et en prose mêlée de vaudevilles, représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 2 pluviôse, an VIII. Paris, librairie du théâtre du Vaudeville. 1 vol. in-8.

Fragments à la manière de Sterne, traduits de l'anglais par Mellinget aîné. Paris, Du Pont, an VIII (1799). 1 vol. in-8.

1. Quérard.

ROSNY (J.). — *Le Censeur, ou Voyage Sentimental autour du Palais-Royal*, ouvrage critique, historique et moral. Paris. Mme Masson, 1803. 1 vol. in-18.

XAVIER DE MAISTRE. — 1. *Voyage autour de ma Chambre*. Turin, 1794. 1 vol. in-8.

2. *Expédition Nocturne autour de ma Chambre*, Paris, Dondey, Dupré, 1825. 1 vol. in-18.

DIDEROT. — *Jacques le Fataliste*.

VICTOR HUGO. — *Bug Jargal*.

CHARLES NODIER. — *Histoire du Roi de Bohême et de ses Sept Châteaux*, Paris, Delangle, 1850. 1 vol. in-8.

ÉTUDES SPÉCIALES SUR STERNE

FERRIAR (J.). — *Illustrations of Sterne*. Manchester, 1798, 1 vol. in-8.

WALTER SCOTT (Sir). — Notice sur Sterne en tête du *Voyage Sentimental*. Ed. Charpentier, etc....

NODIER (Charles). — *Sterne et Rabelais*, dans les *Miscellanées*. Œuvres complètes, éd. 1832. vol. 5.

JANIN (Jules). — Etude sur Sterne, en tête de son édition du *Voyage Sentimental*. Paris, Bourdin, 1841. 1 vol. in-8.

THACKERAY. — Etude sur Sterne dans *The English Humorists of the 18th Century*. London, 1853. 1 vol. in-8.

NÉVILLE (Henri). — *Après une Lecture de Sterne*. Publié par Emile Montégut, dans un article intitulé *Les Petits Secrets du Cœur*. *Revue des Deux Mondes*, 15 Juillet 1859.

FITZGERALD (Percy). — *Life of Sterne*, Londres, 1864. 2 vol. in-8.

MONTÉGUT (Emile). — Etude sur Sterne dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 Juin 1865 (pp. 925-970), et *Essais sur la Littérature Anglaise*, Paris, Hachette, 1883. 1 vol. in-18.

STAPPER (Paul). — *Laurence Sterne, sa Personne et ses Ouvrages*, étude précédée d'un fragment inédit de Sterne. Paris, Thorin, 1870. 1 vol. in-8.

TRAILL (H.-D.). — *Sterne*. Londres, Macmillan, 1882. 1 vol. in-8.

DUMÉNIL (Henri). — *Un Humoriste Anglais en Languedoc au XVIII^e Siècle*, dans la *Revue des Pyrénées*, 1895.

BALDWIN (Charles Sears). — *The Literary Influence of Sterne in France*. Modern Language Association's Publications, XVII, 2.

LEE (Sidney). — Article sur Sterne dans le *Dictionary of National Biography*.

THAYER (H.-W.). — *Laurence Sterne in Germany*. New-York, 1905.

CROSS (W.-L.). — *The Life and Times of Laurence Sterne*. New-York, Macmillan, 1909. 1 vol. in-8.

SICHEL (Walter). — *Sterne. A Study*. London, 1910. 1 vol. in-8.

OUVRAGES SUR L'INFLUENCE DE STERNE EN FRANCE

I. — OUVRAGES GÉNÉRAUX.

Journal Encyclopédique, 1760, 1761, 1762, 1766, 1767, 1769, 1777, 1784, 1785, 1786.

Gazette Littéraire de l'Europe, 1765.

Le Mercure, 1769, 1776, 1777, 1785, 1786, 1803.

Journal Anglais, 1775, 1776.

Année Littéraire, 1776, 1784, 1785, 1786, 1789.

Journal de Politique et de Littérature, 1777.

Journal de Paris, 1784, 1786, 1787.

Magasin Encyclopédique, 1795, 1797, 1799, 1800, 1801.

VOLTAIRE. — 1. *Dictionnaire Philosophique*, art. *Conscience*.

2. *Mélanges* 9, vol. XXX de l'édition Garnier, pp. 579-582.

3. *Mélanges* 4, vol. XXV de l'édition Garnier, p. 167.

RAYNAL (L'abbé). — *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Contient un éloge d'Éliza Draper. (Édition 1780, Genève, Pellet, 5 vol. in-4.) Vol. I, livre III, chap. xv.

GRIMM. — *Correspondance Littéraire*, déc. 1786.

BALLANCHE. — *Du Sentiment, considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*. Paris-Lyon, Barret, 1801. 1 vol. in-8.

ROEDERER (Le comte P.-L.). — *Œuvres*. Paris, Didot, 1856. 8 vol. in-8 ; vol. IV.

DUTENS. — *Mémoires d'un voyageur qui se repose*. Paris, Bossange, 1806. 3 vol. in-8 ; vol. I, partie II, chap. x.

SUARD (J.-B.-A.). — *Mélanges de Littérature*. Paris, Dentu, 1806. 3 vol. in-8 ; vol. III.

GARAT (D.-J.). — *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard, sur ses écrits et sur le XVIII^e siècle*. Paris, Belin, 1820. 2 vol. in-8.

SUARD (Mme Amélie). — *Essais de mémoires sur M. Suard*. Paris, P. Didot aîné, 1820. 1 vol. in-12.

MORELLET (L'abbé). — *Mémoires sur le XVIII^e Siècle et sur la Révolution*. Paris, Ladvoat, 1821. 2 vol. in-8.

MONSELET (Charles). — *Les Originaux du Siècle Dernier*. Paris, Michel Lévy frères, 1864. 1 vol. in-18. (Étude sur Gorgy, pp. 229-256.)

ROSIÈRES (Raoul). — *La Littérature Anglaise en France, 1750-1800*. *Revue Bleue*, 19 août 1882.

MÉZIÈRES (A.). — *Hors de France*, Paris, Hachette, 1883, in-18.

BABEAU (A.). — *Les Voyageurs en France, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*. Paris, Firmin Didot, 1885. 1 vol. in-18 jésus.

TEXTE (Joseph). — *J.-J. Rousseau et les Origines du Cosmopolitisme Littéraire*; étude sur les relations littéraires de la France et de l'Angleterre au XVIII^e siècle. Paris, Hachette, 1895. 1 vol. in-16.

MORNET (D.). — *Le Sentiment de la Nature en France, de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*. Essai sur les rapports de la littérature et des mœurs. Paris, Hachette, 1907. 1 vol. in-8.

II. — STERNE ET DIDEROT.

ANDRIEUX. — Article sur Sterne et Diderot dans la *Décade Philosophique*, an V, tome XI.

CAZOTTE (J.). — *Œuvres Badines et Morales*. Paris, Bastien, 1817. 4 vol. in-8; vol. III, pp. 519-521.

CARLYLE (Thomas). — *Nouveaux Essais Choisis de Critique et de Morale*, par Edmond Barthélemy. Paris, *Mercur de France*, 1909. 1 vol. in-12.

ASSÉZAT. — Notice sur *Jacques le Fataliste*. Œuvres de Diderot, VI (éd. Assézat et Tourneux).

MORLEY. — *Diderot and the Encyclopedists*. London, 1878. 2 vol. in-8.

ASSÉLINE (L.) et LEFÈVRE (L.). — Préface et notes de leur édition du *Neveu de Rameau*, etc. (Chefs-d'œuvre de Diderot). Paris, Lemerre, 1879. 1 vol. in-16,

SCHERER (Edmond). — *Diderot*. Paris, Calman-Lévy, 1880. 1 vol. in-16.

REINACH (J.). — *Diderot*. Paris, Hachette, 1894. 1 vol. in-16.

DUCROS (Louis). — *Diderot, l'Homme et l'Écrivain*. Paris, Perrin, 1894. 1 vol. in-16.

LE BRETON (André). — *Le Roman au XVIII^e Siècle*. Paris, Hachette, 1894. 1 vol. in-18.

COLLIGNON (A.). — *Diderot*, sa vie, ses œuvres, sa correspondance. Paris, Alcan, 1895. 1 vol. in-18.

III. — STERNE ET XAVIER DE MAISTRE.

SAINTE-BEUVE. — Xavier de Maistre. *Portraits Contemporains*, tome III.

RÉAUME (Eugène). — Étude sur Xavier de Maistre, en tête des *Œuvres inédites de Xavier de Maistre*, Paris, Lemerre, 1877, 2 vol. in-16.

LO FORTE RANDI (Andrea). — *Les Flâneurs en Littérature. Xavier de Maistre. Revue Internationale*, 1888. Tome XVIII.

UNGEWITTER (Wilhelm). — *Xavier de Maistre. Sein Leben und Seine Werke*. Berlin, 1892. 1 vol. in-8.

IV. — STERNE ET M^{lle} DE LESPINASSE

ASSE (Eugène). — *Lettres de Mlle de Lespinasse*, suivies de ses autres œuvres. Paris, Charpentier, 1876. 1 vol. in-18.

GUIBERT. — *Éloge d'Éliza*. Dans les *Lettres de Mlle de Lespinasse*. Ed. Eugène Asse.

HENRY (Charles). — *Étude en tête des Lettres Inédites de Mlle de Lespinasse*. Paris, Dentu, 1887. 1 vol. in-8.

*Vu et admis à soutenance,
le 24 mars 1911.*

A. CROISSET

Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris.

Vu et permis d'imprimer.

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	vii
Les Traductions.	1
Les Imitateurs (M ^{lle} de Lespinasse, Gorgy).	38
Les Imitateurs (Vernes, Brune, Saint-Amans, Dussaulx, Damin, Blanchard, Révoil et Forbin).	64
Sterne et Diderot.	98
Sterne et Xavier de Maistre.	127
BIBLIOGRAPHIE.	145

